



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









RELATION

HISTORIQUE

DE L'ETHIOPIE

OCCIDENTALE :

Contenant la Description des Royaumes de CONGO, ANGOLLE, & MATAMBA, traduite de l'Italien du P. Cavazzi, & augmentée de plusieurs Relations Portugaises des meilleurs Auteurs, avec des Notes, des Cartes Géographiques, & un grand nombre de Figures en Taille-douce.

Par le R. P. J. B. LABAT de l'Ordre des Freres Prêcheurs.

TOME V.



A PARIS,



Chez CHARLES-JEAN-BAPTISTE DELEGNE
le Fils, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis
la rue des Noyers, à la Victoire.

M. D C C. X X X I I.

AVEC PRIVILEGE ET APPROBATION.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT
5720 S. UNIVERSITY AVE.
CHICAGO, ILL. 60637

TO THE PHYSICS DEPARTMENT
OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO
FROM THE PHYSICS DEPARTMENT
OF THE UNIVERSITY OF CHICAGO

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce V. Volume.

C HAPITRE I. <i>De la Province d'Oacco, & de la Mission que les Capucins y établirent,</i>	3
II. <i>De la Province de Lubolo,</i>	41
<i>Voyage du Pere Michel - Ange, & du Pere Denis de Carli Capucins, Missionnaires Apostoliques audit Royaume de Congo,</i>	93
<i>Journal d'un voyage de Lisbonne à l'Isle de S. Thomé sous la Ligne, fait par un Pilote Portugais en 1626. écrit en Portugais, & traduit en François par le Pere Labat,</i>	271

E R R A T A.

- P* Age 61. l. 4. chotfes , lisez choses.
p. 105. l. 31. frit , lisez fait.
p. 188. l. 9. aroit , lisez avoit.
p. 233. l. 10. s'imaginoit , lisez , s'imaginoient.
p. 244. l. 12. dd , lisez du.
p. 245. l. 20. on , lisez ou.
p. 346. l. 22. il en , lisez il y en.



RELATION HISTORIQUE

DE

LETHIOPIE OCCIDENTALE.

CINQUIÈME PARTIE.

Contenant la suite de la description
générale des Royaumes de CONGO,
d'ANGOLLE, & de MALAMBA.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE I.

*De la Province de Ouoco & de la
Mission que les Capucins y établi-*



N se souviendra que nous
avons dit ci-devant que le
Pere Jean-Antoine de Man-
secucullo étant entré dans
la Province de Ouoco pour y prêcher

Aij

l'Évangile & y baptiser les enfans, le Gouverneur qui le reçût avec assez de politesse, s'étoit servi d'un stratagème pour l'en chasser, ayant fait donner une fausse allarme, & crier que le Giaga Cassangé étoit entré dans le pays, & qu'il y mettoit tout feu & à sang. Cette fausse nouvelle intimida tellement ceux qui accompagnoient le zélé Missionnaire qu'il fut obligé de repasser la riviere avec eux, & d'aller porter autre part les lumieres qu'il vouloit leur communiquer.

Dieu permit que ce mensonge se trouva une verité & une réalité l'année suivante 1657. Le Giaga Cassangé qui ne respiroit que le sang & le carnage ayant trouvé moyen de jeter un pont sur la Coanza, il tomba comme un foudre sur la Province de Bamba, y fit des ravages étonnans, & la terreur de son nom le précédant & jettant l'épouvante de tous côtez, les habitans de Quinbondi n'eurent d'autre parti à prendre que de perdre la vie ou de lui faire hommage, ce qui ne l'empêcha pas de massacrer une infinité de gens, au nombre desquels on comptoit dix-huit Gouverneurs de Bourg & de Jurisdictions.

De Bamba, il tomba avec la même

rapidité sur la malheureuse Province d'Oacco, & alla droit à Quibaïa Quiam-dongo residence du Guzambané Seigneur de la Province.

Ce Prince, quoiqu'idolâtre, étoit un homme d'honneur & fort riche, dont le Domaine s'étendoit jusqu'au-delà de la riviere & de la Province de Tamba. Il étoit maître d'un pays aussi peuplé, aussi riche, & n'avoit pas moins de force que son ennemi; mais il se trouva surpris. Le siege de Quibaïa dura deux jours, chose fort extraordinaire dans ce pays. Le fils aîné du Prince qui étoit Gouverneur donna dans cette occasion de grandes marques de son courage & de sa sagesse, & quoiqu'il eût été surpris dans le tems qu'il donnoit un grand repas à un de ses Officiers qui l'étoit venu voir avec quelques concubines de son pere, il ne s'étonna point, & donna de si bons ordres, & paya si bien de sa personne, qu'il repoussa toujours les assiegeans. Mais le troisieme jour ayant été mis hors de combat par un coup de mousquet qu'il reçut au travers du corps, il ne fut plus en état de donner les ordres ni d'empêcher la fuite des siens, de sorte que la Place fut contrainte de se rendre à Cassangé,

RELATION

qui sans aucun égard fit tailler en pièces tous ceux qui restoient, coupa la tête au Prince blessé, & fit prisonniers son frere & toutes les concubines de pere.

Guzambané qui ne s'attendoit pas à cette irruption, étoit dans ce tems-là à se divertir dans la Province de Tamba. Cette nouvelle pensa le desesperer, & comme il lui étoit impossible de rassembler les troupes nécessaires pour s'opposer à son ennemi victorieux, il prit le parti de se sauver, & de se mettre en sûreté dans une Isle de la Coanza, & d'y attendre les funestes nouvelles de la désolation de tout son pays.

Les Gouverneurs de ses Bourgs mal pourvus de troupes & de munitions, ne songerent qu'à se sauver avec ce qu'ils avoient de meilleurs, de sorte que Cassangé n'avoit autre chose à faire qu'à se présenter pour que tous les lieux se rendissent à lui. Il pouvoit dire comme cet ancien, je suis venu, j'ai vû, j'ai vaincu.

Dieu qui ne vouloit pas la ruine entière, mais seulement les faire rentrer en eux-mêmes & les convertir, permit que ce cruel vainqueur usât avec assez de moderation de sa victoire de-

pris la prise de Quibaia, & que satisfait du grand nombre d'esclaves & de dépouilles qu'il avoit enlevées, il prit le chemin de son Chieffe de Palongano.

Avant de partir il avoit fait dire à Guzambané que s'il vouloit avoir son second fils, il se hâtât de lui envoyer l'équivalent, parce que s'il tardoit il le feroit accommoder le lendemain matin pour son déjeuner.

Guzambané lui envoya aussi vingt esclaves choisis, & on lui rendit son fils; mais marqué sur la poitrine & sur les épaules des marques des esclaves, & ayant deux dents du milieu de la mâchoire arrachées selon l'usage des Giagues.

Cet affront fut très-sensible à Guzambané, il auroit bien voulu s'en venger, car il le ressentoit dans toute son étendue; mais il n'étoit pas en état de le faire, tous les moyens lui manquoient. Après y avoir bien pensé, il trouva qu'il n'y en avoit point d'autre que d'implorer le secours des Portugais en leur offrant de se rendre tributaire à leur Couronne, ce qu'ils quoique dut à ce Prince qui avoit toujours vécu dans l'indépendance, & qui avoit méprisé bien des fois l'at-

RELATION

liance & l'amitié que les Portugais lui avoient offerte, l'étoit encore moins que de devenir vassal & tributaire de Cassangé qui l'avoit menacé de venir ruiner la Province de Tamba comme il avoit ruiné les deux autres.

Guzambané tint là-dessus plusieurs conseils avec ses Ministres, il y fit entrer les Gouverneurs qui restoient, & les plus considérables de son Etat. La chose fut long-tems débattüe, examinée, balancée, & enfin il fut résolu qu'on se soumettroit à la Couronne de Portugal, & pour engager le Viceroi d'Angolle à l'alliance qu'on lui demandoit, on embrasseroit la Religion Chrétienne.

Suivant cette résolution Guzambané envoya un de ses principaux Officiers au Viceroi avec les instructions & les pouvoirs nécessaires, & une lettre très-soumise, dans laquelle il marquoit qu'il y avoit très-long-tems qu'il avoit résolu d'embrasser la Religion Chrétienne, qu'il avoit malheureusement pour lui & pour ses peuples négligé de le faire, qu'il reconnoissoit que ce qui venoit de lui arriver étoit un châtement du vrai Dieu, & un avis de s'unir sans differer avec les Portugais, & de professer leur Re-

ligion. Qu'il s'y portoit de tout son cœur, & qu'il avoit un regret infini de ne l'avoir pas fait quand il y avoit été invité par le Missionnaire Capucin qui étoit venu l'année précédente dans ses Etats sous la promesse qu'il lui avoit faite de lui laisser une liberté entière de prêcher la Foi, & d'exercer toutes les fonctions de son ministère, qu'il se repentoit de la supercherie indigne qu'on lui avoit faite à la persuasion de ses Ministres & contre son propre sentiment: A quoi il ajoutoit, J'ame mes sujets comme leur pere, je serois indigne de la qualité que je porte, & de les gouverner, si je ne prenois pas le parti que je prens de leur proposer un parti qui est à leur commun avantage. Tel est celui d'embrasser la Religion Chrétienne. J'ai lieu d'esperer que j'aurai autant de gens qui m'imiteront que Dieu m'a conservé de sujets. J'ai donc résolu de rappeler ce bon Religieux que nous avons chassé si indignement, dans l'esperance certaine que Dieu me donne, qu'étant appaisé par notre conversion, il sera notre protecteur & notre défenseur.

Le Viceroi Dom Martin-Louis de Souza reçut avec joye l'Envoyé & l.

lettre de Gusambané. Il fit avec lui le traité d'alliance & de dépendance de la Couronne de Portugal, pour l'observation duquel, Gusambané promit & donna toutes les sûretés qu'on voulut exiger de lui. L'Envoyé jura le traité au nom de son maître, après quoi il supplia le Viceroy de vouloir renvoyer à son maître le Missionnaire Capucin qui étoit alors à Embacca, promettant qu'il seroit honoré, respecté & écouté de tout le monde, & que son maître le regarderoit comme son pere. Il demanda encore que le Viceroy envoyât un de ses Officiers pour être présent à la ratification des articles accordez, & au serment que son maître feroit de les observer, & le tenir en son nom sur les fonts de Baptême.

Le Viceroy pria le Pere Prefet d'envoyer promptement le Pere Jean-Antoine de Montecucullo à Oacco. Le Prefet fut ravi de trouver cette conjoncture si favorable & si inespérée d'avancer le Royaume de Dieu dans cet Etat, & il envoya aulli-tôt au Pere Jean-Antoine l'ordre de s'y rendre.

Il partit d'Embacca accompagné seulement de deux Negres. Ils passerent la riviere de Coanza, & entrerent

dans la Province d'Oaeco. Le Père estoit
 peroit trouver en ces endroits des
 guides pour le conduire en sureté à
 la Cour de Gusambabó & le mettre
 à couvert des bêtes feroches qui sont
 en grand nombre dans toutes ces fo-
 rêts. Il ne trouva personne, de sorte
 qu'il fut obligé de se mettre en che-
 min avec ses deux Negres, sans armes
 pour se defendre, & sans autres pro-
 visions pour vivre qu'un peu de farine
 de manioc & quelques racines que les
 Negres arrachent. Ces racines sont
 desagréables au goût & nuisibles à
 l'estomac quand on en fait un long
 usage.

Il trouva à la sortie de ces forêts
 quelques gens qui étoient envoyez
 au-devant de lui qui lui présenterent
 des fruits & quelques autres rafraí-
 chissemens, & qui lui dirent qu'ils
 avoient ordre de le conduire à la Cour.
 Ils marcherent ensemble pendant
 trois jours dans d'autres forêts affeur-
 ses, & arriverent enfin à Naula Nucoté
 premier village de la Province, situé
 entre les quatre bras du fleuve Gamgo.

Ils suivirent leur route la jour sui-
 vant en côtoyant le même fleuve, &
 arriverent enfin à la Cour. Cette ville,
 bourg ou village étoit environnée d'un

ne forte palissade soutenue par de grosses pierres & des épines très-épaisses. Les maisons ou les cases qui y étoient renfermées étoient si petites, si basses, & cachées entre tant de broussailles qu'elles sembloient plutôt des tanieres de bêtes sauvages que des habitations d'hommes.

Le Soua Guzambané étoit absent. Il étoit allé reprimer la sédition de quelques-uns de ses sujets. Le Pere ayant fait avertir de son arrivée sa principale femme, qui dans l'absence de son mari avoit le commandement, elle le fit conduire au Tendala ou premier Ministre. Cet Officier le reçut avec assez de politesse, & lui assigna pour logement une méchante cabanne, si étroite & si courte qu'il ne pouvoit pas s'y étendre de son long, encore y falloit-il entrer en se traînant sur les coudes & sur les genoux.

Le peuple qui sans ordre du Souverain n'osoit le venir voir, se contentoit de venir à la dérobée regarder par les trous qu'ils faisoient à la muraille de terre ce qu'il faisoit ; & quand il sortoit, & qu'il s'occupoit à enfiler des grains de verre pour faire des chapelets, il étoit assiégé d'une multitude d'enfans qui venoient dans

l'esperance d'avoir quelques bagatelles. Il s'en servit, & les apprivoisa peu à peu, de sorte que sans aucune opposition il baptisa un assez bon nombre des plus petits, & il commença d'instruire les autres.

Au bout de sept jours le Courier qu'on avoit dépêché à Guzambanbé pour lui donner avis de l'arrivée du Pere, revint du camp avec un Officier & bon nombre de soldats qui avoient ordre de le conduire au lieu où étoit le Soua.

Ces gens dans l'esperance de tirer quelques presens de ce pauvre Pere, qui étoit réellement plus pauvre qu'eux, le pressoient de se mettre dans un hamac qu'ils lui avoient apporté; mais voyant qu'ils n'avoient rien à esperer d'un homme qui n'avoit pour tous biens que quelques livres, des ornemens pour dire la Messe, & quelques brasses de rafa-de pour faire des chapelets, ils l'abandonnerent au milieu d'une forêt, & s'enfuirent.

Le Pere & ses deux Compagnons se trouverent très fort embarrassés, pas un d'eux ne sçavoit le chemin, ils marcherent à l'aventure, & ne laisserent pas d'avancer; car la peur des Bêtes & la faim les talonnoit de près;

mais dès la seconde journée le Père fut attaqué d'une colique douloureuse avec des contractions de nerfs qui le mirent en danger de mourir. Ce mal est assez ordinaire dans le pays, on l'appelle Chiongo. Les deux Negres qui l'accompagnoient l'aidoient de leur mieux. Il s'appuyoit sur leurs épaules, & avec ce secours il arriva au sommet d'une montagne escarpée qui a une demie lieuë de hauteur. De là il envoya un de ses deux Negres au camp de Guzambané qui n'étoit pas éloigné, pour lui donner avis du lieu & de l'état où il se trouvoit. Ce Prince envoya aussi-tôt au-devant de lui une troupe de ses gardes qui ne lui furent d'aucun secours; & si tant que pas un d'eux ne daigna lui prêter la main pour l'aider à marcher. Il en avoit pourtant un extrême besoin. Il suivit ces soldats appuyé sur les épaules de ses deux Negres, & arriva au camp si las, si abbatu, si hors d'haleine que quand il rencontra le Prince, il ne pouvoit pas articuler une seule parole. Il le trouva habillé à la Portugaise, accompagné de l'Officier que le Viceroi lui avoit envoyé.

Le Prince le reçut avec toutes les marques de bonté qu'il en pouvoit at-

tendrez, & lui fit rendre par son armée des honneurs infinis, c'est-à-dire, qu'il y eut des décharges de mousquetterie, des cris de joye perçans & réitérez; & le bruit des instrumens auroit ébrouffé celui du tonnerre.

Le Prince le conduisit à l'Eglise qu'il avoit fait construire à la mode du pays. C'étoit une grande cabanne grossièrement faite avec un Autel, sur lequel le Peuple posa son crucifix, & s'étant mis à genoux il recita l'eut le *Pater* & *Agnus* en action de grâces de son arrivée. Après cela il donna le baiser de paix aux Officiers principaux, & le Prince s'étant aperçu qu'il ne pouvoit plus se soutenir, le conduisit à la cabanne qu'il lui avoit fait préparer. Il y avoit un trou où le feu estoit, & les pieds de bois, l'autre étoit long remis en doré, & enfin alla rejoindre les gens, & donna au Pere la liberté de se reposer, & de remercier le Seigneur des bons commencemens qu'il donnoit à sa Mission. A l'heure où on apporta au Pere un grand régal de viandes, de farine, de fruits, de vin de palme, & une certaine liqueur composée de lait de bled de Turquie ou mahis avec infusion de quelques racines, & des

aromats qui étoit excellente, corroborative, d'un goût, d'une odeur, d'une douceur, & d'une force qui ne le cedit qu'au meilleur vin d'Espagne.

Guzambané fit publier le même jour un ordre à tous ses sujets de se rendre au camp, & de se trouver soir & matin à l'Eglise où le Pere les entretiendroit d'une affaire qui leur étoit de la dernière importance. Il se mettoit à la tête de son peuple, vouloit que tout le monde le suivit. Il n'auroit pas été sûr qu'on lui eût désobéi : Car les Princes sont fort absolus, & la moindre désobéissance est un crime de leze majesté qu'on n'expie que par la perte de la vie.

Toute la place qui étoit devant l'Eglise fut remplie de monde deux heures avant le coucher du soleil. Le Prince pour donner exemple aux autres s'y trouva des premiers, & quand le Pere fut arrivé il se jeta à genoux à ses pieds avec la plupart de ses enfans & toute la Cour, & le supplia de leur donner la benediction au nom du seul & vrai Dieu tout-puissant. Le Pere le fit avec joye, & commença un discours que le Prince assis sur la terre nûe comme le moindre de ses sujets, écouta avec une extrême attention.

car il entendoit parfaitement bien le Portugais. Il n'eût pas moins d'attention quand l'interprete l'expliqua au Peuple dans la langue du pays. Le Peuple étoit dans un profond silence , & marquoit beaucoup de joye d'entendre parler d'un Dieu & d'une Religion qu'ils n'avoient point encore connus.

Le discours fini , le Pere commença à leur enseigner les rudimens de notre sainte Foi , comme le signe de la croix & les paroles qu'il faut dire en le formant.

Le Pere étoit ravi de voir que ce Prince âgé de plus de soixante & dix ans s'exerçoit à ces pratiques publiquement , & avec autant de docilité qu'un petit enfant. Il venoit tous les jours trouver le Missionnaire , qu'il appelloit son pere , & dont il ne s'approchoit qu'avec respect pour repeter en sa présence ce qu'il avoit appris , lui proposer ses doutes , & écouter ses réponses comme des oracles.

Les Conférences & les Instructions se faisoient regulierement deux fois chaque jour. Tout le monde y assistoit avec une exactitude merveilleuse , & le Pere en étoit très-content.

Il fit faire une croix de bois de trente palmes , & la fit placer au milieu de

la grande place. Le Prince malgré son âge & son rang travailla à creuser le trou, & quand elle eût été benêtée dans l'Eglise, il aida à la porter & à la placer, ce qui se fit avec grande solennité & beaucoup de marques de joye & de dévotion.

Mais le Prince n'étoit pas content de ce qu'on différoit de lui conférer le Baptême. Il étoit parfaitement bien instruit. Sans être Chrétien, il vivoit en Chrétien. Il pressoit sans relâche son père spirituel de lui accorder cette grace. Il s'adressoit à l'Officier Portugais qui devoit être son parain au nom du Viceroy, & il leur représentoit à l'un & à l'autre que les momens étoient précieux, que la conversion de ses sujets dépendoit de la sienne, & que c'étoit risquer le salut de bien des gens, en différant de les faire enfans de Dieu.

On en regla enfin les préliminaires, c'est-à-dire, les articles qui devoient être signez & acceptez du Roi, de toute sa famille, de ses Conseils, des Chefs de ses troupes, & des plus notables de ses sujets. Ils furent dressés, acceptez & signez.

Ils contenoient une promesse en bonne forme de ruiner absolument, &

sans retour tous les Chimpassi & toutes les idoles, de renoncer pour jamais à l'idolâtrie & aux superstitions qui en sont les suites, à la pluralité des femmes, de donner aux Missionnaires une liberté entière, & toute la protection nécessaire pour annoncer la Foi.

Ces articles, & quelques moins importants étant arrêtés ainsi, on marqua le onze du mois d'Aour 1658. pour le Baptême du Roi.

L'Eglise fut tapissée & ornée le mieux qu'il fut possible, & toutes les troupes armées mises en bataille dans la place.

Le Prince vint à l'Eglise en habit de pénitent, c'est-à-dire, qu'il n'avoit qu'une simple pagne ceinte sur les reins, avec un rosaire à la main. Le Pere Missionnaire revêtu des ornemens sacrés l'attendoit à la porte de l'Eglise. Le Prince se prosterna devant lui, se jeta plusieurs fois de la poussière sur la tête & sur le visage, & lui demanda pour l'amour de Dieu l'eau du saint Baptême, en protestant qu'il ne reconnoissoit au Ciel & en toute la terre qu'un seul Dieu, dont il vouloit professer toute sa vie la Religion, en se soumettant à l'autorité de l'Eglise

Catholique Romaine, & au Vicaire de
Jesus-Christ.

Le Pere répondit à ce noble Cathé-
cumene qu'il devoit se souvenir toute
sa vie des promesses qu'il faisoit à
Dieu, & se donner bien de garde de
souïller le caractere de Chrétien qu'il
alloit recevoir, d'autant que la recom-
pense qu'il avoit en vûë n'étoit dûë
qu'à ceux qui perseveroient, comme
les parjures ne pouvoient éviter le châ-
timent.

Il l'excita à une sincere détestation,
& à un vrai repentir de ses fautes pas-
sées. Après quoi l'ayant fait lever, &
lui ayant fait faire sa profession de foi,
il le baptisa, & lui donna le nom de
Dom Louis Antoine, comme le parain-
le lui avoit imposé au nom du Vice-
roi.

Le Pere ayant introduit le Prince
dans l'Eglise commença la Messe. A
l'Offertoire le Prince suivi de tous ses
enfans & Officiers, tous l'épée à la
main, vint présenter son offrande,
après laquelle se tournant vers ses gens,
il leur fit un discours si touchant, si
pathetique, si éloquent, si plein de
grandeur & de sentimens, que le Ce-
lebrant en fut étonné, & ne douta
point que le Prince ne perseverât tou-

te la vie dans la Religion qu'il venoit d'embrasser, & qu'il ne la fit embrasser à ses sujets, & ne le protégât de toutes ses forces.

Les cérémonies ecclésiastiques étant achevées, quelques-uns de ses Courtisans le portèrent sur leurs bras hors de l'Eglise, & le mirent à terre devant l'Officier Portugais qui devoit recevoir son serment de fidélité au Roi de Portugal. Il se mit à genoux sur un riche tapis devant ce Représentant, & lui demanda l'honneur d'être reçu au nombre des Vassaux & Tributaires du Roi son maître, & de jouir de sa protection. Et l'ayant obtenu, il jura sur les saints Evangiles qu'il observeroit exactement tous les articles dont on étoit convenu, dont le Secrétaire d'Etat fit la lecture à haute voix, en présence de tout le monde.

Après cet acte, le Représentant se leva, embrassa le Prince, & le fit couvrir d'un manteau précieux qui étoit la marque de l'investiture qu'il lui donnoit de ses Etats au nom du Roi son maître.

On apporta ensuite un bassin d'argent plein de je ne sçai quelle farine, ils en prirent tous deux dans la bouche, & après qu'ils l'eurent avalée,

ils s'embrassèrent encore en se souhaitant réciproquement toutes sortes de prospérité. Le Prince fut dépouillé du manteau, il s'étendit par terre, & ses Officiers répandirent sur lui le reste de la farine, après quoi ils l'effrayèrent bien, en prononçant quelques paroles par lesquelles ils lui souhaitoient toute la force & le courage pour servir son Souverain, & pour gouverner les peuples avec justice & avec douceur.

Le Prince remercia alors le Représentant dans des termes grands & polis, de la grace qu'il venoit de recevoir, & prenant une sagueye il fit quelques mouvemens militaires avec beaucoup de force & de grace. Alors le Représentant lui ceignit l'épée que le Viceroy lui envoyoit & lui mit le manteau, & lui présenta un étendard magnifique beni par le Pere Missionnaire, sur lequel on avoit brodé quelques uns des mysteres de notre sainte Religion.

Le Prince Guatambé fut conduit chez lui en ceremonie. Il fit un grand festin au Représentant, à tous les Officiers & à toutes les troupes, & ce qui donna beaucoup de satisfaction, c'est que pour l'ordinaire de

ces sortes de repas, tout s'y passa avec tant d'ordre & de bienséance, que quoique tout le monde fût dans la joye, il n'y eût pas la moindre chose à laquelle on pût trouver à redire.

Trois heures avant le coucher du soleil on se rassembla à l'Eglise au son de la cloche. Les Vêpres furent chantées, le Catechisme suivit, & ensuite les Litanies de la sainte Vierge. Après quoi le Prince s'étant assis dans un trône, tous les Foudairaires lui furent presentez les uns après les autres, & reçurent une nouvelle investiture de leurs Etats. Le Prince Dom Louis Antoine les avertissoit tous de l'obligation où ils étoient d'être fideles à la Couronne de Portugal, & de conserver inviolablement l'amitié & la confederation perpetuelle qu'ils lui avoit jurée, & d'être assurez de toute sa protection.

Les Etats du Prince Dom Louis Antoine Guzambané ont été de tout tems très considérables. On y compte trente-quatre Gouvernemens; sçavoir vingt-deux dans la Province de Oacoco, & douze dans celle de Tamba. Cela marque combien cet Etat est puissant & peuplé.

On ne connoît gueres de famille en

Afrique qui ait été aussi nombreuse que celle de ce Prince. Son grand pere avoit eû plus de cent enfans mâles. A l'âge de cent ans passez il en avoit encore eu. Son fils aîné impatient de régner se souleva contre lui, lui fit la guerre, se rendit maître de l'Etat, & l'obligea de se retirer dans un petit canton d'Oacco où il mourut de chagrin & de misere.

Ce fils dénaturé regna long-tems, & mourut aussi dans une extrême vieillesse, ayant eû aussi plus de cent enfans mâles.

Guzambané, que depuis son baptême on appella Dom Louis Antoine, étoit son aîné, & lui avoit succédé. On lui avoit donné ce nom, parce qu'il aimoit extrêmement la chasse, & qu'il étoit le meilleur coureur de tout le pays. *Guzam* dans le langage du pays signifie force, vigueur, velocity à la course; & *Bambé* est le nom d'un animal assez semblable au cerf, excepté qu'il n'a point de bois: c'est le plus vîte de tous les animaux, & celui dont la chasse plaisoit le plus à ce Prince.

Avant qu'il fût Chrétien il étoit de la Secte des Giagues. Il adoroit comme eux les ossemens des deffunts, il sacrifioit des victimes humaines, il éloignoit

éloignoit du Chilombo les femmes prêtes d'accoucher, il consultoit les Singhiles, en un mot il donnoit dans toutes les extravagances de cette Secte : mais il n'étoit point cruel, & il ne contraignoit point les meres à donner la mort à leurs enfans, & si pour se conformer à ses peuples, il gôstoit quelquefois du sang & de la chair humaine, c'étoit en si petite quantité qu'il étoit aisé de voir qu'il en avoit horreur, & qu'il ne le faisoit que par une pure politique.

Il eut un très-grand nombre d'enfans, il leur donna des appanages dans differens endroits de ses Provinces, où il vouloit qu'ils véussent conformément à leur qualité.

Depuis que Dieu l'eut touché, l'eut éclairé & qu'il eût reçu le Baptême, il travailla sans relâche & de toutes ses forces à convertir ses sujets. Ses bons exemples & les Edits rigoureux qu'il fit publier y contribuerent infiniment. Il deffendit sous peine de la vie d'offrir de l'encens aux idoles, de protéger leurs Ministres, & de ne pas observer ce que le Pere Missionnaire leur prescriroit dans ses sermons, de sorte que les peuples venoient en foule se faire instruire, & demander le

Baptême. On ne peut dire le nombre d'enfans que le Pere Missionnaire baptisa dans cet Etat. Il étoit accompagné dans les voyages qu'il faisoit par les Gouverneurs avec un grand nombre de soldats , de sorte qu'il ne trouvoit pas la moindre résistance à détruire les Chimpassis & les idoles , & à donner la chasse à leurs Ministres. Tous ces méchans hommes voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire pour eux , s'enfuyoient autre part avec leurs familles.

Dom Louis Antoine avoit été extrêmement affligé des ravages que Caslangé avoit fait dans son Etat , il plût à Dieu de le consoler. Un de ses Feudataires s'étant révolté , il fut l'attaquer sur le champ , le défit entièrement , le remit dans son devoir , & l'obligea à recevoir le Baptême.

Peu de jours après cette victoire il apprit qu'il s'étoit élevé un differend considerable entre quelques-uns de ses Feudataires. Il prit aussi tôt les armes , & ayant de partir il dit au Pere qu'il reconnoissoit en cela la main de Dieu qui vouloit le châtier de ses crimes passez, qu'il adoroit ses jugemens ; mais que comme son intention étoit de faire connoître le vrai Dieu à tous

ses sujets, il esperoit de sa bonté qu'il lui donneroit la victoire, & que c'étoit dans cette confiance qu'il se portoit à cette entreprise.

Le Pere Missionnaire le voulut accompagner, & pendant que le Prince combattoit des ennemis visibles, il en eût à combattre d'invisibles & beaucoup plus méchans.

Une partie des troupes du Prince étoient Chrétiens, les autres étoient idolâtres. On regardoit ces derniers comme des gens maudits; mais le commerce continuel qu'ils avoient les uns avec les autres faisoit craindre que les bons ne se gâtassent. Le Prince se donnoit des peines infinies pour l'empêcher. Il aidoit puissamment le Missionnaire, il sembloit qu'il le fût devenu lui-même. Il assistoit aux instructions qui se faisoient tous les jours, dans lesquelles le Pere se faisoit rendre compte du progrès que faisoient les Neophytes, il les interrogeoit, leur faisoit réciter leurs prières, & les portoit de tout son cœur à se conformer à la Foi qu'ils avoient embrassée.

On faisoit élever des croix dans tous les villages où l'armée passoit; & comme les idolâtres avoient mis les

grands chemins sous la protection des idoles & leur en avoient donné les noms, on changea ces noms infames, & on donna des noms de saints à tous ces lieux, & le Pere apprit à ces peuples de quelle maniere il falloit invoquer les Saints, & leur demander leur protection.

L'armée arriva enfin au centre de la Province de Tamba, pays uni, arrosé de quantité de ruisseaux; mais presque dépeuplé d'arbres. On découvrit de fort loin un des douze Fiefs de cette Province. Le Seigneur l'avoit bien fortifié, & étoit prêt à sortir avec ses troupes pour aller décider le différend qu'il avoit avec son voisin pour les limites de leurs Fiefs.

Lorsqu'on en fut à cinq cens pas on y planta une grande croix que les troupes saluerent par les décharges de leurs mousquets. Ce bruit épouvanta d'abord les habitans, ils crurent que Guzambané leur Souverain étoit venu pour les forcer d'embrasser la Religion Chrétienne. Ils se mirent en état de soutenir l'assaut qu'ils croyoient qu'on alloit donner à leurs retranchemens. Mais Dom Louis Antoine n'étoit pas venu pour les perdre. Il ne vouloit que les maintenir en paix les

uns avec les autres. Il envoya un Officier les sommer de se rendre à de bonnes conditions. Cet Officier ne gagna autre chose que la sûreté d'une Conférence.

Le Prince pria le Pere Jean Antoine de se charger de cette commission. Il y alla, les Officiers du Soua le vinrent recevoir hors l'enceinte du Bourg, & l'y introduisirent avec honneur. Il exposa au Soua la commission qu'il avoit de son Souverain, & lui demanda en même-tems la permission de baptiser les enfans. Il la lui refusa en lui disant que tous les enfans étant ses esclaves, il ne devoit pas se priver de ses droits, en permettant qu'ils fussent baptisez, ajoutant encore que leurs peres & meres n'étant ni baptisez ni instruits, ne pourroient pas les élever dans la Religion à laquelle ils auroient été initiez. Il lui dit encore d'autres choses que le Pere feignit ne pas entendre, & après beaucoup d'autres discours, il lui demanda encore la même permission, il reçût la même réponse, & il fut encore refusé.

Alors pour se débarrasser du Pere, il sonna une petite clochette qu'il portoit attachée à sa ceinture, & dans le moment le Pere fut environné des Gar-

des du Soua la hache à la main, qui n'attendoient que le signe de leur maître pour lui enlever la tête de dessus les épaules. Cela n'arriva pas. Le Soua se seroit fait une trop mauvaise affaire; mais il le fit chasser de son village à coups de pied & de poing. Le Pere reçût cet affront avec la patience d'un Missionnaire qui annonce un Dieu parient & crucifié, & l'attribua plutôt à l'insolence des soldats qu'à la mauvaise volonté de leur chef.

Le Prince Dom Louis Antoine ayant appris l'indigne traitement qu'on avoit fait à son pere spirituel son Plenipotentiaire, entra dans une furieuse colere, & ses Officiers lui ayant représenté la consequence qu'il y avoit à ne pas souffrir une action si indigne, le Pere eût toutes les peines du monde à calmer l'indignation du Prince, & le désir violent que ses Officiers & ses soldats avoient conçu de s'en venger. Il en vint enfin à bout.

Mais il arriva un nouvel accident qui pensa causer la ruine totale de ce Soua, & dans lequel on admira la vertu & la douceur du Prince nouveau Chrétien.

Pendant qu'on étoit occupé à faire le traité de pacification, le Soua en-

voya à son Souverain un présent de plusieurs charges de mahis. On reçût le présent d'autant plus volontiers , que l'armée manquoit de vivres ; mais l'Officier Portugais dont nous avons parlé , ayant ce présent pour suspect , en donna à son cheval , qui n'en eût pas si-tôt mangé qu'il creva.

Alors tous les soldats coururent aux armes pour venger un crime si horrible. Il n'y eût que le Prince qui , quoi-qu'offensé jusqu'au vif , usa d'une moderation incroyable. Il commanda à ses Officiers d'appaîser les soldats , parce qu'il n'étoit pas expedient de sacrifier tous les gens de ce Soua dont la ruine étoit certaine ; en disant qu'il n'étoit pas bien assuré que cela vînt du Soua ou de ses gens , & qu'il ne falloit pas confondre les innocens avec les coupables , son dessein étoit de gagner ces peuples par la douceur , & de les soumettre au joug de l'Evangile.

On trouva cependant le moyen d'ajuster les differends qui étoient entre ces deux Souas. Le Prince regla les limites de leurs Jurisdiccions , & leur fit faire la paix ; mais il ne pût jamais les obliger à renoncer à l'idolâtrie.

Le chagrin qu'il en eût fut recom-

pensé par la conversion de tous les autres Souas qui vinrent d'eux-mêmes demander avec ardeur le Baptême avec tous leurs peuples.

Le terme de deux mois que le Pere Prefet avoit fixé au Pere Jean Antoine pour demeurer auprès de Guzambanbé étant expiré, il pria le Prince de lui permettre de se retirer. Ce Prince eût beaucoup de peine à y consentir, & en effet il est difficile de penser quelle fut la raison du Pere Prefet de retirer de ce poste un homme qui y étoit si nécessaire, qui avoit fait beaucoup en très-peu de tems; mais qui n'avoit pourtant encore qu'ébauché la grande affaire de la conversion de cet Etat. Il est vrai que le Prince étoit baptisé, que la plupart de ses enfans, de ses Officiers, de ses peuples avoient suivi son exemple; mais il y en avoit un bien plus grand nombre qui étoient demeurez dans l'idolâtrie, & qui ne voyoient qu'avec un extrême dépit que leur Souverain avoit abandonné la Religion de ses peres. Je sçai que le nombre des Missionnaires étoit fort petit, & les besoins de ces vastes Etats très-grands; mais y avoit-il de la prudence à courir ainsi de côté & d'autre, ébaucher une affaire de

cette importance, la laisser imparfaite, en commencer une autre, & sauter, pour ainsi dire, de branche en branche. Je ne pousserai pas plus loin mes reflexions, je suivrai mon Auteur qui est ce même Pere Jean-Antoine Cavazzi de Montecucullo, que ses grandes actions & ses grands travaux ont rendu si cher au S. Siege, qu'après être venu à Rome rendre compte à la Congregation de la Propagande de l'état du Christianisme de ces pays, elle l'obligea d'écrire la Relation dont nous donnons ici la traduction, & l'engagea de retourner dans ce pays avec la qualité de Prefet & de Superieur general de tous ses Confreres au lieu du caractere Episcopal, que sa très-profonde humilité l'empêcha de recevoir.

Dom Louis Antoine Guzambané ayant enfin consenti au départ de son pere spirituel, ordonna à un Officier de lui donner cinq bons Negres pour le conduire du camp jusqu'à sa residence d'Oacco. Cela fut executé. Le Pere se mit en chemin avec ces cinq Negres, & les deux qu'il avoit amenez avec lui d'Embacca. Quatre de ces Negres l'abandonnerent le quatrième jour de leur marche au milieu d'une épaisse

B.v

forêt , & emporterent avec eux les vivres qui devoient servir à toute la troupe , qui de huit réduite à quatre pour suivit son chemin , & vécurent pendant quatre journées qu'ils employerent à se rendre à Oacco de certains fruits appellez Mubulli qui sont peu differens des neffles d'Europe. Il croyoit trouver en cet endroit le secours qui lui étoit nécessaire pour se remettre de la fatigue du voyage qu'il venoit de faire , & d'une indisposition assez considérable qu'il avoit contractée ; mais par malheur pour lui le Tendala du Prince , ses parens & sa Cour domestique étoient partis le jour précédent pour se rendre au camp. Il n'eut d'autre consolation que de voir les enfans qu'il avoit baptisez , d'en baptiser plusieurs autres , & des adultes qu'il avoit commencé d'instruire.

Au bout de quelques jours il s'adressa au Vice-Gerent , & en vertu d'un ordre du Prince qu'il lui communiqua , il lui demanda ce qui lui étoit nécessaire pour continuer son voyage. Cet homme insolent , barbare & des plus attachez à l'idolâtrie , refusa d'obéir à l'ordre de son Souverain , le maltraita de paroles en lui reprochant qu'il étoit cause que son maître avoit

embrassé la Foi des Blancs.

Le Pere ne pouvant rien obtenir de cet obstiné partit avec ses deux Negres , & trouva à deux lieuës de là un village. Il alla saluer le Gouverneur , lui dit ce qui lui étoit arrivé à Oacco , & lui montra les ordres qu'il avoit du Prince. Cet Officier envoya chercher sur le champ le Vicegerent , lui fit une sévere reprimande , & le menaça de l'indignation du Prince s'il n'alloit pas conduire en personne le Pere jusqu'à la Coanza.

Il fallut obéïr ; mais comme il le faisoit malgré lui , au lieu de le conduire par les chemins battus , il lui en fit prendre de si mauvais par des forêts presqu'impenetrables , & si dangereuses à cause des bêtes sauvages , que ce fut une espee de miracle que le Pere ne mourut pas de fatigue.

Etant enfin arrivé au bord de la riviere il pria les habitans de le transporter à *Mualla* ou à *Cabunda* qui sont des Isles de la Jurisdiction du Guzambané. Ces gens ayant appris qu'il avoit baptisé leur Seigneur , refuserent de le passer , & lui firent beaucoup d'insultes à cause de cela.

Après avoir beaucoup attendu , il arriva heureusement un Officier qui

venoit du camp , qui obligea ces habitans de le passer à Mualla.

Dès que ces Insulaires le virent , ils s'enfuirent & se cachèrent , craignant , comme ils disoient , qu'il ne fût venu pour les obliger de se faire Chrétiens. Il n'y eut que les enfans qui étoient demeurez , qui peu à peu , & attirés par de petits presens , s'approchèrent de lui , les peres & meres s'approchèrent ensuite , & de leur consentement il en baptisa cinquante-neuf.

Il demeura quelques jours dans cette Isle. On le transporta ensuite à l'autre bord de la riviere. Il alla à la Cour du Roi Angola Aarii , où il trouva une lettre du Pere Prefet qui lui marquoit de se rendre au plutôt à Massangano où il l'attendoit.

Il partit aussi-tôt , & arriva au bout de cinq jours à un village dont le Gouverneur étoit beau-frere du Roi , & où il avoit baptisé autrefois beaucoup d'enfans & d'adultes.

En cherchant la maison du Soua il vit sur l'entrée d'une cabanne beaucoup de vases pleins des abominations de l'idolâtrie , il les rompit & jeta tout ce qui étoit dedans. Il n'étoit pas content & alloit faire quelque chose de plus quand il entendit le son d'une

clochette, & le bruit de gens qui venoient. *Voilà*, dit-il à ses Negres, *indubitablement le gardien de ce Chimpasso. Ne fuyons point, Dieu nous prendra en sa garde.* A peine avoit-il achevé ces paroles que ce gardien parut. Le Pere le reconnut d'abord pour celui qui avoit été cause qu'on avoit voulu le lapider à Maopongo.

Ce miserable avoit les épaules couvertes d'une peau de tygre qui pendoit jusqu'à terre, une autre peau semblable, mais plus courte, lui couvroit la poitrine. Les bords étoient garnis de petites clochettes & de grelots avec des cloux dorez. C'étoient des ornemens singuliers pour le pays où ces choses ne sont gueres d'usage. Il portoit une petite hache attachée à son col, un petit couteau sur l'oreille gauche, & à son côté une lame de fer rouillée en guise de cimeterre. Il avoit sur le devant de la tête deux grandes plumes d'un certain oyseau de proye qui faisoient comme deux cornes; & à la main droite un grand bâton, dont le bout recourbé faisoit une espece de croce ou de bâton pastoral. Tel étoit l'habillement de ce fourbe.

Dès qu'il apperçut le Missionnaire il se mit à fuir de toutes ses forces,

& lui étant tombé dans la fuite quelques-unes des babiolles dont il étoit paré, il n'osa pas s'arrêter pour les ramasser. Le Pere les prit.

C'est ainsi que Dieu permet que ces Ministres du démon soient frappez de crainte à la vûë d'un Prêtre du vrai Dieu, & que le diable dont ils sont possédez n'ose pas se compromettre avec ses serviteurs.

Mais si le courage leur manque, la voix ne leur manque pas. Celui-ci tout fuyant poussa des cris affreux, qui eurent bientôt rassemblé tous les habitans. Le Soua à leur tête & les armes à la main vint droit au Pere, & vouloit l'obliger à rendre au Magicien ce qu'il avoit laissé tomber en fuyant. Le Pere refusa de le faire, & se seroit plutôt exposé à la mort, de sorte que le Soua & tous ses gens voyant que c'étoit en vain qu'ils le pressoient, & craignant qu'il ne les dénonçât au Viceroy d'Angolle qui n'auroit pas manqué de les faire châtier, ils n'osèrent l'outrager, & se retirèrent.

Mais la chose ayant été divulguée dans le village, il ne se trouva personne qui voulût le recevoir & le loger. Les deux Negres qui l'accompagnoient apperçurent une case abandonnée dans

un lieu élevé auprès du village , qui étoit tout couvert d'épines. Ils s'y retirèrent pour y passer la nuit comme ils pourroient.

Le Soua l'y vint visiter le soir même , & lui apporta un coq pour présent. C'est dans l'usage du pays une priere tacite de se retirer au plutôt. Le Pere le reprit de son impolitesse , le Soua feignant de ne pas bien entendre ce que le Pere lui disoit , juroit que c'étoit sa pauvreté qui l'empêchoit de faire mieux ; mais qu'il lui avoit apporté un peu de vin de palme comme une marque de son affection. Justement , dit le Pere , tu m'apportes du poison , jusqu'où va ta perfidie ? Le Soua parut indigné de ces paroles , & pour rassurer le Pere il en but en sa présence. Mais le traître s'étoit auparavant muni l'estomac d'un contrepoison qui empêcha l'effet de celui qu'il but. Le Pere qui devoit sçavoir ces tours de fourberies fut assez simple pour en boire un peu ; mais ce peu étoit encore beaucoup trop. Il sentit dans quelques momens des douleurs affreuses , le corps lui enfla , il seroit mort sur le champ s'il n'eût pris un puissant contrepoison qu'il portoit sur lui , & que tous les Européens ne manquent

jamais d'avoir sur eux, pour se garantir de la fureur & de la malice de ces peuples qui ne se parent souvent du nom de Chrétiens que pour leurs intérêts, & afin qu'on se défie moins de leurs supercheries.

Le Soua voyant que son poison avoit eu l'effet qu'il en esperoit, se retira & ne parut plus, & le Pere voyant qu'il n'y avoit rien à faire pour lui dans ce village, partit & se traîna comme il pût à l'aide de ses deux Negres à un autre village qui étoit à deux lieues de ce premier. Les convulsions causées par le poison augmentèrent beaucoup en ce lieu, de sorte que le Soua ayant peur qu'il ne mourût chez lui, & qu'on ne lui imputât le crime, se hâta de le faire transporter à Cambambé Forteresse des Portugais, qui en est distante de neuf lieues. Le Pere y arriva dans un très-mauvais état; mais il eût la consolation d'y trouver le Pere Prefet qui le fit porter à Massangano, & qui l'y accompagna. On lui donna en cet endroit de si bons remedes qu'on lui conserva la vie, dont la fin n'étoit pas encore arrivée; mais on ne put empêcher que le venin qui s'étoit répandu par tout son corps ne se jettât sur les jambes. Il y causa une enflure d'un

lourdeuse qu'il a portée jusqu'au tombeau.

Dès qu'il fut suffisamment guéri, le Pere Prefet l'envoya à la Cour de la Reine Zingha où il fit les belles choses que nous avons décrites dans l'histoire de cette Princesse, à laquelle nous renvoyons les Lecteurs.

CHAPITRE II.

De la Province de Lubolo.

Nous avons remarqué dans la description du Royaume d'Angolle, qu'au delà de la riviere de Coanza il y a un pays très-vaste nommé Lubolo, qui comprend les neuf Provinces suivantes, Chissama, Sumbi, Binguella, qui avoit autrefois le titre de Royaume, Scella, Rimba, la haute Bembe, Tamba, Oacco, & Cabezzo, auxquelles si on y joint Lubolo, on aura le nombre de dix Provinces. Ces Provinces étant environnées de montagnes & de rochers escarpez, qui les mettent à couvert des insultes & des pillages des ennemis, sont regardées comme les plus sûres & les meilleures de l'Etat.

Chacune de ces Provinces a son Gouverneur particulier , duquel dépend une quantité de Titulaires & de Vassaux.

Les Provinces de Lubolo , de Binguella , de Tamba , d'Oacco & de Cabezzo sont depuis très-long-tems confédérées avec les Portugais , elles ont embrassées la Foi Chrétienne tant bien que mal. Les autres sont demeurées dans l'idolâtrie , ou si quelques-unes ont embrassé la Foi par politique , c'est avec tant de tiédeur , & un mélange si monstrueux des superstitions Payennes , qu'ils sont plutôt des idolâtres que des Chrétiens. Tout le désordre qu'on remarque dans ces gens vient absolument de leurs chefs qui sont des gens volages , menteurs , fourbes , dissimulez , avares , sans Foi , sans raison , & qu'il est rare de voir une année entière dans l'obéissance qu'ils ont promise à un Prince pour jouir de sa protection dont ils avoient besoin quand ils ont traité avec lui. C'est de là que naissent entre eux tant de jalousies , de querelles , de meurtres , de pillages , de guerres , dont la fin est toujours un accommodement frauduleux qu'ils cherchent à rompre dans le moment même qu'ils le concluent.

Dom Fernand Viaria né au Bresil étant Viceroy d'Angole en 1658. voulut établir dans ces Provinces une paix plus stable qu'il n'y en avoit eu jusqu'alors. Il jugea qu'il étoit nécessaire pour y parvenir d'abaisser l'orgueil des Souas idolâtres, qui sembloient ne chercher autre chose que la ruine de ceux qui étoient Chrétiens. Dans ces occasions les idolâtres refusoient de se soumettre à l'arbitrage des Portugais, & negligeoient de rendre à la Couronne le respect, les tributs & les autres devoirs auxquels ils étoient obligez. Pour cet effet il fit un nouveau traité avec les Souas Chrétiens, & même avec celui de Rimba, quoiqu'idolâtre, parce que ce Gouverneur ayant sous sa Jurisdiction vingt-deux Feudataires, il étoit en état de joindre à l'armée Chrétienne un grand nombre de bons soldats. Il esperoit par ce moyen reduire les autres idolâtres, & travailler même pour l'avantage de ce Soua, comme il arriva en effet.

Il écrivit au Pere Seraphin de Cortonne, & lui demanda un Religieux Prêtre pour être le Chapelain de l'armée, & qui pût en même-tems catechiser les Infideles, & poursuivre ce qui avoit été commencé l'année pré-

cedente par la conversion de Guzam-
banbé.

Cette demande embarrassâ beaucoup le Pere Prefet. Il n'avoit aucun de ses Religieux qui ne fût employé , & qui n'eût du travail au delà de ses forces. Il ne pouvoit pourtant refuser le Vice-roi. Après y avoir bien pensé il jetta les yeux sur mon Auteur le Pere Antoine de Montecucullo qui sçavoit en perfection la langue & les coûtumes de ces peuples. Il lui en envoya l'ordre, & aussitôt mon Auteur se rendit à Massangano , qui étoit le lieu d'assemblée & la place d'armes de toute l'armée.

Peu de jours après l'armée se mit en marche , elle n'étoit d'abord composée que de deux milles Negres & de cinq cens Blancs tous gens de valeur & d'experience , presque tous Officiers reformez sous la conduite d'un Commandant Portugais , homme prudent , sage , brave , & d'une grande experience.

Ce nombre étoit bien mediocre ; mais chemin-faisant on devoit se joindre aux autres troupes qui dévoient composer l'armée.

Le Soua Dom Louis-Antoine Gu-
zambané , que mon Auteur avoit ba-

prisé l'année précédente, attendoit l'armée Portugaise sur les bords de la Coanza, il avoit avec lui les troupes de ses Provinces en grand nombre & bien disciplinées.

Dès qu'il apperçût son pere spirituel il courut à lui, l'embrassa tendrement, & lui dit que depuis qu'il l'avoit quitté il n'avoit rien désiré avec plus d'ardeur que le plaisir de le revoir encore. Je n'ai rien oublié, lui disoit ce fervent Chrétien, de tout ce que vous m'avez enseigné, & pour vous en donner une preuve, voilà une grande croix que j'ai fait faire, je vous prie de la benir, & de la planter sur cette colline, afin que tous ceux qui passent sur cette riviere la puissent voir & l'adorer.

Le Pere fit ce que Guzambanbé souhaitoit, il benit la croix, elle fut portée avec respect par ce Prince & par ses premiers Officiers au sommet d'une colline, au pied de laquelle la riviere passoit, on chanta des Hymnes & des Cantiques à l'honneur du vrai Dieu, on la planta, & elle fut saluée de toute l'armée comme le signe de notre Redemption, & une assurance de salut & de toutes sortes de prosperitez à ceux qui en revereroient les mysteres.

L'armée entra dans la Province d'Oacco , & le Pere eût la consolation d'y trouver sur la route que tenoit l'armée un grand nombre de personnes , qui instruites ou par Guzambané ou par des Interpres sous ses ordres , venoient demander le Baptême , & d'autres qui apportoient leurs enfans pour recevoir la même grâce.

De cette Province on entra dans celle de Cabezzo. On trouva au pied d'une montagne haute & escarpée , qu'il sembloit que la nature avoit faite à plaisir , une Libatte bien fortifiée qui appartenoit à un des Rebelles qu'on alloit attaquer. Les Milices l'investirent aussitôt autant qu'elle le pouvoit être ; mais elles furent repoussées avec une perte à peu près égale des deux côtez , & furent obligées de se retirer dans le camp.

Le Pere Jean Antoine parcourant le camp pour donner les secours de son ministère aux blessez trouva un soldat d'Angolla-Aarii , qui avoit reçu un coup dans la poitrine si dangereux qu'on croyoit qu'il n'avoit que quelques momens à vivre. Il lui demanda s'il étoit baptisé. Le blessé répondit qu'il ne l'étoit point , quoique depuis long-tems il eût un grand de-

fir de l'être. Le Pere le consola de son
 mieux , l'exhorta à mettre toute sa
 confiance en Dieu , l'assurant que l'ef-
 fet du Baptême se répandoit non seu-
 lement sur l'ame dont il effaçoit tou-
 tes les taches ; mais souvent même sur
 le corps , quand l'intention étoit
 droite & sincere. Comme il le trouva
 bien instruit , il le baptisa en présence
 de bien des gens , dont quelques-uns
 qui étoient infidèles se mocquerent ou-
 vertement de ce que le Pere avoit dit
 au blessé. Il arriva cependant que ce
 blessé désespéré de tout le monde fut
 guéri au bout de dix jours. Cette gué-
 rison qu'on pouvoit regarder comme
 miraculeuse , fit un effet considerab'le ;
 ceux qui avoient désespéré de la gué-
 rison du blessé , & qui s'étoient moc-
 qué des promesses du Pere les voyant
 accomplies , s'approcherent de lui ,
 écoutèrent avec docilité ses instruc-
 tions , & reçurent le baptême.

Cependant le siege qu'on avoit for-
 mé devant cette mauvaise place n'a-
 vançoit point. Les assiegez favorisez
 de la situation du lieu , & des retraites
 qu'ils s'étoient ménagées dans la mon-
 tagne se defendoient à merveille , fai-
 soient de frequentes sorties , & quoi-
 qu'ils fussent toujous repouffez avec

porte, les Officiers de l'armée des Assiegeans resolurent de lever le siege, peut-être dans la vûë d'attirer l'ennemi en vaste campagne, où ils étoient bien sûrs de le défaire. On le leva en effet ; mais l'ennemi qui étoit conduit par des Chefs qui sçavoient leur metier, garda toujours l'avantage de la montagne, au pied de laquelle l'armée étoit obligée de marcher, & pendant quatre jours entiers il ne cessa de la harceler par des escarmouches continuelles. On le repoussoit à la verité vivement, mais la facilité de la retraite faisoit qu'il ne se rebuttoit point. Il tomba une nuit sur l'arrière-garde avec tant de bravoure & de conduite, que si toute l'armée n'avoit fait volte face, elle auroit été entièrement défaite.

Dans cette action qui fut fort chaude, il y eut un soldat des Alliés qui reçut un coup dans le ventre qui lui mit dehors les intestins. On apella le Pere pour lui donner les secours qui dépendoient de lui, il y courut & obligea un Chirurgien Portugais à lui remettre les intestins dans leur place & à bander sa playe. Avec ce secours le blessé recouvra la parole. Le Pere lui demanda s'il étoit baptisé. Il lui répondit

dit qu'il étoit Chrétien, qu'il se nommoit Antoine; mais qu'il n'étoit pas baptisé, & qu'il le conjuroit de lui accorder la grace du baptême pour l'amour du vrai Dieu dont il avoit toujours professé la Religion, & qu'autrement il mourroit dans le désespoir.

Il n'est pas rare de trouver de ces sortes de Chrétiens. Ils se font honneur de cette qualité, prennent eux-mêmes des noms de Saints, & ne se font baptiser que dans la dernière extrémité.

Le blessé étoit de ce nombre. Le Pere lui fit faire tous les actes qu'il jugea nécessaires, le baptisa & le vit mourir quelques momens après qu'il eût reçu le Sacrement.

L'ennemi ayant enfin été repoussé de maniere qu'il n'eut plus envie de revenir chagriner l'armée, on trouva un Soua idolâtre, qui se disoit bien intentionné pour les Portugais, & qui conseilla au General d'attaquer une place dont il disoit que le Seigneur étoit l'ennemi implacable des Portugais & de la Religion Chrétienne. Il offroit de joindre ses troupes à celles des Portugais & de leurs Alliés. On s'crut, & sous sa conduite l'armée

entra dans les terres de sa Jurisdiction. Il pria alors le General de laisser le Pere dans son village principal , disant qu'il vouloit que tous ses sujets reçussent le Baptême , comme il avoit résolu lui-même de le recevoir. Il lui dit ensuite qu'il étoit inutile que toute l'armée allât à l'entreprise qu'il lui avoit proposée , qu'une partie suffiroit avec ses troupes , à la tête desquelles il se mettroit.

Le General Portugais donna dans ce panneau , & en parla au Pere , l'exhortant de ne pas perdre l'occasion favorable qui se présentoit de faire un si grand nombre de Chrétiens ; mais le Pere se doutant qu'il y avoit là-dessous quelque trahison cachée , s'y opposa , remontra en plein conseil qu'il n'étoit pas de la prudence de séparer ainsi l'armée , & que si ce Seigneur avoit véritablement envie de se faire Chrétien il seroit tems d'y penser quand l'entreprise qu'il avoit proposée seroit achevée. On le crut , l'armée entiere & en corps y marcha , & on arriva au pied d'une montagne haute & escarpée , au pied de laquelle étoit le village qu'on vouloit attaquer. On n'avoit pas encore achevé de distribuer les postes , qu'on entendit

DE L'ETHIOPIE OCCID. 51
très-distinctement des voix qui sortoient de la place , qui avertissoient de se donner de garde de la trahison que ce méchant Soua vouloit faire. Ces avis l'épouvanterent , & sa conscience lui reprochant son crime , il prit la fuite avec tous ses gens pour éviter la punition. Mais les troupes Portugaises & Alliées outrées de cette supercherie le poursuivirent comme des lions irrités , le joignirent , le taillèrent en piéces avec la plûpart de ses gens , & ramenerent quatre cens prisonniers ou esclaves au camp.

Cependant le village se trouvant dépourvû de vivres , & de ce qui étoit nécessaire pour sa deffense , se rendit en quelques heures à composition , & le Seigneur ayant fait hommage à la Couronne de Portugal , se fit baptiser & se joignit avec ses troupes à l'armée royale , à laquelle il fut dans la suite d'un grand secours. Le dessein du traître étoit de saccager entierement cette bourgade , après qu'il l'auroit pris , & d'en faire autant à l'armée si on l'avoit séparée en plusieurs corps comme il le proposoit.

Il arriva dans ce village une chose si extraordinaire qu'elle mérite place dans cette Relation. On vint cher-

cher avec empressement le Pere Jean Antoine pour confesser un malade que l'on disoit prêt de mourir. Le Pere y alla sur le champ, & trouva que celui qu'on disoit prêt à mourir n'avoit aucune apparence d'être malade, & qu'il s'entretenoit avec ses amis qui étoient autour de lui. Il crut qu'on s'étoit voulu moquer de lui, & leur en fit une reprimande. Mais ces gens ayant découvert la poitrine & le dos du malade, firent voir au Pere une excrescence entre cuir & chair ronde comme une corde qui environnoit à deux ou trois tours le corps de cet homme, qui avoit un mouvement visible & sensible, & dont les deux extrêmitéz s'approchoient sensiblement l'une de l'autre, & n'étoient pas éloignées l'une de l'autre & prêtes à se joindre.

Le Pere après avoir admiré une chose si extraordinaire demanda aux assistans ce que c'étoit. Ils lui dirent qu'on appelloit cette maladie *le mal du serpent*, & que quand la tête & la queue du serpent se joignoient, la tête suçoit la queue, & pressoit tellement le malade qu'elles l'étouffoient, comme il alloit arriver bientôt.

Le Pere fit sortir tout le monde

confessa le malade, l'exhorta, le conforma à la volonté de Dieu, & le disposa à la mort, puisqu'il n'y avoit point de remede.

Mais comme il n'y a point de maladie sur la terre à laquelle la bonté de Dieu n'ait pourvû le remede, il entra un soldat dans la case qui s'offrit de le guérir. Le Pere voulut être présent à cette operation, afin d'empêcher qu'il n'y entrât quelque pact ou quelque superstition des idolâtres. Le soldat Medecin y consentit, & ayant fait quelques poignées de certains joncs durs & piquans, il se mit à flageller le malade de toutes ses forces aux endroits où le serpent paroissoit.

Le serpent se remuoit sensiblement, & tâchoit de se dérober aux coups que ce nouvel E soulape faisoit tomber principalement sur la tête, de telle sorte que tout le corps de la bête se mit en un petit peloton, & ne donna aucun signe de mouvement ni de vie. Alors le soldat assura que le serpent étoit mort.

Cette flagellation dura une bonne demi-heure; on peut juger de la douleur qu'elle causa au malade patient. Il ne s'en plaignoit pourtant pas beaucoup; car outre que les Negres sont

durs & patients, il aimoit mieux souffrir ce tourment que la mort. Le soldat fit brûler tous les joncs dont il s'étoit servi, & mêla leur cendre avec une quantité de miel dont il fit un cataplasme qu'il mit sur l'endroit où le serpent mort s'étoit retiré, & pendant quatre jours de suite il eut soin de renouveler le cataplasme, au bout desquels l'enflûre que causoit le corps du serpent, & toutes les meurtrissures de la flagellation se trouverent gueries & dissipées, & le malade parfaitement guéri. C'est dommage que mon Auteur ne se soit pas informé plus particulièrement de la cause & du principe d'un mal si extraordinaire. Il semble qu'il ait quelque connexité avec les vers de Guinée qui se forment entre cuir & chair, qui à la vérité peuvent causer la mort de ceux qui en sont attaquez; mais d'une maniere bien différente de celle-ci. J'en ai parlé dans mon Histoire de Guinée, intitulée Voyage du Chevalier des Marchais, où le Lecteur pourra avoir recours.

L'armée confederée parcourut presque toutes ces Provinces, remportant des victoires entieres sur ces Rebelles, & obligeant de reconnoître la

Couronne de Portugal, ceux qui jusqu'alors s'étoient fait gloire de vivre dans l'indépendance.

Elle assiegea entre autres places un Bourg qu'un certain Enchanteur s'étoit vanté de deffendre avec les seuls secrets de son art. Les habitans qu'il avoit séduits le voulurent recompenser par avance de ses peines, & lui donnerent la valeur de deux cens vingt-cinq écus.

Dès que l'armée arriva à la vûe de la place, les habitans sortirent par le côté opposé, & vinrent attaquer l'arrière-garde avec des cris extraordinaires & beaucoup de valeur, s'imaginant qu'avec l'aide de leur forcier ils la mettroient en desordre, & que le reste de l'armée auroit le même sort. Mais ils trouverent des troupes bien disciplinées & accoûtumées à vaincre, qui firent volte-face, garderent bien leurs rangs, & les attaquèrent si vigoureuement que tout ce qui étoit sorti fut taillé en pieces, & l'assaut ayant été donné de tous côtez en même-tems la place fut emportée, & les hommes qui étoient restez dedans en assez petit nombre tuez ou faits esclaves.

La consequence de cette conquête

qui coûta très-peu, fut qu'on trouva un très-grand nombre d'enfans & de femmes qui demanderent le Baptême que le Pere leur administra après les avoir instruits, autant que le tems & leur capacité le lui permirent.

Mais la plus remarquable des conquêtes de l'armée Confederée fut celle de la grande Libatte appelée *Cangunzel*, c'est à-dire, la maîtresse des forces.

Cette Libatte capitale de la Province de Scella est située au milieu d'une petite vallée très-agréable & très-fertile, toute environnée de rochers hauts & escarpz comme des écueils, qui assurément la rendroient imprenable si elle étoit deffenduë par des gens qui sçussent le métier de la guerre.

On assure que quoiqu'elle eût été attaquée plusieurs fois, elle n'avoit jamais été prise, parce que quand les habitans avoient été forcez au point même que les assiegeans étoient entrez dans son enceinte, ils avoient l'adresse de se retirer dans des vastes cavernes creusées naturellement ou par art dans ces rochers, d'où ils attaquoient sans relache leurs ennemis, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre,

quelquefois de tous côtez en même-tems, & toujourns à couvert de leurs retranchemens inaccessibles, qu'ils les fatiguoient & les forçoient enfin à se retirer. Le Soua & ses gens étoient d'ailleurs de braves gens, qui sûrs de leur retraite & connoissant bien l'avantage de leurs rochers se croyoient en état de résister à cette attaque, comme ils avoient résisté à beaucoup d'autres; mais ils furent trompez. Le General Portugais étant entré dans le vallon, & ayant reconnu la place, fit élever de bons épaulements avec des banquettes qui mettoient ses troupes à couvert des mousquetades des ennemis, il fit faire un grand nombre de fascines que ses gens pouffoient devant eux à mesure qu'ils s'approchoient de la place, & par ce moyen on vint au pied de l'encointe sans perte.

On donna un assaut avec toute la vigueur imaginable, il fut soutenu de même, & on perdit quelques gens. Mais les Negres en assiegeant s'étant yû attaquez en flanc de dessus deux grands rochers qui étoient comme deux cavaliers, sur lesquels le Soua avoit placé sa meilleure mousqueterie, ils perdirent cœur & se seroient

C. v.

débandez si le General qui ne pouvoit pas avec ses seuls Européens continuer l'attaque , n'eût fait battre la retraite. On rentra donc dans les retranchemens , il fit la revûe des troupes , & faisant remarquer aux troupes auxiliaires le peu de perte qu'elles avoient faites , il les harangua , les picqua d'honneur , & leur remit le cœur & le courage que la réputation de cette place , qu'on disoit à tort imprenable leur avoit ôté. Ils crurent qu'ils le suivroient par tout.

Le jour suivant on vit dès le lever du soleil les assiegez, qui du haut d'un rocher se moquoient de nos Officiers & de leurs soldats , & leur reprochoient leur poltronerie. Le General les laissa dire, & se contenta de tenir ses gens en bataille , & tous prêts à bien faire. Il remarqua que les habitans d'une Bourgade voisine venus au secours des assiegez tiroient sur le flanc de son arriere-garde. Il détacha ses meilleurs piétons , qui ayant pris un détour prirent ces braves par derrière , les taillerent en pieces , & s'établirent sur cette hauteur , qui servit beaucoup à deffendre le camp & à resserer les assiegez. La défaite de ce secours qui étoit composé des plus bra-

ves du pays fut très-sensible aux assieges. Les Negres qui remportèrent cet avantage , quoique Chrétiens , avoient été autrefois Giagues , ils avoient faim , & voyant tant de cadavres , ils se mirent à les rôtir & à les manger. Le General eût beau crier & menacer les Officiers , il fallut les laisser faire ; car enfin une poitrine grasse , charnuë & rôtie à propos est une furieuse tentation pour un Antropophage.

On demeura quelques jours dans l'inaction en attendant les troupes du Soua de Rimba , Giague de profession ; mais Fendataire & Allié des Portugais. Ce secours étoit nécessaire vû la force & la situation des lieux.

Il arriva , il étoit composé d'un gros corps de bonnes troupes commandées par le frere du Soua , qui vint , selon la coutume , demander un étendart au General , & du vin pour l'idole qu'ils avoient apportés. Les deux armées s'approchant , se saluerent à l'ordinaire. Le General fit délivrer à l'Officier ce qu'il lui avoit demandé , & on marqua les quartiers que ces troupes devoient occuper.

Mon Auteur le Pere Jean-Antoine n'étoit pas au camp quand cela se

passa. Il étoit sur une petite éminence à deux portées de fusil du camp d'où il découvroit tout ce qui se passoit. Il vit deux Giagues revêtus comme ont accoutumé de l'être leurs Ministres qui portoient le coffre ou l'arche de l'idole, & qui après l'avoir aspersée de vin, comme pour lui donner à boire, en chantant certaines chansons à son honneur, firent gravement une procession autour du camp, & promettoient à tous les soldats l'assistance particulière de l'idole. Il vit tous les soldats idolâtres se prosterner avec respect devant l'idole à mesure qu'elle passoit devant eux, il entendit les cris de joye, les battemens de mains, & comme il étoit accoutumé à ces ceremonies, il n'eût pas de peine à deviner ce qu'elles signifioient, & quand il auroit eu quelque doute là-dessus, il auroit été entièrement levé quand il apperçut l'étendart. Il en eût le cœur percé de douleur. Il vola, pour ainsi dire, où étoit le General, & lui fit voir le préjudice qu'il portoit à la Religion & à son propre honneur d'autoriser de telles ceremonies, & d'y contribuer. Le General lui répondit qu'il n'avoit point eu de mauvaise intention en cela, qu'il avoit

On cru pouvoir s'accommoder dans cette occasion aux pratiques des Giagues dont il avoit alors besoin, & qu'il avoit cru en leur cedant quelque chose les pouvoir amener par cette condescendance à notre Religion. L'action étoit mauvaise en elle-même ; mais l'intention étant bonne, le Pere s'appaîsa, & pria Dieu de pardonner cette imprudence au General.

On partagea l'armée en trois corps afin de resserrer de plus en plus l'ennemi. Le Pere exhorta les Chrétiens à se préparer à l'attaque par la confession de leurs pechez, & ils le firent.

On partagea tellement les troupes qu'on mêla les Compagnies d'Européens avec celles des Negres Gentils, afin qu'ils les empêchassent de se débander ou de s'abandonner à leur fureur. On s'approcha ainsi des retranchemens qui faisoient l'enceinte de la Libatte, & on les attaqua avec une vigueur très-grande. On avoit placé les meilleurs Mousquetaires d'une maniere qu'ils pouvoient empêcher les assiegez de se présenter pour défendre leur enceinte. Le Seigneur de la Libatte fut blessé avec un grand nombre de ses gens. Cet accident mit le désordre dans ses troupes, ils en

furent consternez ; mais la place étoit si forte que cela ne suffisoit pas à l'armée confederée pour l'emporter. La prudence des Officiers y suppléa. Ils firent élever avec une diligence extraordinaire un épaulement de fascines qui mettoit leurs gens à couvert , & découvroit les ennemis , qui se voyant tirez comme au blanc , sans pouvoir faire la même chose , se defendoient en désesperez ; mais ils ne purent empêcher que l'armée confederée ne s'emparât du principal rocher , qui étoit comme un bastion qui couvroit l'entrée de la Libatte.

La même nuit les affiegez ouvrirent un chemin souterrain qu'ils avoient pratiqué , & étant sortis par ce passage , ils maltraiterent le flanc de l'armée ; mais ils en porterent la peine bientôt après , car s'étant inconsidérément postez entre ce rocher & l'enceinte de la Libatte croiant que les troupes confederées seroient contraintes de l'abandonner ; ils y furent attaquez & environnez de telle sorte , les uns combattant en désesperez , & les autres aiguillonnez par la gloire & par les pertes qu'ils avoient faites , que le combat fut long , rude & sanglant , les ennemis

y furent tellement défaits, qu'il n'en resta pas un seul pour en aller porter les nouvelles.

Ceux des assiegez qui étoient sur l'autre rocher voyant cette bouche-rie, mirent le feu aux cases de la Libatte, & se retirèrent dans leurs cavernes.

Les Portugais voyant la Libatte abandonnée, douterent pendant quelque-tems s'ils y devoient entrer, craignant de donner dans quelque embuscade. Les Giagues de Rimba offrirent d'y entrer les premiers, & de se rendre maîtres d'un autre rocher élevé qui étoit au milieu, & qui étoit comme une nouvelle forteresse ou une citadelle, où les assiegez se pouvoient deffendre & incommoder ceux qui seroient entrez dans l'enceinte. On leur accorda ce qu'ils demandoient. On partagea l'armée en deux corps, afin qu'on pût combattre en même-tems contre ceux qui seroient dans cette Forteresse, & contre ceux qui étoient dehors.

Cette précaution fut très-sage; car dès que le feu eût dévoré les cases, on s'apperçut que les assiegez étoient rentrez en partie dans leur enceinte pour la deffendre, étant soutenus de

ceux qui étoient dans les cavernes.

Les Rimbis gens robustes , vigoureux & braves étoient à la tête. Les Portugais les soutenoient. On donna l'assaut , les Rimbis furent repoussez avec perte ; les Portugais se presenterent , & donnerent le tems aux Rimbis de se remettre en ordre. Les assiegez furent vaillamment soutenus par ceux qui étoient postez sur les bouches des cavernes. Les Rimbis ayant repris leur poste , & la tête de l'attaque firent des prodiges de valeur , ils couperent les palissades , renverserent les grosses pierres qui les soutenoient , écarterent & couperent les hayes de grosses épines , & entrèrent dans la place qui fumoit encore. La moitié de l'armée les suivit , & on investit le rocher du milieu. Les assiegez s'y defendirent en braves gens , étant soutenus par un corps qui étoit encore maître d'un côté de la place. Le combat fut sanglant. Les Rimbis y perdirent plus de cent hommes , dont les assiegez tâchoient d'enlever les corps pour les dévorer. Mais les Rimbis ayant gagné le derriere des ennemis qui étoient attaquez de front par les Portugais , il se fit une boucherie épouvantable de ces gens. Ceux qui

deffendoient le rocher l'abandonnerent , & se retirerent avec précipitation dans les cavernes hors de l'enceinte , de sorte que l'armée se mit en possession de la place , & y fit les retranchemens convenables ; car la victoire n'étoit ni complete ni assurée pendant que les ennemis étoient maîtres de leurs cavernes , d'où ils pouvoient beaucoup incommoder ceux qui étoient dans la ville , & encore plus ceux qui étoient demeurez dans le camp.

Les ennemis qui avoient brûlé toutes les munitions de bouche qui étoient dans la ville , en avoient en abondance dans leurs cavernes , & sçavoient que l'armée confederée en manquoit. Ils tendirent un piege à ces troupes affamées où bien des soldats perdirent la vie. Ils exposèrent quantité de vivres aux bouches de leurs antres , les Rimbis , comme les plus hardis , ne manquerent pas d'y aller en foule pour les enlever , & les ennemis les tuoient sans avoir rien à craindre de leur part , de sorte qu'excepté la prise de la ville , l'avantage étoit assez égal des deux côtez pour le nombre des morts.

Le General Portugais ayant assem-

blé tous les chefs, fit résoudre de terminer l'affaire par le feu. On défendit à tous les soldats de s'approcher des cavernes ; & on envoya couper quantité de bois dans les forêts dont on fit des grosses piles aux entrées de ces grottes , & à la faveur d'un bon vent qui vint tout-à-propos , on y mit le feu , pendant que les meilleurs mousquetaires disposez en certains lieux élevez tiroient à coup sûr sur ceux qui se présentoient pour sortir.

Le vent chassant la fumée & la flamme dans ces lieux souterrains , les misérables qui s'y trouvoient renfermez hurloient comme des désesperez , jusqu'à ce que la fumée les eût étouffez , ou que la flamme les gagnât. Les plus intrepides voulurent se sauver au travers , la plûpart y demeurèrent , d'autres furent tuez à coups de fusils , les plus heureux en furent quittes pour leur liberté.

Le Seigneur de Cagunzé étoit retiré avec ses enfans & ses principaux Officiers dans une caverne , d'où l'on n'avoit pu approcher. Voyant que tout étoit désespéré , sa hardiessè & sa temerité l'abandonnerent , il étoit blessé ; mais la vie lui plaisoit enco-

re. Il trouva moyen de faire passer des Députés jusqu'au General Portugais. Il offrit de se rendre vassal & tributaire de la Couronne, de donner des ôtages de sa parole, de recevoir le Baptême avec ses enfans, & ce qui lui restoit de gens, & de joindre ses troupes à celles des Portugais toutes les fois qu'il en seroit requis. Ces conditions furent acceptées; le traité fait & signé, les ôtages donnez; on publia la paix, on en fit les réjouïssances, il vint au camp, reçut en la forme ordinaire l'investiture de ses Etats, & dès ce moment il se fit instruire des mysteres de notre sainte Religion.

On se mit aussi-tôt à rétablir les cases en moins de rien. Il y en eut mille en état d'être habitées, & on fit une grande & haute cabanne pour servir d'Eglise. Elle n'étoit que de bois, couverte de feuilles d'Infanda, avec des murs de paille & de terre, selon la coûtume du pays. On y dressa un Autel, le Père Jean-Antoine y celebra les divins mysteres avec une affluence extraordinaire de gens, qui quoiqu'idolâtres y étoient attirés par la nouveauté & par la majesté du service qui s'y faisoit.

Il y faisoit deux fois chaque jour des Instructions & le Catechisme, & se donna tant de peines qu'en moins de huit jours tous ces peuples sçurent parfaitement l'Oraison Dominicale, la Salutation Angelique, le Symbole des Apôtres, & les préceptes du Décalogue en leur langue. Il ne se trouva pas un seul obstiné dans toute cette Jurisdiction. Tous demandoient à être instruits & baptisez, & le demandoient avec tant d'empressement & de marques d'une parfaite conversion, que le Pere, les Catechistes & tous les anciens Chrétiens en étoient dans l'étonnement.

Celui qui étoit le plus ardent de tous étoit le frere du Soua, il fit tant auprès du Pere & du General Portugais qu'on fut obligé de le lui donner avant les autres.

Enfin le jour du Baptême étant arrivé, le Soua à la tête de ses enfans, de sa petite Cour & des sujets qui lui restoient, le reçut avec toute la sollemnité possible. Il fut nommé Pierre, & le Pere lui dit que portant le nom du Prince des Apôtres il devoit être comme lui l'Apôtre de ses sujets, les confirmer dans la Foi par ses paroles & ses exemples. Il le promit, & on

n'a pas eu sujet de se plaindre de lui. Après lui douze de ses enfans , & tous les autres furent baptisez , & un grand nombre d'enfans.

L'armée confederée demeura cinquante-deux jours dans cet endroit , tant pour se rafraîchir que pour donner le tems aux blesez de se guérir. Le Pere Antoine employa ce tems à l'instruction de ces nouveaux Chrétiens.

L'armée confederée bien contente d'avoir si bien réussi dans une entreprise si difficile , & des bonnes manieres du Soua , partit pour aller mettre à la raison d'autres rebelles. Elle prit sa route vers la haute Bamba , & arriva à un gros village , dont la peur avoit chassé tous les habitans. Le pays étoit sterile , on ne trouva point de vivres , de sorte qu'on fut contraint de se jeter sur le nouveau grain , qu'on écrasoit & dont on faisoit des gâteaux qu'on faisoit cuire sur des pierres échauffées. On y joignoit quelques feuilles d'oseille sauvage & de pourceaulane qui les faisoient trouver excellens.

On trouva dans cet endroit quantité de petites idoles de terre cuite , fort bien travaillées , & beaucoup de Chim-

passis. Tout fut brisé & réduit en cendres.

En cet endroit le General reçût un Exprès du Viceroy, avec ordre de laisser imparfaites les operations projetées, & d'aller en diligence châtier un Soua qui s'étoit revolté, dont la Jurisdiction s'étend jusqu'au-delà du fleuve Ganga.

On tint conseil sur la route qu'on devoit prendre pour retourner à Embacca, qui étoit marqué pour le lieu d'assemblée. Les Officiers furent d'avis que pour éviter le passage de quantité de rivieres qui se rencontroient sur le droit chemin, il falloit retourner sur ses pas par la Province de Tamba, afin de trouver un gué moins large & moins profond pour passer la Coanza.

Le General ayant reçu un petit corps de Cavalerie, conduisit l'armée par la route projetée, & le Pere Jean-Antoine avec quelques Officiers & quelques troupes Negres, prit la route de Cabasso, parce qu'il y avoit ordre de contraindre le Soua d'une certaine Jurisdiction de rendre hommage à la Couronne de Portugal.

Mais comme il avoit envie de revoir ses nouveaux Chrétiens de Oacco, il se sépara de ces Officiers, & de

leurs troupes pour les aller visiter. Il n'avoit avec lui que quelques Negres qui portoient son petit bagage.

Il passa à Cabazzo dont le Soua Gouverneur ou Seigneur, car ces termes sont synonymes, s'appelloit Malamba-Aoogii. Cet Officier se trouvant dans l'armée de Cassangé en 1657, avoit été baptisé par le Pere Antoine de Serravezza.

Lorsqu'ils approcherent d'une Libatte ils trouverent une assez grosse troupe de gens armez qui les vinrent reconnoître, & qui craignant qu'ils ne fussent les avantcoureurs de l'armée Portugaise, ne voulurent point les recevoir, ni les loger; mais les accompagnerent jusqu'à un autre village.

Les habitans de ce dernier lieu ne furent pas plus polis. Ils les chasserent de chez eux, quoiqu'il fût presque nuit, & les obligerent de se retirer dans la forêt, & de s'y barricader comme ils purent avec des épines pour n'être pas assaillis par les bêtes. Il est vrai qu'ils avoient peu à craindre; car ils étoient environnez de gardes sans le sçavoir.

Ils étoient prêts à se remettre en route, le lendemain à deux heures

de soleil , lorsqu'ils se virent abordez par une troupe de Negres d'un aspect terrible , qui les armes à la main les interrogerent sur le dessein qu'ils avoient en passant ainsi par leur pays. Le Pere répondit modestement qu'ils n'en avoient point d'autre que d'aller à Embacca , & que l'armée Portugaise avoit prise un autre chemin. Cette réponse les appaisa. Ils leur firent un présent de légumes & de fruits , & les conduisirent à leur Soua , dont le village étoit à quinze milles de là.

Ce Gouverneur qui étoit Chrétien & fort civil reçut le Pere & sa compagnie avec beaucoup de bonté , & les obligea de se reposer chez lui pendant sept jours.

Le Pere employa ce tems à instruire ces peuples , & à confirmer dans la Foi ceux qui étoient Chrétiens , il baptisa quelques adultes & quantité d'enfans , & en auroit baptisé un bien plus grand nombre , si les femmes craignant l'arrivée de l'armée Portugaise n'eussent pris la fuite , & ne se fussent retirées selon leur coûtume sur les cimes des montagnes & dans des cavernes , d'où il ne fut pas possible de les faire revenir.

Un Officier Portugais qui étoit

TCAN

venu jusque là avec le Pere, y demeura parce qu'il avoit ordre d'enrôler des soldats.

Le Pere partit avec quelques Negres que le Soua lui donna pour l'accompagner jusque chez un de ses vassaux à qui il écrivit, & le lui recommanda d'une manière très-pressante. Mais ces miserables au lieu d'obéir à leur maître, le conduisirent dans une épaisse forêt, & le matin suivant le firent grimper par des chemins presque impraticables sur le sommet d'un montagne où ils l'abandonnerent dans une caverne, de sorte que le Pere Jean-Antoine se trouva seul avec son interprete & ses trois Negres.

Il y avoit trois jours qu'ils étoient dans cette fâcheuse demeure sans sçavoir où aller, lorsque deux Officiers Negres avec cinquante soldats de leur couleur les y vinrent visiter, & pour premier compliment leur tirerent plusieurs flèches. Dieu les préserva d'en être blessés. Un de ces Officiers aborda le Pere, & lui dit qu'il meritoit la mort pour avoir baptisé Guzambané, l'ennemi capital de sa nation, & pour avoir porté un autre

Soua à se rendre tributaire de la Couronne de Portugal, & sans autre discours il fit signe à un de ses gens de le percer à coups de fleches. Ce soldat en tira plusieurs & pas une ne toucha le Pere par une protection particulière de Dieu ; car ces gens sont fort adroits, & ne manquent jamais leur coup.

Dans le même-tems il arriva une autre troupe de Negres, un desquels leva à deux mains la hache pour fendre la tête du Pere. Celui-ci se mit à genoux, fit un acte de contrition, & offrit genereusement sa vie à Dieu. Il vit avec joye que son interprete en faisoit autant. Mais ces barbares s'étant arrêtez, & parlant ensemble, le Seigneur du lieu arriva accompagné de ses gardes. Il crut d'abord que ce qu'il voyoit étoit une querelle entre deux particuliers, & se mit en devoir de les mettre d'accord. Mais ayant appris ce dont il s'agissoit, il les blâma fort de leur entreprise, & les menaça que si le Viceroi en étoit informé, il mettroit tout leur pays à feu & à sang, & les envoyeroit en esclavage perpetuel au-delà de la mer.

Il n'en fallut pas davantage. Ces

gens sans repliquer , s'enfuirent comme des cerfs. Il n'en resta que deux à qui ce Seigneur commanda d'accompagner le Pere & ses Compagnons jusqu'aux confins de sa Jurisdiction.

Ils marcherent le reste du jour sous la conduite de ces nouveaux guides , qui les ayant conduit jusqu'à l'entrée de la nuit , les abandonnerent au bord d'un lac.

Pas un de ces cinq infortunez voyageurs ne sçachant le chemin , ils se trouverent dans un grand embarras. Les Negres contre leur coûtume , se mirent à pleurer amerement , craignant avec raison d'être la proye des bêtes , qui ne manquent pas de venir à l'eau pendant la nuit. Le Pere & son interprete tâcherent de les consoler , en leur representant que Dieu les ayant conservé des périls qu'ils avoient courus ce même jour , ils devoient esperer qu'il les conserveroit de ceux qu'ils apprehendoient. Ils marcherent donc au clair de la Lune , & arriverent au bord d'une riviere où ils trouverent un vieux tronc d'arbre creusé qui avoit servi de canot pour passer cette riviere. Ils le renverserent , se mirent dessous &

Dij

passerent ainsi la nuit ; non sans crainte d'être dévorés des bêtes.

Dès que le soleil fut levé ils passèrent la rivière , & entrèrent dans un pays marécageux où l'herbe , c'est-à-dire les jones , étoient plus hauts qu'un homme , ils avoient une peine extrême à s'y ouvrir le passage. Enfin au bout de trois jours ils sortirent de ce mauvais pays tellement épuisez de lassitude , de faim & de soif , qu'à peine se pouvoient-ils soutenir. Ils découvrirent alors Maopongo ou la Forteresse des Pierres , dont ils étoient encore bien éloignez. Dieu permit qu'ils trouverent dans les fentes d'un rocher une eau trouble , qui dans cette extrémité leur parut la meilleure liqueur du monde. Ils en burent copieusement , & comme d'ordinaire un bonheur ne vient pas seul , ils entendirent sur la cime d'une colline la voix d'un petit oyseau appelé Songo , dont nous avons parlé dans un autre endroit.

Cet oyseau a un instinct merveilleux pour découvrir les lieux où les Abeilles font leur miel. Comme c'est sa nourriture il ne s'en éloigne guere. Ils suivirent la voix de l'oyseau , trou-

verent le miel , en mangerent à discretion , & s'en pourvûrent pour le reste du voyage.

Ils arriverent enfin à la riviere Coanza , où selon que le Pere étoit convenu avec le General , ils se devoient trouver le vingt-cinquième jour après leur séparation , ils y furent arrêtez un jour entier par les maîtres des canots dont on se sert pour traverser cote riviere. Ces gens grossiers prétendoient une récompense que le pauvre Pere n'étoit pas en état de leur donner. A la fin après beaucoup de disputes , il leur donna bien malgré lui des chapelets , & quelques autres choses de dévotion dont ils se contenterent.

Une pauvre femme le vint trouver en cet endroit avec trois petits enfans , pour lesquels elle lui demanda sa benediction. Elle lui fit présent de trois épis de mahis qui servirent pour le dîner de la troupe qui demeura trois jours sur le bord de la riviere en attendant l'armée. N'en recevant point de nouvelles , ils allerent à la Cour du Roi Angolla-Aarii , & de là à Embacca où le Pere Jean-Antoine reçût une lettre du Pere Prefet qui lui

marquoit de se rendre à Massangano où il l'attendoit. Il fut reçu par tout comme un homme ressuscité; car on croyoit que les barbares l'avoient massacré. Cette campagne avoit duré huit mois, & avoit été très-fatigante.

Le Viceroy ayant appris le retour du Pere Antoine, & jugeant qu'il avoit besoin de repos, dépêcha un Religieux du Tiers Ordre de saint François pour suivre l'armée en sa place.

Le General Portugais ayant fait passer le Ganga à son armée, attaqua & défit les troupes du Soua qui s'étoit revolté, & le força de se sauver dans une Isle de la riviere Lutato. Mais ce Rebelle ayant assemblé en peu de jours un bon nombre de nouvelles troupes eût la temerité de vouloir encore présenter la bataille à l'armée confederée. Il fut défait encore une fois, il perdit cinq cens hommes tuez sur la place, beaucoup de prisonniers, & il fut contraint de se sauver avec le reste dans des cavernes, asile ordinaire de ces peuples, où il fut investi, & au bout de quelques jours n'ayant ni eau, ni vivres, il fut obligé de se rendre à discretion.

Il fut conduit à Loanda où le Vice-roi le traita avec tant d'humanité, qu'il demanda le Baptême, reçût une nouvelle investiture de son Etat, fit un nouveau serment de fidélité, & s'engagea à faire recevoir la Foi Chrétienne. Il exécutoit ses promesses en galant homme, lorsqu'ayant eu un différend avec un de ses voisins, il fut massacré dans une rencontre.

Le Pere Philippe de Sienne demouroit dans ce tems-là dans le Comté de Sogno avec le Frere Leonard de Nardo. Il pria le Pere Prefet d'envoyer quelqu'un à sa place.

Le sort tomba sur mon Auteur le Pere Jean-Antoine. Il fit le voyage par mer, & étant arrivé auprès du Comte, il en fut reçu avec toutes fortes d'honneurs.

Le Pere fut ravi de trouver tant de ferveur dans cet Etat. On y frequentoit les Sacremens, on y pratiquoit les vertus & tous les exercices de pieté. On y avoit un grand respect pour les Ministres de l'Evangile. Aussi le Comte & la Comtesse étoient des modeles parfaits de toutes les vertus.

Il plut à Dieu pour augmenter leurs merites, que certains sorciers entreprirent de faire périr cette Princesse. Par le moyen d'un sort ils la firent tomber dans des maladies si étranges & si extraordinaires, que les plus habiles Medecins qu'on fit venir pour la voir, n'y connoissoient rien.

C'étoit principalement lorsqu'elle se dispoisoit à aller à l'Eglise qu'elle souffroit de plus grandes douleurs, avec des défaillances si grandes qu'on croyoit quelquefois qu'elle alloit rendre l'esprit. Elle étoit tourmentée par des fantômes affreux, ce qui donnoit lieu de croire que sa maladie ne venoit que de quelque poison. Le Pere Jean-Antoine Cavazzi étoit sur le point d'y employer les exorcismes & autres remedes que l'Eglise met en usage dans ces occasions, lorsqu'on prit & qu'on mit en prison deux Ministres des idoles, qui étoient accusez d'avoir mis le feu à des Eglises Chrétiennes.

Depuis quelque tems ces malheureux en avoient brûlé plusieurs dans les Provinces de Bamba, Pemba, Batta, Congo, Bengo, Sogno & autres endroits, de sorte que les Souve-

rains avoient été obligez d'établir des corps-de-garde auprès des Eglises pour empêcher ces incendiers d'exécuter leurs pernicieuses entreprises.

De ces deux prisonniers, l'un avoit plus de quatre-vingts ans, l'autre n'en avoit que vingt-deux. Ils furent mis à la torture, ils la soutinrent au commencement avec beaucoup de courage, & nierent absolument les faits dont ils étoient accusez. Mais le Juge faisant augmenter les tourmens, ils confesserent avoir mis le feu à plusieurs Eglises, bien qu'ils ne fussent accusez d'en avoir brûlé qu'une seule dans le Comté de Sogno.

Sur leur confession ils furent condamnez à la mort. Alors le plus jeune reprocha au vieillard d'être cause du malheur qui lui arrivoit, & de l'avoir porté à commettre des crimes, auxquels il n'auroit jamais pensé, & entre les autres, d'avoir attenté à la vie de la Comtesse par des malélices. Il marqua précisément le lieu où ces malélices avoient été posez. Le Comte accompagné du Pere, de la Justice & des condamnez, s'y transporta. Le Pere ayant invoqué le nom de Dieu tout-puissant fit fouiller sous le seuil

de la principale porte du palais , & on y trouva un pot de terre rempli de quantité de choses superstitieuses. On les présenta à ces deux méchans hommes , qui les reconnurent & les avoüerent. La Comtesse fut dans ce moment surprise d'accidens étranges. Le Pere l'exorcisa & la benit ; elle fut délivrée entièrement & parfaitement guérie , & les deux misérables n'ayant jamais voulu se reconnoître & se convertir , furent noyez dans le Zaire.

Les complices qu'ils avoient déclarez prirent la fuite ; mais le Comte mit tant de gens après eux , qu'ils furent tous pris , examinés , convaincus , & punis du dernier supplice.

Un seul de toute cette troupe vint de lui-même pendant la nuit trouver le Pere , lui avoüa ses crimes avec beaucoup de circonstances affreuses. Il demanda le Baptême , on l'instruisit , & après une assez longue épreuve pour s'assurer de sa conversion , il fut baptisé , & le Comte lui fit grace.

On eût encore une autre raison de faire garder les Eglises ; la voici.

Entre les Chrétiens du Comté de Sogno , il y en avoit qui n'avoient pas encore renoncé si entierement à leurs anciennes superstitions , qu'ils n'en conservassent encore quelques-unes. Telle étoit celle de venir la nuit dans les cimetières , ou quand ils pouvoient dans les Eglises , déterrer les cadavres & les transporter dans les forêts où leurs ancêtres avoient été enterrez , où ils croyoient que ces corps leur seroient un grand régal. Le Pere prêcha vivement contre cette superstition , & aidé du Comte il la deracina de maniere qu'on n'en entendit plus parler.

Le Pere Philippe de Sienne étant revenu prendre son poste à la Cour de Sogno , mon Auteur le Pere Jean-Antoine Cavazzi de Montecucullo prit le chemin de Loanda par le bord de la mer.

Il s'arrêta quelques jours dans la Province de Chioua , faisant partie du Comté de Sogno. Dom Amadoré frere du Comte en étoit Gouverneur. C'étoit un excellent Chrétien & fort zélé, il fut ravi de voir le Pere qu'il connoissoit depuis longtemps, il lui fit toutes les caresses ima-

arrêter dans le chemin , parce que vous êtes Ministre du vrai Dieu. Je cherchois de faire donner à mon enfant le secours spirituel dont son ame a besoin ; mais je ne voulois pas vous incommoder. J'étois d'ailleurs informée que bien des gens vous attendoient pour le même sujet dans cette forêt. C'est pour cela que je vous ai suivie.

Il y avoit de ces gens qui étoient venus de fort loin. Il avoient fait de petites cabannes , & les avoient environnées d'épines. Cet amas faisoit un petit village. Le Pere y demeura six jours , il les instruisit , ou acheva de les instruire. Il baptisa les adultes & les enfans , & fut fort content de ces bonnes gens , dont il ne se separa qu'avec peine après leur avoir recommandé la crainte & l'amour de Dieu , l'éloignement des idolâtres , & sur toutes choses de se souvenir de ce qu'ils venoient de promettre à Dieu.

Ils l'accompagnèrent presque jusqu'à Loanda où il demeura jusqu'en 1666. que les infirmités qu'il avoit contractées dans ses pénibles voyages & dans ses Missions , jointes au besoin pressant que ses Confreres

avoient d'un prompt secours de Missionnaires obligerent de le faire repasser en Europe.

C'est ici où finit la Relation du premier voyage de mon Auteur. Nous en pourrions donner la suite, quand nous aurons reçu d'Italie les Memoires que nous y avons demandez. En attendant je donne une nouvelle Edition d'une Relation de deux autres Missionnaires du même Ordre en 1667. qui pourra contenter les Curieux.

RELATION
CURIEUSE
ET
NOUVELLE
D'UN VOYAGE
DE CONGO.



VOYAGE DE CONGO

Du Pere MICHEL-ANGE, & du
Pere DENYS DE CARLIS, Ca-
pucins Missionnaires Apostoli-
ques audit Royaume de CONGO.

POUR satisfaire la curiosité
de plusieurs personnes qui
me demandent avec des
empressements obligeans,
auxquels il m'est difficile de résister,
une Relation exacte de ce que j'ai vu
& appris dans ce long & fâcheux
voyage, dont je suis à présent de re-
tour, j'en donnerai une du Royaume
de Congo & de l'Afrique, où l'im-
portance de ma Mission m'obligea à
voir, & à éprouver plusieurs coût-

mes étranges & plusieurs incommoditez très-fâcheuses ; laissant à part pour cette fois le Bresil , & quelques autres pays de l'Amerique , où nous avions auparavant été portez , & dont je ne dirai que peu de choses.

L'an 1666. sous le Pontificat d'Alexandre VII. nous fûmes expediez par les Cardinaux de la Propagation de la Foi , quinze Missionnaires Capucins , dont j'étois du nombre , en ayant reçu les patentes à Bologne , où je résidois cette année-là , par les mains du Pere Etienne de Cesene , de l'illustre famille de Clermont , dont la vertu a été présentement recompensée de la Charge de General du même Ordre. Nos Patentes portoient les privileges suivans. De pouvoir dispenser de toute irrégularité , excepté de la bigamie , & l'homicide volontaire. De dispenser & faire échange des simples vœux , & même de celui de chasteté ; mais non pas de celui de Religion : De donner des dispenses de mariage au second & troisième degré , & aux Payens convertis de garder une de leurs femmes : d'absoudre des cas réservés au S. Siège : de benir les paremens d'Autel, les Eglises, & les Calices :

de donner dispense pour manger de la viande & laitages : de pouvoir célébrer deux Messes par jour , en cas de besoin : de concéder des Indulgences Plenieres : de délivrer une ame du Purgatoire , selon l'intention du Celebrant , dans une Messe des morts du Lundi & du Mardi : de s'habiller en Seculier en cas de nécessité : de dire le Rosaire en cas qu'on ne pût pas porter avec soi un Breviaire , ou pour quelqu'autre obstacle : de lire des livres deffendus , excepté ceux de Machiavel.

Je n'eûs pas plutôt reçu lescdites lettres , que je m'acheminai vers Plaisance ma Patrie , où j'arrivai au commencement de l'Avent , & où je reçus ordre d'y attendre le Pere Michel-Ange de Rhegio , qui devoit être le Compagnon de mon voyage. Etant arrivé nous nous rendîmes ensemble à Genes où l'embarquement de tous les Missionnaires se devoit faire. De là nous mîmes à la voile pour Lisbonne ; & y ayant séjourné quelques mois , nous prîmes l'occasion d'un vaisseau Portugais , qui devoit aller au Bresil charger des marchandises , & venir en Afrique sur la côte de Congo.

Ceci est
tiré des let-
tres du Pe-
re Michel-
Ange jus-
qu'au dé-
part de
Loanda.

* Nous fîmes ce trajet de Lisbonne au Bresil en moins de trois mois, favorisez des bons vents qui regnent ordinairement sur ces mers. Nous y eûmes souvent le plaisir des poissons volans autour de notre vaisseau. C'est une sorte de poisson très-blanc, d'un pied de long, avec deux aîles ou nageoires proportionnées à sa grandeur. Il est assez approchant du harang, si ce n'est que son dos est couleur d'azur, & que ses nageoires sont plus larges, & plus propres à lui servir d'aîles. Ce poisson fuyant la Dorade qui le poursuit pour le dévorer, s'élanche hors de l'eau, & vole aussi loin que dure l'humidité de ses nageoires, lesquelles étant essuyées par l'air, il retombe dans la mer, & est dévoré par son ennemi qui ne le perd pas de vûe, ou bien est pris & mangé par les Mariniers, s'il vient à tomber dans le vaisseau, ou même il est souvent pris en l'air par quelque oyseau de rapine; de sorte que ce pauvre misérable comme exilé de la nature a peine de trouver aucun lieu dans la mer, dans l'air ou sur la terre, où il soit en sûreté, la délicatesse de sa chair étant l'unique cause de sa disgrâce. Il

Il y a dans ces mers un autre poisson nommé Tuberon, qui est fort friand de chair humaine. On le prend en jettant dans la mer une grosse corde avec une chaîne au bout, à l'extrémité de laquelle on attache un gros & fort hameçon, qui soutient une piece de chair. Le Tuberon l'appercevant y accourt, & engloutit avidement la chair, l'hameçon, & presque toute la chaîne, & alors les Mariniers soulevant la tête dehors de l'eau, l'assommant de trois ou quatre coups de masse, & le liant ensuite par la queue où il a sa principale force, de peur qu'il ne remuë encore, ils le tirent sur le vaisseau, & le mettent en pieces avec leurs couteaux.

Approchans des côtes de Guinée, nous commençames à sentir de grandes chaleurs causées par la vehemence des rayons du soleil, qui est là dans son zenith, & passans plus outre, son ardeur augmenta à tel point, qu'en peu de jours il nous abbattit tellement les forces, que nous ne pouvions ni dormir ni manger, le dégoût étant augmenté par les vers qui infectoient les viandes & les breuvages. Durant quinze jours que nous na-

vigeâmes sous la Ligne , nous fûmes dans ces extrêmités , de sorte que c'est une espece de miracle que nous pussions vivre avec toutes ces incommodités , quoiqu'à la vérité nous fussions dans le mois d'Août, qui est la saison la plus fraîche de toute l'année dans ces quartiers-là.

Les Portugais ont accoûtumé de faire certaines rejouïssances ou fêtes pour demander à Dieu l'heureux succès d'un voyage si dangereux. Ils ne manquent pas aussi d'observer cette ancienne coûtume : ceux qui n'ont jamais été sous la Ligne sont obligez de payer à ceux de vaisseau quelque argent , quelque chose à manger , ou quelque autre marchandise , sans qu'aucun en soit exempté , quoique ce soient mêmes des Capucins , desquels ils prennent des chapelets , Agnus Dei , ou choses semblables , qui étant mises à l'encan , du provenu on en fait dire des Messes pour les ames du Purgatoire. S'il s'en trouve quelqu'un d'avaricieux qui leur dispute ce tribut , les Mariniers vêtus en Sergens le conduisent garotté devant un Tribunal , où est assis un Marinier en robe , qui faisant l'office de Juge l'interroge

roge , l'écoute , & prononce sentence contre lui , d'être plongé trois fois dans la mer en cette manière. Il y a une poulie de fer attachée au traversier de l'arbre : on passe une corde dont le criminel est lié , & laquelle étant lâchée on le laisse aller trois fois sous l'eau : & il ne manque guères d'y avoir toujours quelqu'un pour servir ainsi de passe-tems aux autres. On pratique encore le même au passage du détroit de Gibraltar , & du cap de Bonne Esperance.

Ayant ensuite quitté la Ligne nous eûmes toujours vent en poupe : mais si violent , que si par la grace de Dieu , nous n'eussions rencontré un courant d'eau si rapide , qui étant opposé balançoit le cours précipité que le vent nous donnoit , je ne sçai comment nous en aurions pû échapper. Quelque-tems après ayant assez avancé , le vent nous manqua , & par conséquent le rafraîchissement qui nous étoit nécessaire pour les extrêmes ardeurs qui n'étoient pas encore cessées : ce calme venant aussi très-mal à propos pour nos vivres , dont nous apprehendions de nous trouver bientôt en disette. Ce qui nous en donnoit plus de crainte étoit l'idée que nous

avons encore du désastre arrivé depuis peu au vaisseau appelé *Catari-*nette, dont le Lecteur ne sera pas fâché d'être informé.

Ce vaisseau chargé de marchandises précieuses, partit tout glorieux d'une si riche charge des environs de Goa, & aidé d'un vent doux & favorable fut heureusement porté au Brésil, d'où faisant voile avec le meilleur vent que l'on pût souhaiter, il prit sa route pour Lisbonne: mais au passage de la Ligne, surpris des terribles ardeurs du climat, le Pilote y mourut, & quelque-tems après tous les plus experts Mariniers: de sorte que le vaisseau demeurant comme un cheval sans bride à la merci des vagues, erra misérablement durant sept mois sur ces mers. Ce qui obligea ceux qui restoient, après avoir consumé tous leurs vivres, de manger les chats, les chiens, & les souris du vaisseau, & faire des ragoûts de leurs souliers & autres cuirs, qu'ils tâcherent d'attendrir le plus qu'il leur fut possible, Enfin manquant de tout, de quatre cens qu'ils étoient au commencement, il n'y resta que cinq personnes. Un des cinq étoit le Capitaine du vaisseau, lequel agité des pensées horri-

bles qu'une mort cruelle & prochaine peuvent inspirer , se mit en tête que la perte de la vie ne seroit pas son plus grand malheur , mais qu'en la perdant il perdoit encore sa réputation ; & que la renommée accoutumée à debiter des mensonges , publieroit qu'il s'en étoit enfui dans quelque pays éloigné , pour jouir des trésors qu'il portoit avec lui , & recueillir sans empêchement les fruits de son larcin. De sorte que souhaitant passionnement qu'il en restât au moins quelqu'un d'eux pour porter dans le pays des nouvelles de leur disgrâce , il proposa à ses compagnons de jeter au sort à qui d'eux cinq devoit mourir pour servir de nourriture aux quatre suivans. Pas un d'eux ne s'opposa à une si terrible proposition ; mais seulement voulurent-ils exempter leur Capitaine de subir une loi si inhumaine. Ils firent ce qu'ils purent pour l'y faire consentir ; mais après plusieurs contestations , il leur protesta par serment qu'il ne vouloit point s'exempter d'être la victime sur laquelle le sort tomberoit , puisqu'elle étoit d'autant plus juste & raisonnable , qu'elle étoit nécessaire & inévitable. Enfin le dez étant jetté , il tomba sur

le malheureux Capitaine , qui recommandoit déjà son ame à Dieu ; mais les autres déplorans son infortune , commencerent à penser qu'il vaudroit mieux mourir tous en bons Catholiques, que d'ensanglanter leurs mains comme des Barbares du sang de leur Compagnon. Et Dieu ajoûtant une inspiration à ce bon mouvement , fit qu'un d'eux monta sur la hune du grand mâ , d'où jettant les yeux de côté & d'autre , il apperçut de fort loin quelque chose d'obscur , dont il donna avis au Capitaine , qui étant aussi monté sur l'arbre découvrit avec une lunette de longue vûë , que c'étoit les côtes de la terre-ferme. Ils tournerent donc le mieux qu'ils purent la prouë de ce côté-là , & y étant arrivez ils reconnurent que c'étoit une ville alliée des Portugais. Etant débarquez avec l'aide de Dieu , ils allerent incontinent trouver le Gouverneur ; auquel ils firent recit de leur infortune. Ce Gouverneur les reçut honnêtement , & les fournit civilement de tout ce qui leur étoit nécessaire. Pendant le séjour qu'ils y firent , ils furent conseillez par les Medecins d'user de médicamens & restauratifs nécessaires pour pouvoir reprendre

leur fanté, & se remettre en mer : mais deux des plus extenués rendirent leur ame à Dieu : les autres trois, aidez des bons & précieux remedes qu'on leur donna, se rétablirent. Après quoi ils remercièrent Dieu de sa bonté, & le Gouverneur de sa courtoisie ; ils radouberent le vaisseau, & se mirent à la voile, pour se rendre à Lisbonne. Ils n'y furent pas plûtôt arrivez, qu'un de ces trois, qui avoit eu une rechute en chemin, rendit l'ame. Enfin le Capitaine & le Marinier échappés débarquerent, & eurent incontinent audience du Roi de Portugal, auquel ils firent ce triste recit de leurs aventures. Ce qui ne fut pas inutile : car le Roi touché de leur malheur, les consola, & leur fit des présens considérables ; déclarant le Capitaine Amiral de toute la flotte, & le Marinier, Capitaine du premier vaisseau. Je reviens à notre voyage.

Ayant passé la Ligne de dix degrés nous apperçumes sur le soir à une très-grande distance le cap S. Augustin, & le matin par la grace de Dieu nous vîmes quantité d'oyseaux de terre voler près de nous, & découvriâmes des Baleines, qui pouffant

en l'air quantité d'eau , nous paroif-
soient dans l'éloignement comme au-
tant de belles & artificieuses fontai-
nes , qui rejaillissoient de la mer. La
quantité en est si grande dans cette
mer , que si j'assure qu'un Marchand
en paye au Roi de Portugal cinquante
mille écus d'or de ferme pour y faire
de l'huile , on aura peine à me croire ,
quoiqu'il n'y ait rien de si veritable.
Passant ensuite devant la Notre-Da-
me de Nazareth , nous la saluâmes
tous avec trois *Ave Maria* , & au-
tant de décharges de canon. C'est une
Eglise éloignée seulement de cinq
milles de la ville de Fernambouc ,
proche duquel lieu le Signor Fran-
çois Brith Grand de Portugal prenant
son chemin , avant que l'Eglise fut
bâtie , ce bon Seigneur dévot à la
très-sainte Vierge fit rencontre d'une
pauvre femme vêtue de blanc , por-
tant un enfant entre ses bras , laquelle
lui demanda humblement l'aumône.
Celui-ci mettant la main à la bourse
lui donna un ducat : & dans cet in-
tervalle qu'il donna & qu'elle reçût ,
il lui sembla que le visage de cette
femme fut tout changé. Brith pour-
suivant son chemin à peu d'éloigne-
ment de là , comme tout ravi en soi-

même de cette rencontre, se retour-
noit de tems en tems pour voir cette
personne qui lui avoit gagné le cœur;
mais quoique ce fût en pleine campa-
gne, où il n'y avoit aucun lieu pour
se mettre à couvert, ni aucun obsta-
cle à la vûë, il ne pût plus voir cette
belle mandiante. De quoi étant deve-
nu tout pensif & tout inquiet, il re-
tourna à l'endroit même où il avoit
laissé son aumône & sa pensée, & n'y
trouva que la marque de deux pieds
gravez en terre. D'où il conclut que
cette pauvre étoit la Bienheureuse
Vierge, qui avec ses yeux divins avoit
embrasé son cœur, & avec sa beauté
celeste lui avoit ravie l'ame; ce qui
l'obligea d'élever en ce lieu-là même
à la gloire de la très-sainte Vierge une
Eglise magnifique, rentée, mainte-
nuë, & officée d'une maniere pro-
portionnée à la splendeur & genero-
sité de cet illustre Cavalier.

Arrivez que nous fûmes au pied
de la Tour, qui sert de Forteresse au
Port de Fernambouc, les vaisseaux
ne pouvant pas arrêter ni séjourner
dans le Port à cause de sa petitesse,
nous jettâmes l'ancre, & saluâmes la
ville avec les décharges accoûtumées.

Le Capitaine se mit dans l'esquif,

E iiiij

pour nous obtenir la permission de débarquer. Pendant ce tems-là nous observâmes que de ladite Tour s'étendoit un mur qu'ils appellent dans le pays Oricisso, & que les bonnes gens disent être naturel, de la longueur de trois milles, d'un bras duquel le Port est fermé & rendu sûr. Cette muraille sépare aussi cette mer d'une riviere, qui passe dans le milieu de la ville : & la mer devenant orageuse élève quelquefois ses flots au-dessus de la muraille, & mêle le sel avec la douceur des eaux de cette riviere ; ce qui fait que les habitans pêchent & dans la mer & dans le fleuve des poissons de mer & d'eau douce, comme si par quelque espece de metamorphose la mer fut devenuë une riviere, ou la riviere une mer.

Nous ne fûmes pas plutôt débarquez dans le Port de Fernambouc, que nous vîmes autour de nous une grande foule de gens, tant Noirs que Blancs, qui s'empresserent de nous voir ; & parmi eux une Morezque qui s'agenouilloit, fraploit sa poitrine, & battoit des mains contre terre. Je m'informai que vouloit dire cette bonne femme avec tous ses battemens de mains, & un Portugais me

répondit : c'est , mon Pere , que cette More native de Congo , a été baptisée par un Capucin ; & ayant appris que vous y allez pour baptiser , elle s'en rejouit , & en témoigne la joye par ces signes extérieurs.

Nous passâmes en allant à notre Hospice par le milieu de la ville , & remarquâmes qu'elle étoit d'une grandeur médiocre ; mais extrêmement peuplée , & principalement de Mores esclaves qu'on amene d'Angola , Congo , Dongo , & Matamba toutes les années , jusqu'au nombre de dix mille , pour les employer à travailler au tabac , & au sucre , & à recueillir le coton , qui croît là en grande abondance sur des arbrisseaux de la hauteur d'un homme , de même aussi que pour couper le bois , pour teindre la soye , & autres étoffes de prix , & pour travailler le cocos & l'ivoire.

Pour ce qui est des originaires du Bresil ou Amerique Meridionale , les Portugais n'ont pas pû jusqu'à present les subjuguier , étant une nation trop barbare & trop farouche. On les appelle Tapuyes , ou Cuboclos ; & la couleur de leur cuir est un tanné obscur. Ils vont tout-à-fait nus , &

portent un arc long d'une aulne & demi , avec la fleche faite partie de canne , & partie de bois très-dur , aiguisé vers la pointe en maniere de scie ; afin qu'en blessant elle fasse une playe plus grande & plus fâcheuse , & qu'elle soit plus difficile à retirer , & il est certain que lorsqu'ils tirent exprès & de leur mieux , ils percent un ais d'outre en outre à une portée de fusil. Ces Tapuyes mangent quand ils peuvent de la chair humaine , & n'en ayant pas de celle des ennemis de leur quartier , ils se festinent de celle des Étrangers qu'ils peuvent attraper dans leur pays.

Ils portent enchassés dans le visage de petites pieces de bois & de pierres de différentes couleurs : je ne sçais si c'est pour paroître plus beaux ou plus terribles. Ils ont aux oreilles , non pas des pendants de plomb comme nos chiens ; mais des pieces massives de bois susdites. Ils vivent de la chasse des bêtes & des hommes : car quand un des leur s'allite , on lui assigne un tems fixe pour avoir le loisir de guérir : mais si dans ce tems-là ils ne guérissent pas , pour le tirer charitablement de ses tourmens , ils le tuent sans pitié , & le mangent. Ils

font la même grace ou la même barbarie à leurs parens & à leurs vieillards devenus inutiles à la chasse, que les propres enfans tuent & mangent avec leurs plus proches parens, qu'ils invitent à ce cruel festin, donnant ainsi la mort à ceux de qui ils tiennent la vie, & ensevelissant dans leurs entrailles ceux des entrailles de qui ils sont sortis. Enfin ce sont des misérables Payens abîmez dans leur idolâtrie. Les autres habitans du nouveau monde soit bons, soit méchans, sont Chrétiens, ou du moins ils en portent le nom.

Nous trouvâmes dans notre Hospice deux de nos Compagnons malades de fièvre continuë, & nous-mêmes y eûmes quelque indisposition, pour laquelle il nous fallut faire des remèdes, étant une chose ordinaire & comme inévitable à tous ceux qui viennent dans ce pays-là, d'y tomber malades, soit pour la diversité des alimens, ou pour celle de l'air.

Nous entendîmes un matin un concert merveilleux de trompettes, qu'on sonnoit de toute la flotte qui étoit dedans ou dehors du Port, & qui se montoit à quatre-vingt bâtimens, entre lesquels étoit le nôtre

qu'on chargeoit de sucre , dont il ne portoit pas moins que mille caissons. Rien n'étoit plus agréable à la vûe que cette perspective , qui nous representoit comme une ville , dont les maisons étoient agitées au gré des vagues , ou comme une forêt flottante çà & là , selon les caprices du vent. Nous eûmes là des nouvelles de la mort du Pere Jean Marie Mandelli de Pavie , Prefet des deux Missions d'Angola & de Congo , decedé parmi ces Peuples en odeur de sainteté , après mille fatigues essuyées pour leur salut , pendant vingt-cinq ans qu'il y avoit demeuré.

Nous choisîmes notre tems pour aller un jout voir la ville d'Ollinde , distante de Fernambouc seulement de trois milles. C'étoit autrefois une grande ville ; mais elle est à present presque toute détruite , depuis une descente qu'y firent les Hollandois. On nous fit remarquer dans une campagne marécageuse certains arbres , qui ont à la verité les racines dans la terre comme les autres , mais qui en ont aussi au-dessus , les feuilles en étant toutes couvertes. Nous y vîmes une infinité de Perroquets verts , diverses especes de Macacos ou Guenons ,

entre lesquels les plus petits appellez Sagorini , font les plus estimez. Nous fimes ce voyage dans un canot , qui est un grand tronc d'arbre creusé : & nos Bateliers étoient deux Mores , nuds comme les autres Brasiliens , avec une seule petite piece de toile , au devant par maniere de bienséance.

La temperature de ce climat , quoique fort chaude , n'est pas pourtant fort mauvaise , ni la grande humidité de la Lune dangereuse ; & l'on peut voyager assez commodement aussi bien de nuit que de jour. La monnoye d'or & d'argent est employée dans cette ville comme dans le reste du Bresil. On donne deux testons pour une Messe , & trente ou quarante pour un Sermon. Il ne croît ni bled ni vin dans le pays ; mais on ne laisse pas d'y en trouver qu'on apporte d'Europe , & qui coute assez cher. Le pays étant tout sabloneux les habitans & les voyageurs y sont attaquez de certains vers , que quelques-uns nomment poux de Pharaon , prétendant que c'est une des dix playes dont Dieu affligea autrefois l'Egypte. Ils sont plus petits que des puces , & s'insinuent sans qu'on y prenne garde entre cuir & chair , & croissent en

un jour de la grosseur d'une faveole , ou d'une petite fève. Pour en guérir , on se met entre les mains de quelque More expérimenté à les tirer : car si on les laissoit sans en tenir compte , ils pourrieroient tout le pied en fort peu de tems. Ayant remarqué deux jours après mon arrivée qu'il y avoit quelque chose qui m'empêchoit de marcher , je me fis visiter par un More , qui me tira quatre de ces petits animaux , qui étoient devenus assez gros : & il ne se passoit pas un jour qu'ils ne nous en vinssent tirer , à qui huit , & à qui dix ou douze. Ce n'est pas une petite disgrâce , s'il y en a quelqu'un qui échappe à leurs ongles & à leur vûë ; puisque les pieds ne manquent pas d'en être rongez. Les Portugais quoique chauffez n'en sont guères moins exempts que les autres.

Pendant le tems de notre séjour à Fernambouc on fit une fête solennelle du Rosaire dans la grande Eglise , qu'on nomme le Corps Saint. L'appareil en fut des plus magnifiques. L'Eglise étoit tendue de dix mille aulnes de drap de soye couleur de feu , & autres étoffes précieuses ; le Tabernacle fort élevé , tout couvert de drap de soye , brodé de flammes d'or , &

d'un passément d'argent, qui ébloüissoit la vûë. Le tout accompagné d'une musique d'harpes, de violons & de cornets qui entonnoient les Hymnes sacrez. Les Religieux n'en font pas la grande dépense : mais ils choisissent le Marchand le plus riche de la ville, qui se pique d'honneur pour ouvrir liberalement sa bourse en telle rencontre : & celui qui en fit les honneurs cette année-là, nous protesta le lendemain qu'il avoit dépensé le soir précédent en feux quatre mille ducats. Mais voici de quelle maniere il l'entendoit. Comme nous étions dans l'impatience de passer au plûtôt en Afrique, pour nous acquitter de notre Mission, nous étions allé trouver ce Marchand qui nous affectionne beaucoup, pour le prier que quand un de ses vaisseaux, qui devoit faire voile en Afrique, seroit chargé & se mettroit à la voile, il nous fit la charité de nous donner la chambre de poupe pour nous y embarquer, à quoi il consentit de bon cœur : mais ce vaisseau s'étant trouvé incapable de cette navigation, il fallut le décharger, & en tirer les fers & tout j'attirail, les planches en ayant été toutes mises dans ce feu, qu'il disoit

couter quatre mille ducats , parce que ce bâtiment lui en coûtoit autant.

Nous allâmes un jour pour nous divertir voir travailler au sucre ; qui est une chose fort curieuse. La machine dont on se sert pour cela est une grande rouë tournée avec force par plusieurs Mores. Elle fait aller une presse de fer massif , sous laquelle les cannes de sucre coupées en pieces se brisent , le sucre qui en sort distillant dans une grande chaudiere mise sur du feu. C'est une merveille de voir travailler avec tant de peine les Mores , qui sont d'un naturel paresseux & lâche , & qui sçavent si adroitement mettre leurs cannes sous cette masse de fer , sans y laisser quelquefois une partie de leurs bras ou de leurs mains.

Les fruits de ces quartiers , qui d'ordinaire durent sur l'arbre toute l'année , sont assez délicats : entr'autres les Niceffes , qui sont comme nos citrons. Ils naissent sur une tige comme la canne d'Inde , & de deux de ses feuilles il y en auroit assez pour habiller un homme , si grand qu'il fut. De cette tige il ne naît quelquefois qu'une simple grappe , qui aura une cinquantaine de ces Niceffes. Pour les mûrir ; il les faut tailler tout verds

DE L'ETHIOPIE OCCID. 113
de la plante, & les pendre à l'air, où ils deviennent jaunes en peu de tems. Lorsqu'on les coupe par le milieu, on y voit des deux côtez naturellement imprimée la figure d'un crucifix. La grappe étant coupée, la tige se sèche, & il en renaît promptement une autre produite de la même racine. Le Bananas est quasi semblable, si ce n'est que le Nicelle est haut de trois pieds, & le Bananas le double.

L'Ananas est fait en maniere d'une noix de Pin de la longueur d'un empan, la plante n'en produisant qu'un. Leur écorce étant levée ils paroissent tout jaunes, & présentent un suc comme celui du raisin muscat; mais il en faut manger avec discrétion, étant d'une substance chaude au troisième degré. Il y a encore d'autres fruits, comme les fruits du Comte, qui viennent sur une plante de la hauteur d'un Oranger, d'une faveur très-douce. Les Manaques qui ressemblent aux petits melons de nos quartiers, & croissent sur de fort grands arbres. Les Maracoupias de la forme d'une grosse pomme ronde & jaune par dehors, dont j'ai envoyé les desfeins, comme de plusieurs autres

fruits curieux , au Sieur Jacques Zannoni Apotiquaire de Bologne , qui en fera part au public dans les livres de Plantes qu'il a sous la presse.

Pour ce qui est des fruits de notre Europe , comme raisins , grenades , melons , figues , courges , concombres , citrons , oranges , & cedres , ils y croissent à merveille ; & ces derniers comme nos courges d'Italie , pour la bonté de l'humide radical que leur fournit le terroir. De même les orangers de Portugal y multiplient non seulement en quantité , mais en qualité , & leur arbrisseau y devient un arbre très-haut. On ne mange guères autre viande que du bœuf & de la vache , & quelques poules. Le vin est plus cher que le saffran : car on l'apporte des Isles Maderes , sçavoir plus de six cens cinquante lieuës , & il paye plus de huit pistoles de doüane par pipe. Aussi tous les Blancs qui sont dans ce pays sont Portugais ou descendus de Portugais , qui boivent peu de vin. Le vulgaire boit de l'eau qui n'est pas des meilleures. Au lieu de pain on mange des gâteaux faits de farine de la racine d'un arbre qu'on nomme Manioque. Il n'y a proprement que deux saisons en ce pays-là ;

le printems assez temperé ; mais plu-
 vieux , pendant lequel les arbres ne
 quittent point leurs feuilles , & l'été ,
 fort chaud & fort sec , de sorte que si
 la rosée n'y suppléoit point , le pays
 en seroit tout enflammé & desseché !
 La ville de S. Paul & les environs au
 plus reculé du Bresil est ce qu'on peut
 appeller le veritable pays de Coca-
 gne. Quelque étranger qui y aborde ,
 pour miserable qu'il soit , y est bien
 venu , & trouve incontinent une
 femme à son gré , pourvû qu'il s'affu-
 jettisse à ces conditions , de ne pen-
 ser qu'à manger & à boire & à se pro-
 mener ; mais sur-tout ne point caref-
 ser d'autre femme que la sienne. Que
 s'il donne le moindre indice de se
 sauver , elle ne manque point de l'em-
 poisonner ; comme au contraire s'il
 s'entretient bien avec elle , ils en font
 chers & bien traitez à l'envie les unes
 des autres.

La source de leurs richesses est un
 fleuve qui arrose ce pays , & qui est si
 riche , qu'il peut tirer de la nécessité
 le plus miserable de ceux qui implo-
 rent son aide : car en ce cas-là ils
 n'ont qu'à prendre les sables de cette
 riviere , & en tirer l'or qu'elle porte ;
 ce qui est capable de payer leur peine

avec usure , ne devant pour cela de tribut à leur Roi que la cinquième partie. On raconte mille autres choses curieuses & surprenantes de ce pays-là ; mais comme je n'y suis pas allé étant au quartier le plus enfoncé du Bresil , & voisin de celui de la Platte , je n'oserois pas vous les donner pour certaines ; quoiqu'à la vérité rien ne doive paroître incroyable à ceux qui sont informez des manieres contre le bon sens , & des coûtumes extravagantes qu'on voit être en usage dans ces pays barbares.

Nous nous mêmes enfin à la voile le 2. Novembre 1667. pour passer au Royaume de Congo , & nous fûmes obligez pour éviter les vents contraires , d'avancer jusqu'au vingt neuvième degré à la hauteur du cap de Bonne-Esperance , qui seroit mieux nommé le cap de la mort , pour les continuelles frayeurs de la mort où cette mer jette ceux qui s'en approchent. Nous y fûmes ballotez pendant huit jours d'une étrange façon , étant tantôt élevez jusqu'aux nuës , & tantôt enfoncez jusqu'aux abîmes ; mais également dans la crainte de périr. A la fin le vent se calma , les vagues s'appaisèrent , & nous vîmes flotter

sur la mer quelques os de Seche , dont les Orfevres se servent pour mouler , signe ordinaire de beau tems , & marque indubitable qu'on n'est pas éloigné de terre ferme de plus d'une soixantaine de lieuës ; puisque c'est un poisson qui ne s'écarte pas des côtes,

En effet le jour suivant nous découvriâmes la terre , & conçûmes par là une bonne esperance du succès de notre navigation ; puisqu'il ne fait jamais de tempête le long de cette côte , & qu'on la peut côtoyer hardiment à la portée du mousquet , sans crainte d'aucun banc de sable. Et comme pendant quelques jours nous allions sondans avec l'esquif pour découvrir la hauteur de la mer , & reconnoître les rochers sous eau qu'il y a dans cette rade , nous pêchions aussi à l'hameçon , & ne revenions point dans le vaisseau sans apporter quantité de poissons. Parmi ceux-là nous en prîmes un de quinze à seize livres , dont le Capitaine dit qu'il nous vouloit regaler. Il étoit d'une couleur vermeille , & avoit une grosse tête ronde , les yeux brillans comme du feu , les naseaux raplatis contre le front , blessant de la pointe de ses nageoires , bruyant du choc de ses

écailles, s'agitant & soufflant à faire peur. Le Capitaine le connoissant pour un poisson des plus délicieux de ces mers, voulut nous l'apprêter lui-même ; l'assaisonnant avec une espece de blanc-manger ou ragoût de sucre, d'épices aromatiques, & de jus d'oranges & de limons ; de sorte qu'étant devenu comme un lait caillé, nous le mangeâmes avec la cuiller, sans pouvoir discerner si la fausse avoit rendu le poisson meilleur, ou si le poisson avoit donné du prix à la fausse.

Il me prit une forte envie de descendre à terre ; mais le Pilote s'y opposa, en m'assurant qu'il habitoit dans ces côtes des Negres qui mangeoient les hommes. Nous en découvrîmes deux, qui ne nous eurent pas plutôt apperçus, qu'ils s'enfuirent bien loin ; ce qui obligea le Pilote de s'éloigner de terre, de peur que ces Mores ne fussent allez chercher quelque Magicien pour faire périr notre barque, & se saisir de nous. Quelques jours après ce Pilote se mit de l'esquif à terre pour satisfaire à une nécessité pressante, & il ne fut pas plutôt derriere un petit rocher, qu'il s'en revint tout courant & hors d'haleine vers le riyage, criant que nous lui vinssions au

secours , ce que nous fîmes promptement. La cause de cette terreur panique est qu'il avoit vû derrière ce roc un feu allumé , proche duquel il y avoit une chaîne de poissons enfilez qui y sechoient ; marque certaine qu'il habitoit là proche des Negres : ce qui lui donna une si belle peur , qu'oubliant ses necessitez , l'envie ne lui en revint pas de trois jours.

Après avoir passé cette côte , qu'une grande suite de hautes montagnes tout-à-fait steriles rend affreuse , nous découvriâmes à la hauteur du quatorzième degré quelques arbres accompagnés de verdure , & une autre côte plus riante , avec de bons ports faits par la nature , capables de contenir deux & trois mille vaisseaux. La veille de Noël nous touchâmes à Beriguela capitale du Royaume de même nom , où il y a un Capitaine & une Garnison Portugaise. Nous y trouvâmes environ deux cens habitans Blancs , & grande quantité de Noirs. Leurs maisons sont bâties de terre & de paille mêlées , l'Eglise même & la Forteresse n'étant pas de materiaux plus superbes.

Nous vîmes venir à notre bord quantité de petits barquots , portans

chacun deux pêcheurs Mores , qui vinrent troquer avec nos Mariniers leur poisson contre du tabac du Brésil en corde.

Le Pere Superieur & moi nous fûmes à terre , où je prêchai pour la première fois en Portugais. La temperature de ce climat est si mauvaise , qu'elle donne une si méchante qualité aux alimens qui naissent dans ce terroir , que celui qui en mange en arrivant est assuré ou d'en mourir , ou d'en contracter quelque maladie dangereuse , ce qui fait que les passagers se gardent de descendre à terre , & de boire de leurs eaux , qui semblent de l'eau de lessive. Aussi n'acceptâmes-nous qu'avec regret le dîner auquel le Gouverneur nous convioit , quoiqu'il nous assurât que les viandes du terroir en seroient du tout bannies , & que nous ne boirions que du vin apporté par les vaisseaux. Ce qui fut vrai : car il nous donna un repas apprêté entierement à la maniere d'Europe ; après quoi il nous regala encore , en nous envoyant à bord de très-bons fruits d'Europe , avec une vache écorchée entiere ; mais petite & sans cornes , de très-bon goût , comme sont toutes les autres du pays , où il y

ca.

en a en abondance , & à très-vil prix.

A voir les Blancs qui habitent dans ce pays-là , on peut assez connoître combien cet air leur est contraire : ils ont une couleur de morts déterrez , ne parlent qu'à demi-voix , & retienent pour ainsi dire leur souffle entre leurs dents , ce qui me fit refuser avec civilité la priere du Gouverneur , qui manquant de Prêtres vouloit me retenir pour quelque tems chez lui , pour y administrer les saints mysteres. Le Tribunal de Lisbonne voulant punir un criminel de quelque action noire , le relegue souvent à Angola & à Benguela , comme estimant ces pays les plus infortunez & les plus infects de tous ceux que possèdent les Portugais. Aussi les Blancs qu'on y trouve sont les plus fourbes & les plus scelerats de tous les hommes.

Ayant pris congé du Gouverneur , nous retournâmes à notre bord , & remîmes à la voile pour achever notre voyage ; ce que nous fîmes heureusement & à pleines voiles , étant arrivez le jour des Rois au Port de Loanda , qui est le plus beau & le plus vaste que j'aye vû jusqu'à present. Nous mîmes pied à terre mon Compagnon & moi , & fûmes reçus par une infinité

de Blancs & de Noirs , qui nous venoient à l'envie témoigner la joye de notre arrivée , en baissant nos habits , & en nous embrassant. Nous fûmes accompagnés de cette foule de monde jusqu'à notre hospice , dans l'Eglise duquel nous trouvâmes plus de trois cens personnes avec les principaux de la ville , qui sortirent pour nous venir à la rencontre. Ayant adoré le saint Sacrement , & rendu grâces à Dieu de notre heureux voyage , nous entrâmes dans le Couvent , où nous trouvâmes trois Peres , un vieux Laïque de soixante & dix ans , un sous-Gardien de Congo convalescent , & un d'Angola febricitant. Nous apprîmes avec un déplaisir extrême que deux Peres de nos Compagnons partis un peu avant nous de Genes , n'étoient pas plutôt arrivés , que l'un étoit mort à Loanda , & l'autre à Massangano proche de là. Ces Peres qui étoient d'une constitution vigoureuse , jouïssent de la récompense de leur pieuse intention , laquelle prévenus par la mort ils n'eurent pas le pouvoir d'exécuter. Peu de tems après le sous-Gardien de Congo fit dessein d'en partir , & de nous conduire mon camarade & moi à la Comté de So-

gno , & de là dans le Duché de Bamba , pour y trouver un vaste champ à toutes les fatigues auxquelles nous nous étions préparés : ce pays de Bamba n'ayant pas moins d'étendue que les Royaume de Naples & de Sicile ensemble.

Loanda est une Isle avec la ville de même nom capitale de tous les pays que les Portugais possèdent dans toutes ces vastes Contrées des Noirs. Les Hollandois s'en étoient autrefois rendus maîtres ; mais les Portugais l'ont vaillamment reprise sur eux. Il y a là assez bon nombre de Jesuites , à qui le Roi de Portugal donne une pension de deux mille croisats par an , & qui tiennent école , prêchent , & font les autres fonctions pour la conduite des ames. Pour la recompense de leurs travaux les peuples de ce pays-là leur ont donné la propriété de plusieurs maisons , & de douze mille esclaves de differens métiers , comme Forgerons , Menuisiers , Tourneurs & Tailleurs de pierre , lesquels n'ayant pas de l'emploi chez eux servent le public , & rapportent leur gain d'un croisat par jour à leurs patrons. Nous y trouvâmes aussi des Carmes , & du Tiers-Ordre de S. François , tous Re-

ligieux d'une vie très-exemplaire.

La ville de Loanda est assez belle & assez grande. Les maisons des Blancs sont bâties de pierre & de chaux, & couvertes de thuille. Celles des Negres sont de terre ou de paille. Une partie de la ville s'étend jusques sur le rivage de la mer, & une partie s'éleve jusqu'au dessus de la colline. Il y a environ trois mille Blancs, & une prodigieuse quantité de Noirs, dont on ne sçait pas le nombre. Ils servent d'esclaves aux Blancs, dont quelques-uns en ont cinquante, cent, deux & trois cens, & même jusqu'à trois mille. Celui qui en a le plus, est le plus riche : car comme ils sçavent tous quelque profession, quand les maîtres n'ont pas besoin d'eux, ils vont travailler chez ceux qui les demandent ; & outre la dépense qu'ils épargnent à leurs maîtres, ils leur rapportent leur profit.

Les Blancs allant par la ville se font suivre par deux Negres qui portent une espee de brancard de filets, qui est la maniere dont on use dans ce pays-là pour se faire porter, & même pour faire des voyages. C'est ce qu'on appelle au Bresil un amacas. Un autre Negre marche à leur côté, & leur

porte un parasol fort large pour les garantir du soleil qui est fort ardent. Quand deux personnes qui ont des affaires ensemble se rencontrent, ils joignent les parasols, & se promènent ainsi à l'ombre à côté l'un de l'autre. Les femmes blanches lorsqu'elles sortent de la maison, ce qui arrive rarement, se font porter dans un filet couvert, comme au Brésil, avec des esclaves qui les accompagnent. Les esclaves hommes ou femmes parlant à leurs maîtres, se mettent à genoux.

On mange à Loanda grande quantité de poisson, de la chair de vache, qui est la meilleure de toutes, de chèvre & de mouton. On peut dire que chacun de ceux-ci a cinq quartiers, la queue étant le plus gros de ces quartiers; mais à cause de la trop grande quantité de graisse elle est mal saine, comme est la chair de tout l'animal dans ces pays-là. On se sert au lieu de pain de la racine de Manioc comme au Brésil, & du bled de Turquie, pour faire des oranges, & autres viandes de pâte en forme de pain, qui pourtant ne valent point le pain. L'eau qu'on y boit est très-mauvaise. On la va prendre dans une Isle voisine, où l'on creuse dans un fossé

à niveau de la mer , l'eau s'adoucis-
 fant en passant par le sable ; mais non
 pas parfaitement , ou bien ils en vont
 querir dans une riviere à douze ou
 quatorze milles de Loanda , & en
 chargent leurs canots , qui sont des
 barquots faits d'une seule piece de
 bois. Ces canots ont un trou au fond ,
 qu'ils ouvrent quand ils sont sur la ri-
 viere , & le referment quand le canot
 est assez plein d'eau. Quand ils sont
 arrivez chez eux ils la passent pour
 en separer les immondices , & la lais-
 sent reposer pendant quelques jours
 pour l'éclaircir. Le vin apporté d'Eu-
 rope par les vaisseaux se vend soixan-
 te mille rais la pipe , qui sont sept
 mesures de Lombardie , & cent-cin-
 quante écus de notre monnoye ; &
 quand il y a cherté , il se vend jus-
 qu'à cent mille rais , & quelquefois
 même il ne s'y en trouve point du
 tout.

On ne manie gueres dans ce pays
 de l'argent monnoyé ; mais en sa pla-
 ce on vend & on achete avec des Mac-
 cutes , des Birames , des pieces d'Inde
 ou Muleches. Les Maccutes sont qua-
 tre emfans de toile faite de paille ,
 dont la dixaine vaut cent rais. Les
 Birames sont des pieces de grosse toile

de cotton faite aux Indes de cinq aunes piece , qui coutent deux cens rais la piece. Les pieces d'Inde ou Muleches sont de jeunes Negres d'environ vingt ans , qui valent vingt mille rais chacun. S'ils sont plus jeunes le prix en est fixé par des Experts nommez pour cela. Le prix des filles est le même que celui des garçons. On a outre cela des coquilles appellées zimbi , qui viennent de Congo , avec lesquelles on peut acheter de tout , comme si c'étoit de la monnoye. Deux mille valent une Macute. Ceux du Congo en font estime , quoiqu'elles leur soient inutiles , si ce n'est pour negocier avec des autres peuples d'Afrique , qui adorent la mer , & appellent ces coquilles qu'ils n'ont pas dans leur pays , des enfans de Dieu. Ce qui fait qu'ils les estiment comme des tresors , & les prennent en troque contre toutes sortes de leurs marchandises , & parmi eux le plus riche & le plus heureux est celui qui en possède un plus grand nombre. •

Ceux de Loanda nous presserent fort de demeurer au moins un an parmi eux , pour nous accoûturner à l'air & aux mauvais alimens , avant de nous enfoncer plus avant dans ces

deserts & pays mal-sains de Bamba , où nous risquerions notre vie. A quoi nous repondîmes que l'échange nous seroit avantageux de rencontrer la mort pour acquérir la véritable vie , & de perdre le corps pour retrouver tant d'ames , au salut desquelles la Providence de Dieu nous avoit destinez.

Toute la suite jusqu'à la fin est du Pere Denys.

Nous partîmes donc tous deux pour notre Mission de Bamba , où fait sa residence un Grand Duc sujet du Roi de Congo : car on compte cinq Provinces dans ce Royaume. La premiere de Saint Sauveur , où reside le Roi de Congo , nommé Dom Alvarez. Elle prend son nom de la ville capitale appelée saint Sauveur , qui est la mieux située , & dans le meilleur air du Royaume. Elle est bâtie sur une colline. L'on n'y voit presque point de mouches ni de moucherons , de puces ni de punaises , comme dans le reste du pays ; mais on n'y est point exempt de fourmis , qui sont très-incommodes. Le palais du Roi a près d'une lieüe de tour. C'étoit par ci-devant la seule maison qui eût un plancher ; mais les Portugais qui ont sçû s'accommoder , ont donné l'envie aux principaux d'enrichir & de meu-

bler leurs maisons. L'Eglise Cathedrale est bâtie de pierres, de même que celles de Notre-Dame, de saint Pierre, & de saint Antoine de Padouë, où sont les tombeaux des Rois de Congo. Celle des Jesuites dediée à saint Ignace n'est pas la moins belle. Notre-Dame de la Victoire est de terre; mais blanchie par dedans & par dehors. Elle fut donnée aux Capucins par le Roi Alphonse III. il y a environ trente ans. La seconde Province est celle de Bamba où commande le Grand Duc appellé Dom Theodose. La troisième, celle de Sundi, où il y a aussi un Duc. La quatrième, celle de Pemba, où se tient un Marquis. Et la cinquième celle de Sogno, où est un Comte, qui ne reconnoît pourtant pas le Roi de Congo depuis nombre d'années. Il reside dans la ville de Sogno, qui est à une lieuë de la riviere de Zaire.

Ayant préparé tout ce qui étoit necessaire pour notre chemin, nous nous embarquâmes, le Pere Michel-Ange & moi, & côtoyant la terre ferme nous arrivâmes en deux jours à Dante, où les Portugais ont une Forteresse aux Frontieres du Royaume d'Angola. Nous allâmes saluer le Cou-

verneur , & lui fimes voir les lettres des Seigneurs de la Chambre de Justice de Loanda , qui gouvernoient alors le Royaume , le Viceroy qu'on y attendoit n'étant pas encore arrivé. C'étoient des lettres de recommandation pour nous aider à nous pourvoir de Mores , pour nous porter avec nos hardes. Pendant deux journées que nous séjournâmes là , le Gouverneur fit pêcher & faler du poisson pour nous ; entre autres des soles & des sardines , qui sont plus longues d'un pan. La provision étant faite , & trente Mores destinez à nous porter avec toutes nos charges , on prépara nos brancards de filets , ou Amacas , les Messieurs de cette ville nous faisant entendre qu'il étoit impossible qu'étant vêtus & équippez de la maniere que nous étions , nous allassions à pied ; de sorte que n'y ayant autre remede nous nous conformâmes à l'usage du pays.

Nous commençâmes donc à marcher ; & parce que dans ces vastes pays il n'y a pas de grands chemins ; mais seulement des sentiers , nous étions obligez d'aller à la file. Quelques Mores avec leurs charges nous précédoient , puis le P. Michel-Ange

dans son amacas , suivi de quelques Mores.

Je venois après porté dans mon filet ; qui me paroissoit une voiture fort commode , & après suivoit le reste des Mores , pour soulager tour à tour les deux porteurs lorsqu'ils sont las. C'est une merveille de voir comment ils marchent vîte , quoiqu'ils soient chargez. Ils étoient armez de leurs arcs & de leurs fleches , & ils nous portoient jusqu'à un de leurs bourgs ou villes , qu'ils nomment en leur langue *Libattes* , comme nous les appellerons toujourns dans cette Relation , & là il nous falloit pourvoir d'autres porteurs.

Le Seigneur ou Commandant de la Libatte , qu'ils appellent en leur langue le *Macolonte* , nous venoit incontinent rendre visite , & nous assignoit deux des meilleures cabannes qu'il y eut là : car dans tout le Royaume il n'y a point de maisons de pierre ; mais seulement de paille , ou de tige de bled-sarasin , & les plus belles sont de terre , couvertes de paille , sans autre ouverture que la porte , qui leur sert de fenêtre. Il en faut pourtant excepter saint Sauveur , comme nous avons dit ci-dessus.

Ce Macolonte étoit vêtu de cette maniere : il portoit seulement un mouchoir tissu de feuilles de palmier par bienséance , pour tenir couvert ce que l'honnêteté oblige à couvrir , avec un manteau de drap d'Europe allant jusqu'à terre , de couleur bleue , qui est beaucoup estimée parmi eux : le reste du corps étoit nud. Les Mores que le Macolonte avoit avec lui , & qui étoient ses Officiers , n'avoient simplement qu'un de ces mouchoirs , qu'ils envoient teindre en noir à Loanda. Le reste du peuple n'en avoit que de feuilles d'arbre & de peau de singe ; & même ceux qui demeurent à la campagne , & dorment sur les arbres , hommes ou femmes , ne portent absolument rien ; mais vont tout-à-fait nuds , sans aucun sentiment de honte.

Cette premiere Libatte étoit assez grande , d'une centaine de cabannes séparées l'une de l'autre , & sans ordre. On peut dire même qu'ils n'y habitent pas le jour : car les hommes s'en vont à la promenade se divertir & causer ensemble , dansant & jouant de certains instrumens assez chetifs & ridicules jusqu'à la nuit , sans sçavoir ce que c'est que de mélancolie. Les femmes au contraire sortent dès le

matin pour travailler les champs , portent une hotte derriere elles , dans laquelle elles mettent un pot de terre noire , qu'elles appellent *Quionson* , & un de leurs enfans , tenant le plus petit entre leurs bras , qui prend la mammelle de lui-même , sans que la mere la lui présente. Elles en conduisent un par la main , & en portent souvent en même-tems un autre dans le ventre ; car cette nation est feconde & lubrique. Le reste des enfans , s'il y en a , suivent la mere. Mais quand ils sont un peu grands , ils les laissent aller où ils veulent , sans s'en mettre non plus en peine , que s'ils n'étoient point leurs enfans.

Nous regalâmes ces Macolontes d'un rosaire ou chapelet de verre de Venise , appelé en leur langue *Missanga* , qu'ils mettent à leur col , n'ayant ni poche , ni autre endroit pour les mettre. Le Macolonte ayant fait & reçu les complimens , envoya un More par toute la Libatte , pour donner ordre aux habitans d'amener leurs enfans pour être baptisez , les adultes étant déjà presque tous baptisez , y ayant déjà trente ans que nous avons cette Mission. Ils leur font sçavoir comme il est arrivé un Capucin , qu'ils

appellent en leur langue *Gramga*, ajoutant par honneur le mot de *Fomet*, comme s'ils disoient, Pere, Seigneur, ou Monsieur. Ils n'ont pas plutôt appris notre venue, qu'ils accourent tous, portant leurs enfans, & pour aumône deux de leurs mouchoirs de feuilles de palme, ou bien trois mille cinq cens coquilles, qui sont comme nous avons dit les deniers du pays, appelez en leur langue *Zimbi*, ou bien une poule: car on y en avoit autrefois porté nombre; mais les guerres les ont presque détruites. Ils apportent aussi sur une feuille un peu de sel pour benir l'eau, & donnent un de ces présens que nous avons dit pour baptiser leurs enfans, & n'ayant rien à donner, on les baptise pour l'amour de Dieu. Dans ce premier lieu nous en baptisâmes trente, sçavoir quinze chacun, avec beaucoup de satisfaction, étant les premiers que nous avions baptisez. Je dis au Macolonte qu'il fit préparer pour dire la sainte Messe le jour suivant, & incontinent il expédia plusieurs Mores pour couper du bois, & des feuilles de palme, dont ils firent une petite Chapelle de verdure, de même que l'Autel, dont je lui avois donné

la hauteur & la grandeur , & que nous ornâmes ensuite , tous les Missionnaires portant avec eux un coffre , avec tout ce qui est nécessaire pour le saint Sacrifice. Pendant que mon Compagnon dit la Messe , le Macolonte envoya donner avis à d'autres Mores peu éloignez de là , lesquels vinrent à tems pour oïr la seconde Messe , à la fin de laquelle nous baptisâmes dix enfans de cette Libatte voisine. Le nombre des assistans fut très-grand , la Chapelle ayant été faite en un lieu éminent , afin qu'ils pussent au moins voir la Messe , s'ils ne la pouvoient pas entendre. Nous fîmes ensuite un petit Catechisme , en partageant nos Auditeurs en deux , & leur faisant expliquer ce que nous leur disions par un interprète.

Cela étant fait , ils se mirent à jouïr de plusieurs instrumens , à danser & à erier si haut , qu'on les entendoit de demi-lieuë loin. Je décrirai seulement un de leurs instrumens , qui est le plus ingenieux & le plus agréable de tous , & pour ainsi dire le principal de ceux qui sont en usage chez eux. Ils prennent une partie d'une perche , qu'ils lient & bandent en maniere d'arc , & y attachent quinze citrouïlles longue-

tes, feches & vuides, de differente grandeur pour les differens tons, trouées par dessus, avec un autre trou plus petit à quatre doigts au-dessous, & le bouchent à demi, couvrant aussi celui de dessus d'un petit ais subtil un peu élevé sur le trou. Après ils prennent une corde faite d'écorce d'arbre, & lient l'instrument par les deux bouts, & se le pendent au col. Pour en jouer ils ont deux bâtons, dont l'extrémité est couverte d'un peu d'étoffe, avec quoi ils frappent sur ces petits ais, & font prendre vent aux citrouilles, qui imitent en quelque façon le son d'une orgue, & font un concert assez agréable, particulièrement quand ils jouent trois ou quatre ensemble.

Ils touchent leurs tambours avec la main ouverte, & ils sont faits de cette maniere. Ils saillent un tronc d'arbre de la longueur de trois quarts d'aulne, & même plus; car quand ils les pendent au col, ils touchent quasi à terre. Ils les vuident par dedans, & les couvrent dessus & dessous de peau de tygre ou autre animal; ce qui fait un certain son à donner de l'épouvante, lorsqu'ils les battent à leur maniere. Les Cavaliers ou fils de Caya-

liers portent à la main des sonnetes de fer, comme celles que portent les vaches de notre pays, & avec une piece de bois, ils en frappent tantôt l'une, tantôt l'autre; ce qui se voit rarement parmi eux, cet instrument n'étant porté que par les enfans des Seigneurs, qui ne sont pas en grand nombre.

Nous disposant à partir, notre Macolonte fit signe qu'on s'arrêtât & qu'on se tût; ce qui fut fait en un moment: aussi en avoient-ils assez de besoin, étant déjà tout mouillez de sueur. Leur ayant donné la benediction nous partîmes; & ils recommencerent à jouër, danser & crier sur nouveaux frais, enforte que nous les entendions de deux mille, non sans admiration & plaisir que nous avons, d'entendre un concert de tant d'instrumens curieux & nouveaux pour nous.

Nous vîmes dans cette route plusieurs sortes d'animaux, particulièrement de petits singes, & grande quantité de guenons de diverse couleur, qui s'enfuyoient tous sur les arbres les plus hauts. Nous apperçûmes deux *Pacasses*, qui sont des animaux assez semblables aux Buffles, & qui

rugissent comme des lions. Le mâle & la femelle vont toujours de compagnie. Ils sont blancs avec des taches rousses & noires, & ont des oreilles de demie aulne de long, & les cornes toutes droites. Quand ils voyent quelqu'un ils ne fuyent pas, ni ne font aucun mal; mais regardent les passans. Nous vîmes un autre animal de poil jaune & noir, qui étoit sur une montagne. L'interprete nous dit que c'étoit un Leopard; mais il étoit assez éloigné de nous. Il y a aussi dans ces quartiers un animal, qui est de la taille & de la force d'un mulet; mais il a le poil varié de bandes blanches, noires & jaunes, qui embrassent le corps, depuis l'épine jusques sous le ventre, ce qui est très-beau à voir, & semble artificiel. On l'appelle *Zebra*.

Comme nous poursuivions chemin, nous vinsmes à l'improviste sur un animal qui étoit endormi, & qui fut éveillé des cris que font ces Mores en cheminant. Il se leva, fit un grand faut, & s'enfuit. Le corps étoit comme celui d'un loup, dont il y en a grand nombre; mais il avoit la tête comme un bœuf; ce qui étoit mal proportionné & affreux à voir. Je demandai quel animal c'étoit; & l'on

m'assura que ce devoit être un monstre. Il y avoit plusieurs animaux semblables à nos chevres , qui s'enfuyoient , & puis s'attendoient les uns les autres , & quantité de poules sauvages , plus grandes que les domestiques , qui ont le goût du lièvre.

Il ne nous arriva rien de particulier dans la seconde Libatte ; & nous y fimes comme à la premiere. Etant entrez un soir dans une de ces Libattes , on ferma la porte faite d'épines seches , toute l'enceinte , comme nous dirions les murailles de nos bourgs , étant d'épine plantée & verte de la hauteur d'une pique. On nous assigna des cabannes pour y passer la nuit ; mais la chaleur étant excessive , j'aimai mieux dormir à l'air dans mon Amacas , en faisant attacher une de ses extrémités au toit de la cabanne , & l'autre à deux pieux élevez & mis en croix. Le Pere Michel-Ange en fit de même. Sur la minuit vinrent trois lions , qui faisoient trembler la terre de leur mugissement ; ce qui me reveilla bien , & n'eût été la muraille d'épines , frere Denys n'auroit jamais revû l'Italie. Je levai la tête pour voir si à la faveur des rayons de la Lune,

je pourrois en découvrir un ; mais les épines étoient si touffuës & si entrelassées de leurs feüilles , que je ne pûs rien appercevoir ; quoique j'entendisse bien qu'ils n'étoient pas loin de la haye. J'étois quasi resolu de rentrer dans la cabanne ; néanmoins comme il me parut impossible qu'ils pussent sauter par dessus de si hautes hayes , je me tins coi jusqu'au jour , non sans avoir de tems en tems quelque palpitation de cœur. Le jour venu j'allai demander au Pere Michel-Ange , qui étoit à une cabanne assez proche , s'il avoit entendu les lions la nuit passée ; à quoi il me répondit qu'il n'avoit jamais mieux dormi à cause de la fraîcheur de la nuit , & qu'il n'avoit rien ouï. Vous êtes heureux , lui dis-je , car s'ils fussent entrez , vous seriez allé en Paradis sans sçavoir comment. A quoi il me répliqua que la Providence de Dieu veille toûjours pour les siens , & que sa volonté n'avoit pas été telle , qu'ils fussent abandonnez à la cruauté de ces animaux impitoyables.

Après avoir baptisé plusieurs enfans , nous nous mêmes en chemin , & ayant marché jusqu'à midi , les Mores nous dirent qu'il falloit s'arrêter pour

se reposer , y ayant là proche une petite riviere de très-bonne eau. Ainsi étant descendus nous nous mêmes à l'ombre sous des arbres , pour nous préparer à y dîner. Quelques-uns des nôtres allerent chercher du bled-sarasin , d'autres cueillir du bois pour faire du feu. Le Pere Michel-Ange voulut se servir de son fusil pour en allumer. Mais un More qui faisoit la cuisine , lui dit , Pere , nous n'avons pas besoin de cela ; & prenant un éclat d'ais de l'épaisseur de deux doigts avec plusieurs trous , qui ne passioient pourtant pas d'oultre en oultre , & en prenant une petite piece de bois gros comme le doigt , qu'il mit dans un de ces trous , il fit promptement tourner & frotter avec les deux mains les deux bois l'un contre l'autre , & le petit s'alluma. C'est de cette maniere qu'ils ont accoutumé de faire du feu. Les autres qui revinrent chargez de bled-sarasin l'égrenerent , & en mirent dans quatre pots pour en faire de la boulie , & firent aussi cuire des *Batates* , qui sont des racines assez bonnes.

Pendant que chacun étoit attentif à sa cuisine , on vit subitement paroître un *Eléphant* , qui n'étoit guères moins

gros qu'un chariot de Lombardie chargé de foin, & portoit la tête un peu pendante, lui étant déjà tombé une dent. Tous les Mores se leverent promptement, & mettant la main à leur arc, commencerent avec leurs cris ordinaires à lui tirer des fleches. Mais un d'eux plus avisé prit un tison allumé, & courut mettre le feu à une Cabanne de paille voisine. L'Elefant voiant cette grande flâme s'enfuit d'abord avec trois fleches dans le corps. Le feu de la Cabanne porté par le vent se prit aux herbes voisines, qui étant quasi seches par les ardeurs du Soleil & fort hautes, s'allumerent de telle maniere, qu'il s'étendit plus d'une lieuë aux environs, consumant les herbes, les arbres, & tout ce qu'il trouvoit. Ainsi tous les animaux qui se trouvoient là en étant épouventés, nous eûmes le moyen de continuer nôtre voyage en toute sùreté jusqu'à la libatte du soir, quoique je me representasse de tems à autre cette horrible bête qui nous avoit donnée l'épouvante.

Un autre jour, comme nous étions en marche, nous vîmes s'approcher de nous un grand serpent, qui sans exageration avoit près de vingt-cinq

pieds de long : ce que j'oserois moins
 affurer, si je n'avois vû & mesuré une
 peau d'un semblable serpent qui n'étoit
 pas moindre, dont on fit present au
 Pere Michel-Ange, & qu'il envoya
 avec d'autres curiositez à son Pere.
 Cette bête avoit la tête aussi grande
 que celle d'un veau ; & ce qui nous
 épouvanta le plus, fut qu'elle venoit
 par le même sentier que nous allions.
 Les Mores selon leur coûtume jet-
 terent de grands cris, & nous faisant
 prendre une traverse nous firent mon-
 ter sur une éminence, pour lui don-
 ner temps ou de se retirer, ou de pas-
 ser outre. Je pris garde qu'elle faisoit
 en avançant remuer autant d'herbes,
 que si ç'avoit été vingt personnes.
 Nous attendîmes plus d'une heure
 qu'elle fut passée : après quoi nous
 descendîmes & poursuivîmes nôtre
 chemin. le Pere Michel-Ange me dit
 en italien, pour n'être pas entendu,
 je croiois que nous étions en sureté
 étant tant de monde ; mais je vois que
 ces Mores ont plus de peur que nous.
 A quoi je repondis que nous ne de-
 vions gueres en attendre d'autre se-
 cours, que celui que leurs jambes nous
 pouvoient donner, en nous portant
 le mieux qu'ils pouvoient, & en

fuyant les ennemis plutôt qu'en les attaquant, & à la vérité nous souhaitions plusieurs fois d'avoir apporté avec nous un fusil, qui ne nous auroit pas été inutile, nous étant souvent trouvés si embarrassés & en si grand danger, que sans l'aide de Dieu nous n'en serions jamais sortis, étant obligés dans toute la route ou de fuir ou de mettre le feu aux herbes, pour nous garantir des bêtes farouches.

Un jour que nous approchions d'une riviere, où l'on nous dit qu'il n'y avoit aucune Libatte; mais seulement deux maisons de paille, pour recevoir & loger les Mores, qui vont de Loanda à Saint Sauveur capitale du Royaume, comme nous fûmes à la vûe de la riviere, nous découvrîmes quantité de cabannes, & entendîmes un grand bruit de gens qui jouoient du tambour, de trompettes, de fifres, de cornets, & d'autres instrumens. Les Mores s'arrêtant un peu dirent que ce pouvoit être le Grand Duc Seigneur de la Province; mais étant arrivés nous vîmes que c'étoient des cabannes neuves environnées d'une forte haye d'épines, pour se garantir des bêtes qui viennent boire aux rivieres. Nous demandâmes à un More
qui

qui est-ce qu'il y avoit dans ce lieu ; & il nous fit réponse que c'étoit le Frere du Capitaine-Major de Dante , dont nous avons parlé ci-dessus. Ce Seigneur apprenant notre arrivée nous envoya à la rencontre quatre Mulettes avec leurs mousquets. Les Mulettes sont ceux qui sont nez d'un Blanc & d'une More. A leur suite étoient plusieurs Mores avec des trompettes , & des fifres. Nous allâmes saluer ce Seigneur qui nous reçut fort civilement , & nous dit que tous les soirs où la nuit le prenoit , il faisoit bâtir une semblable ville fermée d'épines.

Ce brave Seigneur nous fit mille courtoisies , & nous régala de poules & fruits du pays. Nous voulions rester là jusqu'à ce qu'il fut parti , particulièrement n'y ayant pas de Libatte de l'autre côté de la riviere ; mais il nous dit qu'il valoit mieux que nous la traversassions pendant qu'il étoit présent , & qu'il avoit plusieurs Mores expérimentez , qui prendroient garde qu'il ne nous arrivât aucun accident. Ainsi il nous accompagna jusqu'à la riviere avec tous les instrumens ; & il avoit tant de monde avec lui qu'on eût dit que c'étoit le Roi d'Ethiopie , ayant plus de dix-huit cens hommes ;

sans compter les femmes & les enfans, ce qui avoit été la cause qu'il nous fallut rester deux jours à Dante, où nous ne trouvions pas du monde pour nous accompagner. Il eut la patience de nous voir passer & hors de danger, & l'ayant salué il s'en retourna à sa cabanne, où il fit préparer ses gens à partir; ce que nous eûmes le plaisir de voir. Il avoit entr'autres vingt-quatre Mulâtres, qui sont des hommes terribles, braves & intrepides dans tous les dangers, armez de mousquets & de cimeteres, le reste des Mores avec leurs arcs, leurs fleches, & leurs demi-piques. Les instrumens & les cris commencerent à redoubler à leur départ; ce qui nous surprenoit de voir avec quel cortège, & quelle majesté les Grands font leurs voyages dans ces quartiers-là.

Nous laissâmes la riviere, & le soleil étant fort bas, à peine eûmes-nous fait demi-mille, que nous nous arrêtâmes aux deux cabannes; mais nous vîmes que nous n'y serions pas en grande sûreté des bêtes farouches, parce qu'il n'y avoit point de hayes d'épines; mais seulement quatre arbres, sur lesquels on pouvoit faire garde, y ayant dessus de petites cabannes, où l'on

pouvoit reposer la nuit. Les Mores nous dirent que nous pouvions prendre une des cabannes, & qu'une partie d'eux feroient sentinelle sur les arbres pendant la nuit, & les autres resteroient dans l'autre chaumiere. Le Pere Michel-Ange dit que nous serions plus en sûreté de monter sur les arbres; mais les Mores nous assurèrent que nous n'y pourrions pas dormir, & que nous ne nous missions pas en peine, qu'ils feroient tour à tour la garde. Nous entrâmes donc dans la meilleure cabanne, & y fîmes apporter un peu de paille pour nous y coucher; ce que nous fîmes après avoir mangé de ce que ce Seigneur More nous avoit donné charitablement; & rendu grâces à Dieu de nous avoir amenez jusques-là sains & saufs; après quelques signes de croix nous nous abandonnâmes au sommeil.

Nous en fîmes interrompus sur la minuit par un lion & une tigresse, qui venoient ensemble en se jouant vers nos huttes, & sentant que leur mugissement s'approchoit de plus en plus de nous, je demandai à mon Compagnon s'il avoit entendu le lion. Que trop, me répondit-il, & nous ne ferions pas mal à tout événement de

nous confesser l'un l'autre ; ce qu'ayant fait , nous regardâmes par les fentes de la cabanne , si nous les découvriions à la clarté de la Lune. Nous n'eûmes pas de peine à les voir , n'étant pas éloignés d'un jet de pierre ; & l'on peut bien se persuader que ce ne fut pas sans quelques battemens de cœur , que nous attendions en silence ce qu'il plairoit à Dieu de disposer de nous. Nous entendîmes que les Mores perchez sur les arbres , aussi-bien que ceux de la cabanne , parloient ensemble : & d'abord ils allumerent du feu , qui fit fuir les bêtes vers la riviere. De cette sorte nous fûmes encore délivrés de ce danger par la grace de Dieu , à qui nous nous étions de bon cœur recommandez.

Le jour suivant ayant déjà fait la moitié de notre journée pour arriver à la premiere Libatte , nous entendîmes un grand bruit de personnes , dont nous étant approchez , nous trouvâmes que c'étoient des Negres , qui portoient un Portugais qui alloit pour être Chanoine à S. Sauveur , où est la Cathedrale de tout le pays. Nous étant reconnus , & souvenus de nous être vûs à Loanda , où il venoit tous les jours dire la Messe en notre Egli-

se, nous nous témoignâmes mutuellement la joye que nous avions de nous être si heureusement rencontrés ; & nous marchâmes ensemble le reste du jour. Nous lui demandâmes comment il s'étoit pû résoudre de quitter une si belle & si bonne ville que Lisbonne, qui étoit sa patrie, pour venir dans ce pays si mauvais & si désert. A quoi il nous répondit qu'on lui avoit accordé une bonne pension de cinquante mille rais par an, qui font environ cent de nos ducats. Mais pour cent millions d'or, lui dis-je, je ne m'exposerois pas à entreprendre une semblable corvée. Que venez-vous donc faire ici, me repliqua-t'il ? C'est, lui dîmes-nous, pour l'amour de Dieu & du prochain que nous sommes sortis de l'Italie, & nous estimerons d'avoir bien employé tous nos soins, si par notre moyen une seule ame fait acquisition du Paradis. Avec semblables discours nous arrivâmes à la Libatte, où nous trouvâmes peu de monde, ce qui nous mit en peine pour n'y avoir pas assez de Mores pour nous voiturer les uns & les autres : ce qui nous obligea de prier le Chanoine de prendre l'avance, & que nous resterions jusqu'au retour de ses porteurs ; mais

il ne nous fut pas possible de le persuader ; ce qui pourtant auroit été le meilleur pour lui ; car il mourut peu de jours après à Bombi , où nous avions passé avant lui , & où nous aurions pû le soulager , & lui rendre les derniers devoirs , s'il fut passé le premier.

Bombi est une fort grande Libatte , où demeure un Marquis sujet du Grand Duc de Bamba , qui est sujet lui-même du Roi de Congo. Nous y rencontrâmes un fils de ce Marquis qui parloit Portugais , & qui s'offrit de nous venir servir d'interprete , non seulement dans le voyage ; mais encore pendant notre séjour à Bamba : ce que nous acceptâmes avec le consentement du Marquis son pere. Le soleil étant levé nous partîmes avec plus de plaisir qu'auparavant , d'avoir en notre compagnie ce jeune homme de vingt-cinq ans , qui s'expliquoit si bien en Portugais. Nous n'en souffrîmes pourtant pas moins pour cela. Car lorsque nous y pensions le moins , nous apperçûmes de loin un grand feu , que les Mores avoient allumé dans les herbes , & qui poussé par le vent , chassoit de notre côté toutes les bêtes farouches. Les Negres nous di-

rent , Peres , il faut éviter la furie de ces bêtes ; parce que peut-être y a-t'il parmi elles des lions & des tigres. Le plus sûr est de monter sur ces arbres. Ce qu'ayant entendu & compris qu'il n'y avoit pas d'autre remede ; nous ouvrîmes un de nos coffres , & en tirâmes une échelle de corde faite au Bresil ; nous fîmes premierement monter un Negre sur un arbre , pour l'accommoder ; puis mon Compagnon , & moi , & le fils du Marquis y montâmes , & tirâmes l'échelle après nous ; les autres s'étant aussi perchez sur des arbres. Et à la verité , nous fîmes bien de ne pas perdre de tems ; car cette troupe de bêtes farouches fut incontinent là , en si grande quantité , que nous ne leur aurions servis , tous tant que nous étions , que pour un seul repas. Il y avoit des tigres , des lions , des loups , des pacasses , & des rhinocéros , qui ont une corne sur les narines , & diverses autres especes d'animaux , qui passant près de nous , levoient la tête , & nous regardoient. Nos Mores qui avoient des flèches envenimées , la plûpart de sucs d'herbes , en blessèrent quelques-unes ; mais cela les fit moins enfuir , que le feu qu'elles sentoient s'approcher. Ce pé-

ril étant passé , nous descendîmes de nos arbres & poursuivîmes notre chemin , remerciant Dieu de nous avoir délivrés d'une mort si prochaine.

Le jour qui suivit , nous arrivâmes à une Libatte , où nous trouvâmes très-peu de monde. L'on nous dit qu'ils étoient allez à la guerre avec le Duc de Bamba , contre le Comte de Sognô , qui depuis long-tems s'est revolté contre Sa Majesté de Congo : qu'après qu'une partie des uns & des autres s'étoient détruits , le reste faisoit trêve ; & quelque-tems après prenoit de nouveau les armes.

Ainsi y ayant peu de monde dans ce lieu , nous résolûmes de nous séparer , afin d'attendre les porteurs de celui qui passeroit le premier. Le Pere Michel-Ange s'offrit d'aller avant , notre résidence de Bamba n'étant pas fort loin ; & de m'envoyer de-là vingt hommes , pour moi & pour nos charges , qui demeureroient. Je restai donc là six jours , avec le fils du Marquis , vivant l'un & l'autre de favéoles fraîches , qu'ils nomment en leur langue *Cazacaza* , que ce jeune homme alloit cueillir. Mais voyant que ce régal de favéoles ne me donnoit pas un bon aliment , & qu'à peine me

pouvois-je, de foiblesse, soutenir sur mes pieds; je commençai à enfler des chapelets, assis sur un peu de paille à la porte de ma cabanne. Ce qui étant remarqué par les Mores, qui étoient la plûpart de bons vieillards, ils accoururent auprès de moi, admirant ces chapelets, avec leur floon de soye, auquel la médaille étoit attachée, & me prièrent instamment de leur en donner un pour le Macolonte. Je leur répondis, que s'ils me donnoient une poute, dont j'avois vû quantité dans la Libatte, je le leur donnerois volontiers; ce qu'ils firent. A quoi je fus obligé par la nécessité, n'y ayant là principalement aucun enfant à baptiser, & l'aumône pour l'amour de Dieu étant peu connue parmi eux. Enfin graces aux rosaires & aux chapelets, je m'entretins le mieux qu'il me fut possible.

Enfinement, les Mores que mon Compagnon m'envoyoit arriverent, & nous étant mis en campagne, nous n'étions pas loin de la Libatte où nous devions passer la nuit, que nous fûmes surpris par la rencontre d'un lion blessé, qui avoit assez de peine à marcher, & ensanglantoit les endroits par où il passoit. Les Mores tous allat-

mez , mirent leurs charges & moi fit promptement à bas , qu'à peine me pus-je développer de mon filet. Ils prirent leurs arcs ; & l'un d'eux ayant pris les deux pieces de bois , comme j'ai dit ci-dessus , fit du feu & le mit aux herbes , qui s'allumerent incontinent : l'herbe étant quasi seche , fort haute & épaisse ; parce que c'étoit alors le mois de Mars ; ce qui est le contraire de nos Provinces d'Europe. Les flammes se levant bien haut , & les Mores ne cessant de crier , le lion qui venoit à nous comme un enragé , fit volte-face , & prit un autre sentier. Une heure avant la nuit nous arrivâmes à la Libatte , qui n'avoit point de murailles d'épines comme les autres ; & allâmes jusqu'à la place , où nous trouvâmes tout le Peuple assésé autour d'une personne blessée. Je descendis de mon Amacas , & demandai qui c'étoit. Ils me répondirent que c'étoit le Macolonte qui venoit de se battre contre un lion. On me fit place ; & m'approchant de lui , je le saluai , & lui remontrai qu'il avoit tort de n'avoir pas fait faire une haye d'épines autour de la Libatte , comme on faisoit aux autres. Mon Pere , me répondit-il , tandis que je serai vivant ,

il ne fera pas nécessaire de faire des hayes d'épines ; quand je serai mort , ils feront ce qu'il leur plaira. Sa playe n'étoit pas considérable , je le priai de me raconter de quelle maniere il s'étoit escrimé avec le lion : Pere , me dit-il , comme j'étois ici debout à discourir avec mes gens , un lion affamé & attiré par l'odeur de la chair humaine , est survenu tellement à l'improviste , sans rugir à son ordinaire , qu'à peine mes gens , qui se trouvoient tous desarmez , ont eû le loisir de prendre la fuite. Pour moi , qui ne suis pas accoûtumé à fuir , je me suis mis avec un genouil & une main en terre ; & de l'autre ayant levé mon couteau , je le lui ai donné , de toute ma force , dans le ventre. Lui , se sentant blessé , a fait un cri , & est venu sur moi avec telle rage , que de lui-même il s'est encore blessé dans la gueule. Mais en même-tems il m'a emporté de l'ongle , un morceau de la peau du côté. Cependant mes gens revenans armez , le lion déjà blessé en deux endroits , s'en est vîtement fui , en perdant beaucoup de sang. C'étoit celui que nous avions rencontré , qui assurément n'étoit pas fort à son aise , étant blessé d'un coup de couteau fait

en maniere de bayonnette Genoife, & de la main d'un homme auffi brave, qui étoit ce Macolonte.

J'appris pareillement de lui, que le Grand Duc de Bamba, qui avoit eu une rencontre avec le Comte de Sogno, avoit été fait Generaliffime de Sa Majesté. Dans ces entrefaites, on m'amena une jeune Negre bien faite, toute nuë, afin que la baptisasse. Comme je la devois catechifer, je la fis couvrir de quelques feüilles, & la repris de ce qu'elle avoit demeuré si long-tems à recevoir le Baptême, puisqu'il y avoit bien des années que le Royaume avoit reçu la Foi de Jesus-Christ. Elle répondit qu'elle demeuroit à la campagne comme plusieurs autres qui dorment sur les arbres, & qu'alors seulement, elle avoit appris l'arrivée des Capucins. Lui ayant enseigné les principes de la Foi, comme il se rencontroit que c'étoit le jour de saint Joachim, je la nommai Anne. Les ceremonies du Baptême étant finies, tous les Mores de la Libarte, hommes, femmes, & jeunes garçons, qu'ils appellent *Muleches*, la prirent, & la mirent au milieu d'un cercle qu'ils formerent, en dansant, jouant des instrumens, & criant: *Vive Anne.*

Vive Anne, avec tant de bruit & de fracas, que j'en restai tout étonné, & tout étourdi. Le Pere Michel-Ange ayant passé avant moi, il n'y avoit plus là d'enfans à baptiser. J'en baptisai seulement quelques-uns de la campagne, qui ne veulent pas se retirer dans les Libattes, pour être en plus grande liberté; quoique ce ne soit pas sans danger.

La matinée suivante, je continuai mon voyage vers Bamba; & étant obligé dans un grand valon de mettre pied à terre, à cause des mauvais chemins, je descendis du filet, & cheminaï un demi mille dans un chemin tout de pierre: chose extraordinaire dans ce pays, où, jusqu'alors, je n'avois pas vû une pierre. Les Mores, qui étoient pieds nuds, en furent maltraités; mais je ne fus pas exempt de l'incommodité, la chaleur étant extrême, & le sentier étroit. De plus, l'herbe qui étoit haute & épaisse, me battoit contre les jambes, dont elles demeurèrent écorchées & blessées deux mois durant. Ce qui étoit aussi arrivé à mon Compagnon, que je trouvaï les jambes empaquetées.

Au milieu du valon couloit une rivière, peu large à la vérité; mais

fort profonde. Les Mores sonderent le gué , & résolurent de la traverser à l'endroit où il y avoit le moins d'eau , qui étoit d'environ quatre pieds de haut. Nous demeurâmes dans nos Amacas ; & deux de nos plus grands porteurs , prirent les bâtons au-dessus de la tête , non sans danger de tomber ensemble dans l'eau , quoiqu'ils ne s'en fissent que rire , & qu'ils s'arrêtassent pour s'y baigner. Nous observâmes quantité de beaux oyseaux de diverse couleur , verts , rouges , jaunes ; & quelques-uns qui me paroissoient les plus beaux , avec un plumage blanc , & des lignes noires , placées en écailles de poisson , la queue , l'œil , le bec & les pieds , de couleur de feu. Ce sont des perroquets d'Ethiopie , qui parlent de même que ceux de l'Amérique , & qu'on apporte très-rarement en Europe , & presque jamais en Italie.

Etant fort proches de Bamba , j'entendis une cloche , qu'on me dit être celle de notre Couvent , posté sur une colline , le Pere Michel-Ange l'avoit fait sonner pour la Messe ; & l'ayant dite , il nous vint à la rencontre avec plusieurs Mores , jouant à leur accoutumée , de differens instrumens. Etant

descendu pour faire ma dévotion dans l'Eglise à mon heureuse arrivée; j'entraî ensuite dans le Couvent, où jetrouvai quatre chambres faites de terre grasse, couvertes de paille; une allée, avec un portique, une sacristie, & l'Eglise, bâties de mêmes matériaux. Pendant que nous nous rendions compte l'un à l'autre de nos aventures; survint un More de la part de la Grande-Duchesse, me faire la bien-venue, témoignant qu'elle souhaitoit de me voir; mais comme je me sentoix extrêmement fatigué des continuelles sueurs, je le priaï de lui faire mes excuses, & de l'assurer qu'étant un peu remis, je ne manquerois pas de lui aller rendre mes devoirs. J'avois beaucoup de besoin de repos; mais la curiosité d'être dans un pays où tout m'étoit si nouveau, me fit sortir pour voir notre jardin, où je ne pûs assez admirer tant de fruits, non seulement de l'Afrique; mais aussi de l'Amerique & de l'Europe, y remarquant tous ceux que j'avois vû au Bresil. Ceux de l'Europe étoient des raisins, du fénoüil, des cardons, de toute sorte de salades, des courges, concombres, & plusieurs autres; mais non pas des poires, des pommes, des noix ou

semblables fruits , qui demandent des pays froids. Le soir , la grande Duchesse m'envoya une bouteille de vin de palme , blanc comme lait. J'en goûtai un peu ; mais ne revenant pas à mon goût , ni à celui du Pere Michel-Ange , nous le donnâmes à nos Mores , qui en firent grand regal ; repetant souvent le mot de *Malaf* , qui signifie parmi eux du vin.

Il faut remarquer que dans le Royaume de Congo , il y a chaque année deux récoltes. Ils commencent à semer au mois de Janvier , & ils moissonnent au mois d'Avril. Après cela ils ont l'hiver , quand nous avons l'été ; mais cet hiver est un doux printemps ou automne d'Italie : les chaleurs recommencent en Septembre , auquel mois ils sement de nouveau , & font une autre récolte en Decembre. Leur hiver n'est pas pluvieux ; mais il tombe une rosée tous les matins , qui fertilise la terre.

Le Pere Michel-Ange avoit déjà pris plusieurs Mores à notre service , & établi un bon ordre dans le domestique. La maison même & l'Eglise étant vieilles , & menaçant ruine , il avoit eu dessein d'en faire bâtir d'autres. Il avoit destiné deux de nos Mo-

DE L'ETHIOPIE OCCID. 161
res pour Jardiniers , un pour Cuisinier , un pour Sacristain , deux pour aller querir l'eau pour boire & apprêter , un autre pour la débiter des coquilles qui servent de deniers en ce pays , & pour en acheter du miel , de la cire , des fruits , de la farine de bled-sarasin ; & enfin notre interprete , qui étoit toujours avec nous. Nous trouvâmes quantité de Mores qui entendoient la langue Portugaise , Bamba étant un lieu de passage pour aller à S. Sauveur , ces Negres ayant souvent occasion de parler à ceux qui portent les marchandises que les Marchands Portugais residans à Loanda font transporter à S. Sauveur. Bamba est une grande ville à soixante-dix lieuës de la mer , capitale de la Province de ce nom , & assez peuplée à cause de la résidence du Grand Duc.

J'allai rendre visite à la Grande-Duchesse ; & nous convînmes ensemble d'envoyer un More au Grand Duc , pour le solliciter de faire trêve avec l'ennemi , & de s'en revenir en son Etat. Cependant , ayant entendu dire que le Roi de Congo étoit venu à Pemba , distant de dix journées de Bemba ; le Pere Michel-Ange me dit que nous devons prendre cette occa-

tion de lui aller tous deux faire la reverence ; & d'autant plus que ce ne seroient pas des journées perduës , parce qu'en quelqu'endroit que nous passassions , nous aurions plusieurs enfans & plusieurs adultes à baptiser & à enseigner , & pourrions aussi prêcher notre sainte Foi. Nous partîmes donc le jour suivant avec plusieurs Mores que nous donna la Grande-Duchesse , plutôt pour notre garde que pour autre chose ; ne portant avec nous que ce qui nous étoit nécessaire pour dire la Messe , & pour vivre , laissant le reste au logis. Comme nous devions passer certaines montagnes assez desertes ; nous eûmes avis qu'il en étoit sorti plusieurs lions , & qu'il étoit nécessaire de les laisser passer & s'enfoncer plus avant dans le bois : ce qui nous obligea pour les y contraindre plutôt , & ne pas perdre inutilement notre tems , de mettre le feu à la campagne , comme nous avons déjà fait en venant à Bamba ; ce qui nous réussit , & le vent portant les flammes çà & là , elles obligerent en peu de tems les lions de se retirer.

Nous eûmes quantité d'enfans à baptiser en chemin , comme nous l'avions prévu ; & étant arrivez à Pem-

ba, nous nous rendîmes à notre hospice, où demouroit le Pere Antoine de Saravezze, Capucin de la Province de Toscane; qui nous reçût fort courtoisement, & fut étonné de nous voir si jeunes, puisqu'entre nous deux, nous ne faisons pas soixante ans. Comme nous lui donnions à entendre notre dessein; qui étoit de faire la révérence à Sa Majesté, & nous en retourner incontinent à notre Mission de Bamba; nous entendîmes dans le même-tems un grand bruit de trompettes, fifres, tambours & cornets, qui s'approchoient de nous, & le Pere Antoine nous dit, qu'assurément c'étoit Sa Majesté, & que nous n'avions qu'à sortir, & l'aller saluer. A peine étions-nous sortis de la Porte du Convent, que nous rencontrâmes le Roi, qui étoit un jeune homme Mère d'environ vingt ans, tout vêtu, avec son manteau d'écarlatte à boutons d'or; sa chaussure ordinaire est une bottine blanche sur un bas de soye incarnat, ou de quelqu'autre couleur; mais on dit qu'il change tous les jours d'habit: ce que j'avois peine à croire, dans un pays où les belles étoffes & les bons tailleurs sont rares. Avant lui marchaient vingt-quatre jeunes gar-

çons Mores , tous fils de Ducs ou Marquis , qui avoient devant la ceinture , un mouchoir de palme , teint en noir , & un manteau de drap d'Europe bleu , traînant jusqu'à terre : mais tous pieds nuds , & têtes nuës. Tous les Officiers , au nombre de cent , étoient à peu près de même. Après eux , étoit une foule d'autres Noirs , seulement avec un de ces mouchoirs , sans couleur.

Proche de Sa Majesté se tenoit un Negre , qui portoit son parasol de soye couleur de feu , garnie de passe-mens d'or ; & un autre qui portoit une chaise de velours incarnat à cloux d'or , & le bois tout doré. Deux autres vêtus de casques rouges étoient chargez de son filet rouge ; mais je ne sçai s'il étoit de soye ou de coton teint ; le bâton étoit couvert de velours rouge. Nous nous inclinâmes & saluâmes Sa Majesté , qui s'appelloit Dom Alvarez H. Roi de Congo. Il nous dit que nous lui avions fait plaisir de venir dans son Royaume pour le bien de ses Sujets ; mais qu'il lui seroit encore plus agréable si nous voulions venir avec lui à Saint Sauveur. Nous l'en remerciâmes humblement , & lui répondîmes que nous étions ne-

cessaires à Bamba , n'y ayant autres Prêtres dans toute la Province , au lieu qu'il y en avoit plusieurs à Saint Sauveur. Nous nous entretînmes ensuite avec lui de plusieurs choses d'Italie & de Portugal ; après quoi il commanda à son Secrétaire , qui étoit un Mulâtre , de nous donner des lettres de recommandation pour le Grand Duc ; afin que dans toutes occasions qui se présenteroient , il ne manquât pas de nous donner toute sorte d'assistance , soit pour notre Mission , soit en particulier pour nos personnes.

Sa Majesté nous ayant ainsi expédiés , elle nous regala de plusieurs présens ; comme nous fîmes de notre côté , de plusieurs bijoux de dévotion qui ne lui furent pas desagréables , étant un Seigneur fort dévot & fort affable. Nous prîmes congé du Pere Antoine , & le remerciâmes ; nous en retournant fort satisfaits d'avoir salué le Roi , & vû avec quelle grandeur il marche , menant avec lui une si grande quantité de gens.

Le Roi Alphonse III. en 1646. donnant audience à une Mission de nos Peres , étoit vêtu avec plus de magnificence. Il avoit une veste de brocard d'or , semée de pierreries , & à son cha-

peau, une couronne de diamans, & d'autres pierreries de grand prix. Il étoit assis sur un siege, couvert d'un dais à l'Européene, d'un riche velours cramoisi, garni de cloux dorez; & il avoit sous les pieds un grand tapis, accompagné de deux carreaux de même couleur & de même étoffe, avec la crépine d'or.

Nous fîmes la route assez promptement, ne trouvant aucun obstacle particulier; & tous les jours nous voyons toutes sortes de bêtes, qu'on eût dit s'être rassemblées là, de toute la terre. Un jour comme nous cheminions, j'entendis des cris, comme d'un petit enfant; & faisant arrêter les Mores, qui marchaient fort vite, je leur dis qu'ils prissent garde à cette voix, pour aller voir ce que c'étoit: nous l'entendons bien, nous dirent-ils en riant; mais c'est un grand oiseau qui crie de cette maniere: ce qui étoit vrai: car un moment après, nous le vîmes lever de terre, & s'envoler. C'étoit un oiseau plus grand qu'un aigle, & de couleur jaune obscure. Dans cette corvée que nous fîmes en allant & revenant, si nous n'eussions été payez de nos fonctions ecclesiastiques, nous fussions sans doute morts

de faim. Il est vrai que ceux du pays se témoignent entr'eux beaucoup de charité : car si nous donnions quelque chose à manger à l'un d'eux , il en donnoit d'abord un peu au premier qu'il rencontroit , & mangeoient ainsi tous ensemble ; ce qui devoit faire rougir plusieurs Européens , qui , pour ne pas donner un peu de pain à un pauvre , le laissent mourir de faim : ce que je dis sans faire tort aux autres , qui sont plus touchés des miseres de leur prochain.

Etant de retour à Bamba , on commença à nous apporter de toute la Province , des enfans à baptiser. Les autres venoient pour être mariez ; quoique ceux-ci soient en petit nombre , & seulement d'entre les principaux & les plus civilisez : car de vouloir reduire toute la populace à ne prendre qu'une femme , c'est là la difficulté , ne pouvant s'accomoder à cette loi. D'autres nous envoyoient leurs enfans à l'école , qu'il nous falloit tenir dans l'Eglise , pour la grande quantité qu'il y en avoit ; jusques-là que les Fêtes , non seulement l'Eglise , mais toute la place au-devant en étoit pleine. Nous disions souvent deux Messes le jour : il est vrai que d'ordi-

naire , nous allions dire la seconde dans une autre Libatte , où le Macolonte nous regaloit de faveoles , de fèves & autres fruits , que les femmes cultivent à la campagne , ne mangeant presqu'autre chose pendant qu'elles y sont , & qu'elles travaillent. Quand la récolte se fait , [ce qui arrive deux fois l'année ,] elles assemblent en un tas toutes les faveoles , en un autre le bled turc , & ainsi du reste ; puis donnant au Macolonte pour sa subsistance , & séparant ce qu'ils destinent pour semer ; le reste est partagé par cabanne , selon la quantité des gens qu'il y a. Après toutes les femmes ensemble sèment & cultivent la terre , pour recueillir de nouveau leurs moissons ; le terroir étant très fertile , & noir comme les gens du pays.

Au reste , pourvû qu'ils aient quelque chose à manger , ils ne se soucient point de faire de grandes provisions ; ne se mettant pas même en peine le matin s'ils auront le soir à souper. Il m'est souvent arrivé étant en voyage avec eux , que n'ayant rien à leur donner , parce que je n'en avois pas même pour moi : eux , sans se charger , prenoient une piece de bois , qu'ils tailloient & accommodoient
pour

pour s'en pouvoir servir comme d'un hoyau: ils s'assoyent à terre, & commençoient à tirer les herbes, trouvant près des racines certaines petites pelottes blanches, dont ils se nourrissoient; ce qui ne me donnoit pas peu d'étonnement, puisqu'en ayant voulu goûter, il me fut impossible d'en avaler une seule: & cependant après avoir fait un si chetif repas, ils dansoient, dansoient, & rioient comme s'ils eussent fait un bon festin. Quel bonheur pareil à celui-là? Que lorsqu'on n'a rien, de ne point s'en attrister, ni même souhaiter ce qu'on n'a pas. Aussi, s'ils ont quelques bonnes viandes à manger, ils n'en témoignent guères plus d'allegresse, que quand ils en ont de très-méchantes.

Nos occupations continuoient à l'ordinaire. Il ne se passoit point de jour que nous ne baptisassions huit ou dix enfans, & quelquefois quinze ou vingt; les pauvres gens même venant de quelques journées de loin: ce qu'ayant considéré, nous résolûmes de nous séparer, l'un demeurant au Couvent, & l'autre allant par la campagne. Le Pere Michel-Ange s'offrit d'aller le premier dehors, promettant de n'é-

tre pas plus de quinze jours , & de me faire sçavoir de ses nouvelles , devant faire aussi mon tour de la même façon : afin que de cette maniere , & ceux de la ville , & ceux de la campagne reçussent quelque soulagement spirituel ; ainsi pendant son absence je continuai d'administrer le saint Bapême , & de tenir école. La Grande Duchesse avoit deux fils , l'un nommé Dom Pietro , l'autre Dom Sebastien , qui ne manquoient point d'y venir , particulièrement pour apprendre le Portugais. Je leur enseignois en même-tems les mysteres de la Foi ; & on reconnoissoit en eux des inclinations proportionnées à leur naissance , quoique Mores , ayant un esprit vif & bien tourné , apprenant tout ce que je leur enseignois , & se comportant avec des manieres dignes de tels Princes. De tems à autre venoient quelques Negres se plaindre à moi , qu'un loup lui avoit dévoré la nuit un de ses enfans ; à quoi je leur repondois , que voulez-vous que j'y fasse ? Si vous qui êtes leurs peres & leurs meres , n'en avez pas du soin , en dois-je avoir la charge , moi qui ne sçais où vous les laissez aller ? Car à dire le vrai , ils ne s'en mettent non plus en peine quand

ils sont grands , que s'ils n'étoient point à eux.

Je commençai alors à comprendre ce que c'est que de vivre sans manger de pain , ni boire de vin : car bien que je fusse en santé, j'avois toutes les peines du monde à me tenir sur mes pieds , si abattu que j'étois des viandes si peu nourrissantes , dont il me falloit contenter dans ces quartiers-là ; ainsi je me recommandois à Dieu , à ce qu'il lui plût par sa bonté me conserver la santé pour le bien de ces pauvres Ethiopiens : non pas tant , à dire le vrai , pour me sentir peu capable de soutenir long-tems la fatigue de nos continuelles fonctions , que par la connoissance des difficultés qu'il y avoit à voir arriver dans ce pays d'autres Missionnaires qui vinssent tenir notre place , & me relever de cet emploi , que j'éprouvois être au-dessus de mes forces.

J'entendis une fois , une heure après soleil couché , quantité de monde qui chantoit ; mais d'un ton si lugubre , qu'il imprimoit de la frayeur. Je m'informai de mes domestiques , ce que cela vouloit dire. Ils me firent réponse , que c'étoient les gens de quelque Libatte qui venoient avec

Hij

leur Macolonte se donner la discipline dans l'Eglise , parce que c'étoit un Vendredi du mois de Mars. Cela me surprit , & j'envoyai d'abord ouvrir les portes , allumer des cierges , & sonner la cloche. Avant que d'entrer , ils demeurèrent un quart d'heure devant l'Eglise , agenouillez , & chantant en leur langue le *Salve Regina* , avec un concert de voix fort tristes. Puis étant entrez dans l'Eglise , je leur donnai à tous de l'eau-benîte ; & ils étoient environ deux cens hommes , portant de grosses pieces de bois fort pefantes , pour plus grande penitence. Je leur dis quelques paroles de l'utilité de la penitence , laquelle si on ne veut pas subir en ce monde , on est sans doute obligé de la faire en l'autre. Ils étoient tous agenouillez , & se battoient la poitrine. Je fis éteindre les lumieres ; & pendant une heure , ils se donnerent la discipline avec des cordes de peau d'animaux , & d'écorces d'arbres. Nous recitâmes ensuite les Litanies de Notre-Dame de Lorette , & les ayant licentiez , ils retournerent chez eux , laissant hors de l'Eglise les pieces d'arbres qu'ils avoient apporté , qui nous servirent pour accommoder notre jardin. Cette action si

merveilleuse en ces pauvres gens , me consola, & me donna du courage , considérant combien le bon Dieu vouloit que ces miserables Ethiopiens , privez presque de toute sorte d'aide spirituelle , reprochassent un jour aux Européens leur negligence ; puisque , non seulement ils n'en font rien , quoiqu'ils en ayent la liberté & la commodité toute entiere ; mais qu'ils méprisent ceux qui le font , les appelant par mépris , *Hermites Bourreaux de Christ , & cols de travers*. Ce qui soit dit sans choquer ceux qui n'approuvent pas ces paroles injurieuses , & qui ont des pensées plus conformes à leur caractère de Catholiques.

Un autre soir après l'*Ave Maria* , nos Negres qui étoient au jardin m'appellerent , afin que je vinsse voir le ciel qui brûloit. Je sortis , dans la pensée que ce fut quelque feu sur une montagne. J'apperçus que c'étoit une des plus grandes comettes que j'eusse jamais vûë : je leur dis comment cela s'appelloit , & que c'étoit un signe de malheur qui devoit arriver au monde , qu'ils eussent à faire penitence des péchez qu'ils avoient commis contre la majesté d'un si grand Dieu , doux à supporter les pécheurs , mais juste ju-

ge des impenitens. Ce fut au mois de Mars de l'an 1668. qu'apparut cette comette.

On m'apporta un jour quantité de pelottes comme nos truffes; mais ces fruits naissent sur des arbres: & croissent de la grosseur d'un limon. Etant ouvertes, on y trouve quatre ou cinq pelotes semblables, rouges par dedans. Pour les tenir fraîches, ils mettent de la terre autour, & quand ils les veulent manger, ils les lavent, ils en goûtent un peu de chacune, & boivent de leur eau. Quand on en mange, elles ont quelque amertume; mais l'eau que l'on boit par dessus les rend très-douces. Ils les appellent en leur langue *Colla*, & comme j'avois remarqué que les Portugais en faisoient grand état à Loanda, j'en fis chercher, & en envoyai à quelques-uns de ces Messieurs, mes bons patrons, qui en échange, m'envoyèrent quelque régal de l'Europe.

Le Pere Michel-Ange revint tout joyeux de sa corvée, ayant baptisé quantité d'enfans & d'adultes, qui n'avoient jamais vûs de Prêtres: car dans tout le Royaume, si vous en exceptez Saint Sauveur, il n'y a que six Capucins, qui ont toutes les peines

du monde à se maintenir en santé ; & quand il en meurt quelqu'un , comme il arrive assez souvent , ce n'est pas une petite affaire d'en pouvoir mettre un autre en sa place. Mon Compagnon étant donc arrivé , il s'appliqua à la culture du jardin , d'où nous tirions notre principale subsistance ; & y ayant trouvé des plants de raisins , il les transplanta sur un côteau. Il fit semer plusieurs graines d'Europe , qui toutes réussissoient parfaitement bien. Il avoit apporté avec lui beaucoup de ferremens , parce qu'ayant fait beaucoup de Baptêmes dans une Libatte voisine d'une mine de fer , il en avoit fait forger des bêches , des peles , des crocs , des haches , & autres ustensiles pour le jardinage , & pour la coupe du bois. Il fit faire aussi douze pointes aigues de deux pieds de long , pour les monter sur un bois , & servir aux Mores à se défendre des bêtes en traversant les deserts : car comme ils sont quelquefois surpris lorsqu'ils y pensent le moins , ils ne peuvent pas toujours se servir de leurs arcs.

Le Pere me raconta les accidens qu'il avoit couru pendant son absence : & particulièrement , qu'un jour fuyant les griffes d'une tigresse , il fut

H iij

obligé d'entrer bien avant dans un petit bois d'épines , n'y ayant là aucun arbre pour monter dessus ; que fans cet expedient , il y laissoit la vie , comme un de ses Mores ; qui pour ne pas se piquer la peau en entrant dans les épines , voulut se prévaloir de la vitesse de ses jambes , qui ne l'exempterent pas de la mort ; ce cruel animal l'ayant bientôt atteint. Et bien servit au Pere l'habit de Capucin pour résister aux pointes des épines , dont il eût les jambes percées de tant de trous , qu'elles sembloient un crible.

Je partis à mon tour après avoir célébré la sainte Messe , & avec moi vingt de ceux qui avoient accompagné le Pere Michel-Ange. Je vins en plusieurs endroits , où depuis longtems il n'y avoit eu aucun Capucin ; de sorte qu'en quelques Libatres je baptisois plus de cent enfans , prenant de ceux qui me donnoient quelque chose , & faisant la charité pour l'amour de Dieu à ceux qui n'avoient rien. J'acceptois aussi les regals des Macolontes , qui consistoient en fèves ou faveoles , pour entretenir ceux qui m'accompagnoient , qui s'offroient de venir avec nous , pourvû que nous les nourrissions. Il y avoit des endroits où

ils fuyoient dès qu'ils m'appercevoient, n'ayant apparemment jamais vûs de Capucins. Après un tour de quinze jours, pendant lesquels je ne repassai point dans les lieux où j'avois déjà passé, je me rendis à l'hospice, où je trouvai mon Compagnon occupé au jardin, qu'il avoit accommodé à l'Italienne, & où il avoit planté des vignes, des orangers & des citronniers, de sorte que l'on n'eût pas dit que c'étoit le premier jardin que nous y avions trouvé.

Depuis que cette nation a embrassé la Foi de Notre-Seigneur, il y est resté plusieurs forciers & enchanteurs, qui font la ruine de ces Peuples, d'ailleurs très-dociles. En sorte qu'il est comme impossible au Roi de les extirper; jusques-là que ce Prince qui est très-bon Catholique, a donné la permission à plusieurs des principaux qui savent leurs retraites, de mettre le feu à leurs cabannes; mais eux ayant des espions, quoique ce soit de nuit qu'ils s'assemblent, s'enfuyent, & sont rarement pris.

Le Grand Duc étant de retour, venoit tous les jours dans notre Couvent. Il fut tout surpris de voir le changement de notre jardin; particu-

H v

lièrement, parce qu'en ces quartiers la campagne est toujours verte, & une terre étant brûlée en un lieu, l'herbe y renaît incontinent. Je m'informai un jour du Grand Duc où étoit-ce qu'il avoit laissé son armée qui étoit de 160000. Mores ? Il me dit que dans toutes les Libattes où il avoit passé, il y avoit laissé ceux qui étoient du pays ; & en effet, en arrivant à Bamba, il ne lui en restoit pas plus de dix mille. Il n'y a pas à s'étonner qu'il y ait là tant de monde ; car n'y ayant aucune forte de Religieux, & entretenant autant de femmes qu'ils veulent, le pays ne peut pas manquer d'être fort peuplé. Un des Rois de Congo mena à la guerre contre les Portugais neuf cens mille Mores ; armée ce me semble, à faire trembler tout le monde ; & cependant les Portugais avec quatre cens hommes, deux piéces de canon, & le reste ayant des mousquets, lui donnerent hardiment la bataille. Le seul tonnerre de cette artillerie, chargée à cartouche, avec la mort de leur Roi, les mit en fuite. J'ai parlé au même Portugais qui coupa la tête à ce Roi, & il m'assura qu'on trouva les ustensiles d'or massif : ce qui est cause qu'à présent on ne travaille

point aux mines d'or qui sont voisines de celles de fer ; dont nous avons parlé, est la peur que les Portugais ne leur fassent la guerre. Car quelle guerre parmi les hommes , cet or n'est-il point capable de susciter ?

Il ne se passoit point de jour que le Duc , qui logeoit près de nous , ne vînt dans notre Eglise : car il y avoit une Chapelle de charpente assez grande , avec les tombeaux des défunts Ducs ; sur lesquels on avoit fait des figures de terre , de la figure de nos mortiers , teintes en rouge. Il nous dit un jour qu'il avoit refusé d'être Roi , pour être plus voisin des Portugais , & avoir occasion de boire quelquefois du vin & de l'eau-de-vie. Nous l'entendions fort bien ; mais nous n'en faisons pas semblant , ne voulant pas l'accoutumer à pareilles confidences : car à peine peut-on avoir du vin pour dire la sainte Messe , étant nécessaire de le faire venir de l'Europe. Ce Duc marchoit dans le même équipage que le Roi ; mais avec moins de monde. Il portoit une petite tunique jusqu'aux genoux , faite de feuilles de palmes teintes en noir ; & par dessus un manteau de drap bleu, avec un bonnet rouge , bordé d'un galon d'or. Il avoit

Hvj

autour du col un chapelet fort gros , avec plus de cinquante médailles ; du reste , pieds nuds comme les autres. Un fils de quelque Seigneur lui portoit son chapeau , un autre son cimenterie , & un autre ses fleches. Cinquante Mores jouant en confusion des instrumens , le precedoient ; vingt-cinq des principaux , & cent archers le suivoient. Il n'est pas difficile de trouver tant de soldats , les hommes n'ayant aucun métier ; si vous en exemptez quelques uns qui travaillent au fer , ou à ces draps de palme.

Les femmes de bonne maison s'habillent de draps d'Europe , des plus fins , dont elles font des jupes jusqu'aux talons. Elles se couvrent l'épaule , le sein , & le bras gauche d'un mantelet de même étoffe , ayant le bras droit nud. Elles vont les cheveux pendans. Celles de moindre qualité prennent des étoffes plus communes pour leurs habits ; & celles du commun , des étoffes de palme , dont elles ont une simple jupe.

Le Pere Michel-Ange me dit un jour qu'il se sentoit fort accablé , & d'abord lui survint la fièvre : ce qui ne me causa pas peu d'inquiétude ; vû principalement qu'en ces pays-là ,

il n'y a ni Medecins, ni medecine ; mais qu'il faut tout abandonner à la nature. La saignée est l'unique remede qui s'y pratique ; & pour cet effet , j'envoyai querir le Chirurgien du Grand Duc. C'étoit un More qui avoit appris sa profession à Loanda , & s'en acquitoit très-bien : car étant accoûtumé à tirer du sang aux Mores qui ont la peau noire , il lui étoit encore plus facile d'ouvrir la veine aux Blancs , à qui elle est plus apparente. Pendant sa maladie le Pere Philippe notre Superieur arriva à Bamba : ce qui me fut d'un grand secours , parce qu'il possédoit la langue du pays , & scavoit la maniere de traiter un malade dans ces quartiers-là. Je sentois que moi-même , qui ne me portois pas trop bien , aurois bientôt besoin de son assistance. Notre malade me fit connoître que sa maladie seroit la dernière de sa vie , se sentant fort oppressé du mal. Je lui dis quelques paroles de consolation ; & que comme ce n'étoit qu'une fièvre double-tierce , il y avoit lieu d'esperer guérison : que neanmoins il remit tout entre les mains de Dieu , & se resignât à sa sainte volonté. Il se plaignit aussi un peu de temps après d'une douleur à l'oreille

gauche, qui lui tenoit encore le col. Je me doutai que ce fut une parotide, & j'en parlai au Supérieur qui en tomba d'accord. Nous l'oignîmes d'huile angelique, composée à Rome, qui sembloit réüssir à merveille, en emportant la douleur de ce côté-là; mais elle survint de l'autre, l'enture du gosier augmentant: ce qui nous fit laisser l'usage de notre huile, de peur qu'elle n'y fit plus de mal que de bien. Et à la vérité à l'entendre plaindre avec une fièvre si legere, je crûs bien qu'il y avoit plus de mal au-dedans, qu'il n'en paroïssoit à l'exterieur. En effet, malgré tous les soins que nous primes pour lui, j'eûs le déplaisir de le voir mourir dans son quinzième, après avoir reçu tous ses Sacremens, & témoigné une resignation de Saint; esperant que le Seigneur qui n'oublie pas de recompenser ses serviteurs, le fait présentement jouïr du fruit de toutes ses fatigues.

Mon cœur pourroit mieux exprimer que ma plume la consternation où me jetta cette perte; & sans doute, que sans la présence de notre Supérieur, que Dieu nous avoit envoyé dans une conjoncture si fâcheuse, & qui nous donna toutes les aides tem-

porelles & spirituelles , j'y eusse aussi laissé la vie , après en avoir perdu la moitié dans celle du cher Compagnon de mes voyages , que la mort venoit de m'enlever. Il avoit été saigné quinze fois ; & comme je craignois qu'il n'y eût eû de l'excès , je racontai à mon retour sa maladie au Medecin d'Angola. Il me dit qu'il auroit mieux valû le saigner une trentaine de fois ; mais c'étoit son heure , & la volonté de Dieu.

Le Pere Superieur me voyant aussi avec une fièvre qui s'augmentoît , crût que la Providence divine l'avoit envoyé pour nous donner à tous deux la sépulture , & ne voulut pas partir , sans en voir l'évenement. Il resolut néanmoins de tenter ma guérison , me faisant saigner deux fois par jour ; ce que je laissois faire sans dire mot : mais à n'en pas mentir , ce traitement me réduisit à l'extrémité en peu de jours , m'ayant été tiré quarante fois du sang , sans que la fièvre diminuât. Je me confessai , & reçûs le saint Viatique , m'étant resté la peau seule colée sur les os. Le Pere , sans la charité duquel , je crois qu'il m'eût fallu mourir comme une bête , voyant que le mal tireroit à la longue , la furie de la fièvre étant passée , me

fit connoître que pour le bien de la Mission , il lui falloit indispensablement partir. A peine eus-je la force de lui dire , en pliant les épaules , que puisqu'il ne pouvoit pas retarder son départ , il fit entendre à mes Negres comment ils auroient à me gouverner , & qu'il me fit la grace de m'envoyer Frere Michel d'Orviete , avec qui j'avois voyagé , & qui sçavoit bien traiter les malades. Il le promit ; mais ses ordres s'étant égarés , il ne parut point. Je restai donc dans le lit , sans me pouvoir remuer ; & le pis étoit , que tant de sang qu'on m'avoit tiré , m'avoit fait presque perdre la vûë : & dans cet état , demi-vif , & demi-mort , j'étois à la discretion des Ethiopiens , qui me déroboient ce qu'ils pouvoient , & m'apportoient , quand ils s'en souvenoient , une écuellée de bouillon ; ne pouvant rien avaler de solide , & ayant même tous les alimens en aversion.

Un jour que j'étois plus accablé de la tristesse & de la mélancolie , que du mal-même , je reçûs visite d'un Jesuite Portugais qui venoit de Saint Sauveur , & s'en retournoit au College de Loanda. Quand il m'eût vû dans un état si pitoyable : **Quoi mon Pere,**

me dit-il, vous êtes si mal, & vous demeurez encore dans ces deserts ? Je suis venu, lui répondis-je, fort sain dans ce pays ; mais après avoir perdu mon Compagnon, je suis aussi tombé malade, & il y a déjà quelques mois que je combats contre la mort ; mais Dieu ne veut pas, à ce que je vois, qu'elle ait le dessus ; quoique ce soit un de mes souhaits. Il me consola pendant les deux jours qu'il demeura avec moi, & me régala de quelques poules, qui me furent d'autant plus agréables venant de sa main, que pour leur rareté. Nous nous confessâmes l'un à l'autre, me témoignant qu'il étoit bien-aïse d'user de cette précaution, ayant à passer par plusieurs endroits, où le feu qu'on mettoit aux herbes déjà seches, faisoit courir les bêtes féroces par la campagne. Il m'assura même qu'en venant, il lui avoit fallu monter sur un arbre, quoiqu'il ait soixante Mores avec lui, pour éviter la mort dont ils avoient été menacez par la rencontre de deux tigres. Aussi ne faut-il pas croire ce qu'ont dit quelques Auteurs, que les tigres n'attaquent point les Blancs, mais seulement les Noirs.

Après son départ je restai avec mon

infirmité ordinaire. Ce qui me conso-
loit étoit que je baptisois tous les jours
dix ou douze enfans ; & ne me pou-
vant pas tenir tout seul assis sur le lit ,
je me faisois soutenir par deux Mo-
res , un autre tenant le Livre , & un
autre le Baptistaire ; recevant ce qu'on
me présentoit d'aumône , non pas
pour moi , qui ne pouvoit goûter d'au-
cune viande , mais pour mes domesti-
ques , qui m'auroient tous abandon-
nez s'ils n'avoient pas eû à manger. Je
fis plusieurs mariages des principaux.
L'un d'eux me donna une chèvre par
aumône , dont je me mis à prendre
tous les jours le lait , qui étoit à la ve-
rité en petite quantité ; mais il est esti-
mé dans ce pays-là comme un grand
régal. J'avois cela de bon dans mon
indisposition , que je dormois toute la
nuit , qui est de douze heures , ne va-
riant pas demi heure dans toute l'an-
née. J'aurois volontiers avalé quel-
que œuf ; mais on les y défend aux ma-
lades, étant même estimez mal-fains à
ceux qui se portent bien , pour être
trop chauds dans ces quartiers-là. Pen-
dant que j'étois ainsi sur la litiere ;
plusieurs estropiez me venoient deman-
der l'aumône , & je leur distribuois de
ces coquilles qui servent de monnoye ,

dont il en faut 3500. pour faire une pistole. C'est le nombre qu'on en donne pour une poule : car à Lisbonne une poule vaut un écu : au Bresil une piastre ; à Angola un seguin ; & à Congo une pistole ; ce qui me paroît moins qu'un écu à Lisbonne.

J'avois mon lit contre la muraille, qui étoit de terre grasse mal ajustée ; & qu'on pouvoit justement appeller un nid de souris. En effet, il y en avoit de si grosses , & en si grande quantité , que j'en étois fort incommodé , ne manquant point toutes les nuits de venir sur moi , & de me mordre les doigts des pieds : ce qui interrompoit fort mon sommeil. Voulant y remédier , je fis mettre mon lit au milieu de la chambre ; mais cela n'y servit de rien : car ces maudites bêtes m'y sçavoient bien trouver. Je fis étendre des nattes dans la chambre tout autour du lit , pour y faire dormir mes Mores , & me défendre , non seulement des rats , mais même des autres bêtes farouches , en cas qu'il en fût venu. Cette précaution me fut inutile ; & il ne se passoit point de nuit que je ne fusse incommodé des rats. Une autre considération m'obligeoit à tenir ces Mores dans ma cham-

bre ; c'est que j'étois bien-aïse qu'ils vissent ma manière de vivre , & fussent témoins de ma conduite ; ce pays n'étant pas plus exempt que les autres de la médifance.

Je pris la liberté de faire confidence au Grand-Duc de l'incommodité que je souffrois des souris , & de la puanteur de mes Mores , qui avoit toujours quelque senteur sauvage & désagréable. Il me dit qu'il me donneroit un remede infallible à ces deux inconveniens ; & que s'il l'avoit sçu plutôt , il n'auroit pas manqué de me l'envoyer. C'étoit un petit singe qui me garantiroit des rats , en soufflant dessus quand il les appercevrait , & qui chasseroit la mauvaise odeur par celle de sa peau , qui sentoit le musc. Je lui fis mille remerciemens de la charité qu'il vouloit avoir pour moi ; & lui dis que j'attendois de lui cette faveur. Il m'envoya ce singe privé , que je mettois au pied de mon lit ; & qui s'acquittoit parfaitement bien de son emploi : car lorsque les souris venoient à leur ordinaire , le singe souffloit fortement deux ou trois fois contre eux , & les faisoit fuir. De même , l'odeur du musc dont il parfumoit ma chambre , corrigeoit la mau-

vaïse senteur des Mores. Ces singes ne sont pas les mêmes animaux que ces especes de chats qui portent la civette : car j'ai vû plusieurs de ces civettes à Loanda , où on les tient enfermées dans une cage de bois , ou bien attachés avec une chaîne de fer ou d'argent : le maître enleve toutes les semaines avec une cuillier la civette , qu'ils appellent *Argeglia* , & qui se trouve dans une bourse entre les jambes de derriere. Enfin le petit singe me servit à merveille , non seulement pour ce que j'ai dit ; mais encore pour me tenir la barbe & la tête nette , & peignée mieux que n'auroit fait un de ces Mores. Et à n'en pas mentir , on auroit moins de peine à instruire ces singes que des Negres : car ceux-ci ont assez de peine à apprendre à faire bien une seule chose ; & ceux-là font tout ce qu'on veut avec adresse.

Je commençois à peine de me porter un peu mieux , quoique la fièvre ne m'eût point quitté , lorsqu'une nuit pendant mon sommeil , je sentis le singe , qui étoit sauté sur ma tête. Je crûs que les rats lui avoient fait peur , & je voulus l'appaiser en le caressant. Mais en même-tems se leverent les Mores , en criant , dehors , dehors ,

Pere. Moi qui étois déjà réveillé , leur demandai ce qu'il y avoit de nouveau. Les fourmis , me répondirent-ils , sont sorties , & il n'y a pas de tems à perdre. Comme il m'étoit impossible de me remuer , je leur dis qu'ils me portassent au jardin ; ce qu'ils firent , & quatre d'entre-eux m'enleverent sur ma paillasse. Leur promptitude ne me fut pas inutile : car déjà les fourmis commençoient à monter par mes jambes , & à me voler sur le corps. Après les avoir secouez , ils prirent de la paille , & mirent le feu au pavé de quatre chambres , où les fourmis étoient déjà plus hautes d'un demi-pied. Il falloit qu'il y en eût une effroyable quantité ; puisqu'outre les chambres , tout le portique & le promenoir en étoient pleins. Etant consumées par le feu , de la maniere que j'ai dit ; ils me rapportèrent dans la chambre , où la puanteur étoit si grande , que je fus obligé de tenir le singe près de mon visage. Ayant fait battre les nattes , à peine eûmes-nous dormis demi-heure , que je fus éveillé par une lueur comme d'une flamme de feu à la porte de la chambre. J'appellai mes gens pour voir ce que c'étoit. Ils trouverent que le feu s'étoit mis au toit qui

étoit tout de paille ; & craignant qu'à cause du vent le feu ne s'augmentât , je me fis porter derechef au jardin. Le feu étant éteint , nous sachâmes de reprendre le sommeil ; mais tout ce fracas m'avoit trop agité , & cette fâcheuse nuit n'étoit pas encore achevée , que j'entendis une grande rumeur près de nous. J'éveillai mes Mores pour se tenir à lerte , en cas qu'il y eût quelque nouvelle armée de bêtes à combattre. Un d'eux prit une des hallebardes que le Pere Michel-Ange avoit fait faire , & sortit pour voir d'où venoit ce tintamar. Il nous revint dire que les fourmis s'étant de nouveau jettées dans une cabanne voisine , ils y avoient mis le feu comme nous ; mais que comme elle étoit toute de paille , elle avoit brûlé , aussi bien que les fourmis : ce qui avoit fait sortir les Mores chacun de chez eux , de la peur qu'ils avoient que le vent ne portât les flammes aux environs , & que tout le quartier ne brûlât. J'en fus quitte pour me faire reporter une autre fois au jardin , remerciant Dieu de ce qu'il m'avoit délivré des fourmis : car si j'eûs été seul attaché à un lit sans me pouvoir remuer , comme je me trouvois alors , il est certain

qu'elles m'eussent dévoré tout vif. C'est ce qui arrive souvent au Royaume d'Angola, où l'on trouve le matin des vaches que les fourmis ont mangées pendant la nuit, sans qu'il en reste autre chose que les os. Ce n'est pas peu que d'en pouvoir échapper ; car il y en a qui volent, & qui sont mal-aisées à chasser de l'endroit où elles s'attachent ; mais grâces à Dieu, mon corps tout vivant ne leur servit pas de pature.

On me donna un jeune tigre que j'eus pourtant quelque repugnance à entretenir, d'autant plus que le singe ne vouloit pas demeurer avec lui sur le lit. Je lui faisois boire du lait de chevre pour le nourrir ; mais il ne vécut pas long-tems, & je n'en fus pas fâché, ne prenant point trop de plaisir à voir cette belle bête devant mes yeux, quoique petite & incapable de faire encore le métier de ses parens. Les visites du Grand-Duc me consolent beaucoup, & quand il ne pouvoit pas venir, il m'envoyoit de ses fatrapes qui demeuroient trois ou quatre heures assis autour de moi sur les nattes. Mais comme ils avoient toujours la pipe à la bouche, & que la fumée m'entêtoit extrêmement ; je fus contraint

contraint de leur dire que s'ils vou-
loient venir, ils me feroient plaisir;
mais que pour l'amour de Dieu, ils ne
prissent point de tabac chez nous;
d'autant plus qu'ils ont de certaines pi-
pes grandes, comme un petit pot, avec
un tuyau d'une aulne de long, qui ne
sont jamais épuisées. Ils eurent cette
complaisance pour moi; & quand ils
venoient ils laissoient leurs pipes au
jardin.

Je ne trouvai point d'autre remede
à mes maux, que de me recommander
à Dieu, par l'intercession du glorieux
saint Antoine de Padoue. Finalement
après de longues résolutions, je me
détournai à me faire porter à Loan-
da, nonobstant que je prévissse bien la
fatigue du voyage, & que je ne trou-
vassse point de Negre qui me vou-
lût servir d'interprete. J'en parlai
au Grand Duc qui me promit beau-
coup de Mores; mais il ne m'en four-
nit pas assez pour emporter toutes mes
hardes, qui furent par ce moyen au
pillage, ayant été obligé d'en laisser
une partie. Je pris une route différen-
te de celle par où nous étions venus,
& je ne repassai point par Dante. Tous
ces pauvres Ethiopiens; accourus en
foule à mon départ, venoient me té-

moigner le déplaisir que je leur laissois en les abandonnant ; & je les consolais par l'esperance de mon retour si Dieu me faisoit la grace de guérir.

J'allai jusqu'à la premiere Libatte sans interprete. Il est vrai que j'en sçavois assez pour me faire entendre. Je souffris tout ce qu'on peut bien s'imaginer dans l'état où j'étois ; jusques-là que j'avois des remords de conscience de m'être mis en si grand danger , comme si j'eusse voulu tenter Dieu. Mais la confiance que j'avois en saint Antoine , que j'avois pris pour mon Patron , étoit telle , qu'il me sembloit de le voir marcher devant mon filet. Pendant ce voyage qui dura vingt-cinq jours , je ne pouvois ouvrir la bouche jusqu'au soir ; de sorte que les Mores vinrent souvent regarder si je n'étois point mort. Un jour que nous avions à passer une riviere, ils découvrirent environ vingt-cinq éléphans qui y étoient allez boire ; ce qui les mit en grande peine , & les fit attendre jusqu'à ce que s'étant allez , ils prirent un autre chemin que le nôtre. Ayant traversé la riviere , non sans danger , les deux Mores qui me portoient , montant sur une éminence , ne tinrent pas bien les bâtons ;

& me laisserent tomber lourdement à terre ; ce qui m'étourdit entièrement : le bâton m'ayant de plus meurtri la tête , & failli à me la casser. Ils me releverent ; & je me liai la tête d'un mouchoir , sans dire une parole ; craignant que si je me plaignois d'être blessé , ils ne me laissassent là , & ne s'enfuissent dans quelque bois : ainsi je crus qu'il valoit mieux se taire , que de parler à des gens sans pitié.

Etant arrivé à une Libatte , ils me laisserent tout seul dans une cabanne sur un peu de paille , & m'emportèrent *mon bâton* que j'avois apporté d'Italie ; j'avois fait resolution de ne me chagriner de rien. Je prenois garde s'il ne paroîtroit personne , me trouvant fort abattu de n'avoir rien pris. Mais de tout le jour personne ne parut , jusqu'au coucher du soleil , que les femmes revinrent du travail de la terre , avec leurs enfans. Je les priaï de me faire cuire une poule que j'avois portée avec moi. Me l'ayant très-bien accommodée , j'en pris un bouillon , & leur donnai la poule , dont elles firent grande fête & grand festin. Ce fut ma nourriture pendant tout le voyage ; sçavoir une écuellée de bouillon par jour. Elles me donnerent deux

niceſſes , qui ſont ſi rafraîchiſſans & ſi délicats , que je ne pûs m'empêcher d'en manger ; quoiqu'avec circonſpection , de peur de donner occaſion au mal de redoubler.

Le lendemain on me porta à une Libatte , où je trouvai tout le monde qui travailloit aux étoffes de feuilles de palmier ; & qui par conſequent ne vouloit pas laiſſer la beſogne pour me voiturer. Les voyant obſtinez , & ne ſçachant quel parti prendre , je m'avisai d'un ſac de coquilles appellées *zimbi* , que j'avois avec moi , & commençai à les appeller ; mais ils faiſoient les ſourds , quoiqu'ils fuſſent dans les cabannes voiſines , aſſis à terre près de leur feu. C'eſt-là leur poſture ordinaire ; dès que le ſoir eſt venu , & que les femmes ſont retournées des champs avec leurs enfans , ils allument du feu au milieu de leur hutte , ſ'aſſeioient autour à terre , & mangent de ce qu'ils ont apporté ; puis ils diſcoursent enſemble , juſqu'à ce que le ſommeil les renverſe , paſſant ainſi la nuit ſans autre ceremonie. Voyant qu'il ne me ſervoit de rien d'appeller & de crier , je me traînai du grabat élevé d'un pied de terre , où l'on m'avoit poſté , & allant à quatre

pieds jusqu'à la porte de la cabanne ,
 j'appellai un *Muléche* qui jouïoit avec
 ses Compagnons ; & me faisant ai-
 der , j'ouvris une valise , d'où je ti-
 rai un sac de *zimbis* , & maniant le
 sac pour les faire sonner , j'attirai vers
 moi ces Mores obstinez , & leur dis
 que s'ils me portoient à l'autre Libat-
 te , je leur en donnerois. Ils s'y accor-
 derent ; mais n'étant pas assez de mon-
 de pour toutes mes charges , on en
 laissa une partie , qui fut à leur dis-
 crétion. Il fallut prendre patience : &
 enfin à force de *zimbis* , de rosaires ,
 de médailles , de chapelets , j'arrivai
 à Bemba , premier lieu des Portugais.

Je fus rencontré en ce Bourg-là
 d'un Portugais qui y demeuroit avec
 un Prêtre originaire de la même na-
 tion , mais né en Afrique. Ils m'em-
 porterent chez eux , & me voyant
 jaune comme safran , ils me dirent :
 Comment , Pere , vous voyagez dans
 ces deserts en cet état ? Je ne pûs leur
 répondre , ni ouvrir les yeux. Eux ,
 apprenant de mes porteurs , que je
 n'avois pris qu'une écuellée de bouil-
 lon par jour , ni parlé pendant toute
 la route , tâcherent à me faire reve-
 nir avec de la malvoisie & des œufs
 frais. Etant un peu restauré , je vis

tout leur monde qui pleuroit autour de moi. Je leur dis qu'il ne m'étoit rien arrivé, que je n'eusse prévu en partant d'Italie ; & que j'avois fait mon compte, comme ne devant pas revenir de ce pays, selon le destin ordinaire des Missionnaires qu'on y envoie. Je demurai là deux jours, & les ayant remercié de toutes les courtoisies & charités qu'ils avoient exercé envers moi, je me rendis à Loanda. Le Gentilhomme Portugais voulut absolument m'y accompagner. J'y fûs reçu avec careffe des principaux de ma connoissance, étonnez de me voir encore à la verité, avec un visage de mort. Ils m'envoyèrent des rafraichissemens ; mais n'ayant aucun appetit, je n'en goûtois point. J'y fûs six mois sans me pouvoir lever du lit, & sans que la fièvre m'abandonnât. J'avois la viande en aversion, & je ne mangeois seulement qu'un peu de poisson. Après ce tems-là, je jettai le sang par le nez, & j'en perdois trois à quatre livres par jour, comme si on ne m'eût point saigné de toute ma maladie. Les chaleurs que je souffris sur mon amacas n'y contribuerent pas peu. J'étois surpris qu'un corps eût tant de sang. Le Medecin me dit que

l'eau que je bûvois se tournoit en sang; & j'en bûvois cinq à six bouteilles par jour. Aussi en laissent-ils boire aux malades tant qu'ils veulent. Ce Medecin pour faire diversion, me fit tirer vingt-quatre fois du sang : car j'ai tenu un petit registre de ce qu'on m'en tira pendant mes trois années de maladie ; ce qui se monta à quatre-vingt-dix-sept fois, sans compter le sang qui me sortit en furieuse quantité des narines, de la bouche, & des oreilles : ce qui semble tenir du prodige.

Pendant mon séjour à Loanda, le R. P. Jean-Christophe Superieur à Loanda, arriva avec deux ou trois Religieux de notre Mission, qui eurent peine à me reconnoître ; & qui furent encore plus surpris d'apprendre que la plûpart des nôtres étoient morts dans ce pays. Le Pere Superieur voulant pourvoir le pays de Massangano un des principaux des Royaumes, de Missionnaires, y envoya le Pere Pierre de Barchi, & le Pere Joseph-Marie de Buffette ; & dans peu de jours il vint nouvelle que l'un étoit mort, & que l'autre étoit, à l'extrêmité : ce qui toucha sensiblement le Superieur, après avoir eû assez de peine de les amener d'Italie. Ce qui fait voir le

peu de sympatie de ce climat avec notre temperament. Je priai le Pere Supérieur de m'envoyer à *Colombo* à deux journées de *Loanda*, pour tâcher de me remettre. J'y allai avec le Pere Jean-Baptiste de Sallifano dans une maison de nos Peres, proche de la riviere de *Coanza*, où il y a plusieurs crocodiles. Nous y avons un très-beau jardin de citroniers, orangers, & autres fruits. On m'apporta un cedre si gros, que je le pris pour une orange. Il y a un fruit de l'Afrique, comme nos pommes de paradis, à l'extrémité duquel vient une châtaigne peu differente des nôtres. On ne mange pas la pomme, parce qu'elle est pleine de fibres; mais on en succe le suc, qui a le goût de muscat; la châtaigne se cuit, & a le goût de nos amandes. Elle est fort chaude, mais la pomme est froide. On l'appelle *Besson* ou pomme d'Acajou.

Près de là habitent plusieurs Fermiers des Portugais, qui entretiennent quantité de pourceaux, de vaches, de brebis; mais ils ne savent point faire le fromage, étant très-difficile d'y faire cailler le lait. Nous prenions quelquefois le frais sous une très-belle allée d'arbres de dix pas de

large, qui est depuis l'Eglise jusqu'à la riviere. Ces arbres portent certains fruits comme les brignoles, mais fort âpres. Ils ne perdent point leurs feuilles de toute l'année. Un jour que nous nous promenions sous cette allée, nous apperçûmes un grand serpent qui passoit l'eau pour venir de notre côté. Nous voulumes le faire retirer en criant, & lui jettant des mottes de terre, à faute de pierres qu'on n'y trouve point; mais malgré nous il passa, & s'alla camper dans un petit bois de roseaux proche de la maison. Il y en avoit là de vingt-cinq pieds de long & de la grosseur d'une poatre, qui ne faisoient qu'un morceau d'une brebis. Quand ils en ont avalé quelqu'une, ils se mettent au soleil pour la digérer. Les Mores qui sçavent leur coûtume, les épient & les tuent pour en faire un bon repas: car ils sont gras à lard; & après les avoir écorché, ils n'en ôtent que la tête, la queue, & les entrailles.

Le Pere Jean-Baptiste me racontoit les voyages qu'il avoit fait dans ces quartiers d'Afrique; & entre autres, comme il avoit été à Cassangi, où se tient un Prince More qui commande un très-grand Pays, & à qui on donne

I w

le titre de Grand Seigneur : qu'il étoit arrivé dans un tems où se faisoit la fête de sa naissance d'une maniere toute particuliere. Il fait venir dans une grande campagne tous ceux de son pays qui peuvent cheminer. Ils laissent seulement une place où sont plusieurs arbres, sur lesquels on accommode des loges pour y placer le Grand Seigneur, & les principaux de son Royaume, qui y montent au son de plusieurs instrumens. A un arbre séparé des autres, est attaché un des plus furieux lions du pays. Le signal étant donné on lui coupe l'attache ; & il commence après quelques rugissemens à se jeter sur les premiers qu'il rencontre. Eux, au lieu de fuir, accourent de tous côtez pour le tuer ; étant obligés de le faire sans aucune arme, & s'estimant bien fortunez de mourir devant les yeux de leur Prince. Le lion avant que d'être las en tue beaucoup, & fait payer bien cher sa mort, demeurant à la fin accablé par la multitude. Après cela, les vivans mangent les morts, & accompagnent le Roi avec mille cris d'allegresse jusques dans son palais ; faisant par tout retentir, *vive le Grand Seigneur de Cassangi*. Voilà de quelle maniere ils

solemnisent cette fête , dont le Pere m'assuroit avoir été témoin oculaire. Invention , à la verité , diabolique , & digne de ces peuples barbares.

Il me disoit aussi qu'il vouloit aller au Royaume de Malamba ou Matamba , où il y avoit eû depuis peu la Reine *Zingha*, qui étoit morte Catholique; mais qu'après sa mort ses Peuples avoient abandonné la Religion Chrétienne , & repris leurs anciennes superstitions. Je convins avec lui d'y aller , s'il pouvoit avoir la liberté d'entrer dans le pays , pourvû qu'il m'envoyât querir ; mais étant parti , je n'eûs point de ses nouvelles , & je demurai seul avec deux Mores à *Columbo*. Je n'y baptisois que très-peu de monde , le pays des environs étant tout possédé par les Portugais : il est vrai qu'il y arrivoit souvent des barques chargées d'esclaves qu'il falloit baptiser. On m'apportoit pour l'eau du Baptême , du sel fossile des montagnes voisines , qui étant pilé , est très-blanc. Les Pêcheurs prirent pendant que j'étois-là un grand poisson , rond comme une rouë de carosse , qui avoit au milieu deux mamelles , & au-dessus plusieurs trous qui lui servoient

pour voir , ouïr , & manger ; la bouche étant d'un pan de large. Ce poisson est très-délicat à manger , & sa chair semble celle d'un veau de lait. On fait de ses côtes des chapelets pour étancher le sang ; mais les ayant éprouvez sur moi , ils ne me servirent de rien ; cette indisposition même s'augmentant , jusques-là qu'on me crût une fois mort : ce qui obligea le Pere Superieur de me faire revenir à Loanda. La crainte de me remettre en mer , me faisoit resoudre mal-volontiers , de sortir de *Colombo* ; quoique d'ailleurs le poste fût peu tenable , y étant d'un côté incommodé jour & nuit d'une infinité de cousins & de mouches dont l'air étoit obscurci ; outre la crainte où on étoit des serpens , des crocodiles , & des lions , qui ne passoient pas une nuit sans venir manger quelque vache , quelque veau , ou quelque brebis..

On chargeoit à Loanda dans ce tems-là un vaisseau pour le Brésil. Ayant reçu mon congé pour retourner en Italie , je parlai au Capitaine , qui me reçût très-volontiers , s'estimant trop heureux d'avoir un Prêtre en sa Compagnie , & particulièrement un Capucin : car, non seulement

les Portugais , mais aussi les Negres , ne peuvent assez admirer de nous voir ainsi entreprendre des corvées dans ces pays barbares , sans autre intérêt que celui du salut du prochain , & de la propagation de la Foi Catholique. Je me souviens qu'un jour le Grand Duc de Bamba m'envoya plusieurs Mores pour être mes esclaves ; ce que je ne voulus pas accepter , les lui ayant renvoyé. Je lui dis ensuite que je n'étois pas venu en son pays pour faire des esclaves , mais plutôt pour délivrer de l'esclavage ceux que le démon y tenoit misérablement assujettis.

Ce vaisseau où je me rendis lorsqu'il fût prêt à démarer , étoit chargé de dents d'éléphants , d'esclaves , qui se montoient à six cens trente , hommes , femmes , ou enfans. C'étoit un spectacle digne de compassion , de voir de quelle maniere étoit accommodé tout ce monde. Les hommes étoient debout à fond de cale , serrez les uns contre les autres par des pieux , de peur qu'ils ne se soulevassent , & tuassent les Blancs : les femmes étoient sous la seconde couverture ; & celles qui étoient enceintes , à la chambre de poupe : les enfans , sous la première , serrez comme des harangs dans un ba-

ril : ce qui faisoit une puanteur & une chaleur insupportables. Le Capitaine m'avoit fait accommoder un lit sur le château de poupe , avec des nattes pour me defendre de la pluye & de la rosée.

Ce voyage se fait ordinairement en un mois ou trente-cinq jours au plus ; parce qu'il n'est pas besoin d'aller au Cap de Bonne Esperance prendre le vent , mais qu'on vient en droite ligne. Nous en employâmes néanmoins cinquante , étant demeurez en calme plusieurs jours , pendant lesquels nous souffrîmes d'extrêmes chaleurs , navigeans sous la Ligne. Comme nous n'avancions point , le Capitaine me pria de baptiser quelques Mores embarquez des derniers ; y ayant défense , sous peine d'excommunication , de mener des Noirs au Bresil sans être baptifez ; ce que je fis , en leur enseignant les principes de la Foi.

Les Portugais qui reconnoissoient que le calme où nous étions , n'étoit pas sans danger , soit à cause des grandes ardeurs du soleil , soit parce qu'ayant tant de bouches , les vivres se consumoient peu à peu ; prirent un jour la statue de saint Antoine , qu'ils appuyerent à un des mats. Cela étant

fait , & ayant recité quelques Oraisons , il s'éleva un petit vent qui nous fit avancer chemin , & nous causa beaucoup d'allegresse. Nous passâmes fort proche de l'Isle appellée l'*Assomption de Notre-Dame* , où nous ne touchâmes point , ne croyant pas d'avoir besoin d'aucune chose. Cependant comme le voyage devenoit plus long que nous n'avions prévu , nous commençames peu de jours après à manquer de vivres , le Pourvoyeur n'ayant pas bien considéré le grand nombre de personnes qu'il y avoit à nourrir.

Le Capitaine s'en vint à moi tout désolé , & me dit : Mon Pere , nous sommes tous morts , ç'en est fait : il n'y a plus de remede. Comme je me trouvois avec ma fièvre ordinaire , & un plat de sang devant moi ; je lui dis que cette nouvelle ne m'étonnoit pas , & qu'ayant perdu tant de sang , je croyois bien ne pas faire la vie longue. Mais il me fit comprendre qu'il parloit en general de tout le vaisseau , qu'on manquoit de vivres , quoiqu'on fut encore en pleine mer , sans découvrir aucune terre. Pour lui donner quelque consolation , je lui dis qu'il regardât au caisson de poupe ; que je

me souvenois que mes amis de Loanda m'avoient donné quelques provisions, qui pourroient entretenir quelque tems les Blancs du vaisseau; que pour les Noirs, s'il en mourroit, il falloit prendre patience, puisqu'on n'y pouvoit pas remédier: que néanmoins, puisqu'il y avoit encore quarante bottes d'eau, on leur en donnât ce qui leur seroit nécessaire; & que ces pays étant très-chauds, ils pourroient au moins vivre deux jours d'eau seule. Que cependant Dieu nous pourroit envoyer quelque assistance; qu'il falloit mettre sa confiance en lui, & ne point s'abandonner au desespoir.

Je voulus aussi donner quelque consolation à tous ceux du vaisseau, & leur imposer silence; mais cette fâcheuse nouvelle que je leur voulus annoncer étant déjà venue à leurs oreilles, les petits garçons commencèrent à crier miséricorde: les hommes les entendant, entonnerent les mêmes cris; & les femmes acheverent ce concert lugubre, qui auroit jetté la terreur dans l'esprit des plus assurez. Finalement, s'étant un peu appelez, je commençai à les exhorter en Portugais, de s'assurer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux

qui se confient de tout leur cœur en lui ; leur ajoutant que Dieu nous envoyoit cette affliction pour nos péchez , & pour les blasphêmes dont ils deshonorioient son saint nom ; & peut-être , à quelqu'un d'eux , pour être entrez dans le vaisseau sans se confesser. Puis retournant du côté des Blancs ; je leur dis que le mauvais exemple qu'ils donnoient à ces nouveaux Chrétiens (en s'enyvrant tous les jours d'eau-de-vie , leur avoit aussi attiré ce châtiment : que la sainte Vierge devoit aussi être indignée contre eux de ce qu'ils avoient donné son nom digne de tout respect , à une piece de corde , dont ils frapportoient les Mores ; ce qui n'étoit pas pour la persuader que nous la crussions Mere de Dieu. Tous ces discours leur firent crier de nouveau misericorde ; mais avec une plus sincere intention qu'au commencement. Après les Hymnes de la sainte Vierge , que je leur fis reciter , ils firent vœu de faire dire quatre-vingt Messes , quarante pour les ames du Purgatoire , & quarante à l'honneur de saint Antoine.

Les esprits étant un peu calmez , le Capitaine fit distribuer à chaque More une écuellée d'eau ; mais ces pau-

vres gens , & particulièrement les enfans , commencerent à crier , à la faim. La compassion dont ces pleurs me touchoient , sans y pouvoir donner ordre , me fit retirer dans mon lit de nattes. Je demurai aussi un jour sans manger , de peur que s'ils me voyoient manger , leur faim n'en fut augmentée. Il y avoit apparence que si Dieu ne faisoit quelque miracle , c'étoit absolument fait de nous.

Discourant de cela , j'en entendis qui commençoient à proposer de se nourrir de chair humaine ; tant le desespoir leur avoit troublé l'esprit ! De quoi je les blâmai fortement , leur protestant que plutôt de permettre qu'on fit mourir quelqu'un pour en faire vivre un autre , je serois le plus prêt à sacrifier ma vie , si cela pouvoit aider de quelque chose à prolonger celle des autres. Avec toute cette mortification , on ne laissoit pas de faire de méchans coups dans le vaisseau. Le Pilote yvre blessa à mort un Marinier ; mais comme il étoit le plus expérimenté , il fallut lui pardonner , & prendre patience. A la fin Dieu ayant pitié de nous , fit que nous découvriâmes la terre. On demeura trois jours sans manger ; l'eau même étant

toute achevée quand on arriva. Mais qui pourroit exprimer l'allegresse qui succeda au defespoir précédent ? A entendre tous leurs discours , on eût pris tous ceux du vaisseau pour autant de personnes hors de leur bon sens : Je remarquai que le vaisseau panchoit beauconp plus d'un côté que de l'autre , & j'obligeai le Capitaine d'y pourvoir , la charge du monde se trouvant plus forté du côté qui panchoit. Il y remedia en faisant remplir quatre tonneaux d'eau de la mer attachez à l'opposite.

Nous découvriâmes le Cap S. Augustin fort connu des Portugais , & entrâmes le Dimanche dans le Port de la Baye de Tous les Saints , ville capitale de tout le Bresil , où le Viceroi fait sa residence. Nous y rencontrâmes plusieurs vaisseaux de toutes sortes de Nations. Le lendemain matin vinrent à notre bord plusieurs barques , tant des marchands , que des autres qui avoient des esclaves sur notre vaisseau. Comme ils apprirent que nous avions été cinquante jours en voyage , ils crurent que la plus grande partie des Mores seroient morts ; & ils furent agréablement surpris quand ils sçurent qu'il n'en étoit mort que

rente-trois , arrivant assez souvent qu'il en meurt la moitié dans ce trajet. Ils remercient Dieu de ce miracle fait en leur faveur , puisqu'ils auroient fait une perte bien considérable si tous les esclaves étoient morts.

Je descendis à terre comme les autres ; mais ma foiblesse étant trop grande , mes jambes m'étoient inutilles. Une bonne femme dans la boutique de laquelle j'étois entré , eut compassion de moi , & me donna son amacas pour me faire porter aux Peres de l'Observance , qui me reçurent avec beaucoup de courtoisie. Un Capitaine Genois de ma connoissance me voulut faire venir chez lui ; mais je m'en excusai sur la maniere obligeante dont j'avois été reçu dans le Couvent , & lui dis qu'à moins de voir que je leur étois à charge , je n'en sortirois pas jusqu'à mon départ. Le Gouverneur de l'Isle de S. Thomé , qui est une Isle sous la Eigne , m'envoya son Major-dome pour me rendre visite , & me prier de venir voir en son palais un Capucin allité , qui avoit été seize ans en Afrique , soit dans ladite Isle , soit au Royaume de Benin & d'Ovoro. Je ne pûs pas y aller sur le champ ; mais je fis dans la suite plusieurs visi-

tes à ce Pere , me faisant porter dans un amacas. Il s'étonnoit d'apprendre que j'étois si obéissant à mon Medecin , qui étoit aussi le sien ; mais ce Medecin me dit , que de la maniere qu'il en agissoit , il ne pouvoit pas vivre long-tems , ce qui fut vrai : car il mourut peu de tems après à Lisbonne.

Dans ce Couvent , est un Oratoire du Tiers-Ordre de saint François. Les Peres firent une procession le Jeudi-Saint , & firent porter toutes les statues des Saints du Tiers-Ordre. Il y avoit ensuite trois cens Mores qui portoient des arbres entiers par penitence ; d'autres avoient les bras liez à une grosse poutre en forme de croix ; & d'autres de quelque autre maniere. On me dit que leurs Confesseurs leur avoient imposez cette penitence pour avoir dérobé à leurs maîtres , & commis d'autres péchez. On n'a pas accoutumé d'y faire des Sépulchres cette Semaine-là ; mais on expose le Saint Sacrement avec un nombre infini de cierges de cire-blanche , y en ayant là très-grande abondance , de même que de miel.

Le Capitaine Genoïis qui devoit faire voile pour Lisbonne , m'avoit accordé le passage sur son vaisseau,

Comme il étoit prêt à partir, le Viceroi l'envoya prier, puisqu'il avoit un bon vaisseau de guerre, de vouloir escorter les autres vaisseaux marchands qui alloient aussi mettre à la voile; de peur qu'approchant de la côte de Portugal, ils ne tombassent entre les mains des Turcs. Cela nous retarda jusqu'au Samedi-Saint. La permission de partir étant obtenuë du Viceroi, le Capitaine m'envoya avertir de me rendre au vaisseau: ce que je ne fis qu'à regret, me semblant très-mal de commencer un voyage si long & si penible, un Samedi-Saint: mais comme il me recevoit par charité, il fallut s'accommoder à sa resolution. Nous partîmes avec la décharge de toute l'artillerie, & le carillon des cloches de toute la ville.

Ce vaisseau sembloit l'Arche de Noë: car il y avoit tant de différentes sortes de bêtes, que parmi leurs cris & hurlemens, & les voix de tant de personnes qui y étoient, on ne s'entendoit pas parler l'un l'autre. Sa charge étoit de mille caissons de sucre, trois mille rouleaux de tabac, quantité de bois précieux pour la teinture des foyes, & pour faire des écritaires, des dents d'éléphans; outre les provisions

de bois, charbon, eau, vin, eau-de-vie, moutons, pourceaux, & coqs-d'Inde. Avec cela, grande quantité de singes de diverses sortes, guenons, sa-goins, papégays, perroquets; & quelques-uns de ces beaux oyseaux du Brésil, appelez *Aracas*: le vaisseau armé de cinquante piéces de canon, vingt-quatre pierriers, & autres attirails de guerre. Ceux qui étoient dessus étoient de diverses Nations, Italiens, Portugais, Anglois, Hollandois, Espagnols, & Indiens esclaves qui servoient leurs maîtres. La chambre de poupe étoit naulifée par un riche Marchand Portugais, nommé M. Amat, qui ramenoit sa famille à Lisbonne; sçavoir, sa femme, & quatre enfans, & payoit mille écus pour le trajet, en ayant dépensé deux mille pour les vivres & autres provisions nécessaires en un si long voyage. Cet honnête homme me voyant indisposé, m'offrit de bonne grace une place dans sa chambre, qui étoit grande, & toute ornée de peintures & de dorures. J'acceptai cette offre obligeante, après qu'il en eût obtenu le consentement de sa femme, qui étant une Dame très-pieuse, fut ravie d'avoir un Religieux en sa compagnie. Il vouloit encore me

donner sa table ; mais je lui dis que j'avois donné ma parole au Capitaine ; & que je pouvrois pourtant quelquefois déjeûner avec lui après la Messe , que je celebrai tous les matins dans sa chambre ; excepté trois jours de tempête , pendant trois mois que dura notre voyage : & non seulement il y assistoit , mais aussi tous les Portugais du vaisseau. Le Chapelain la disoit les jours de Fête sur le tillac , aux Matelots , & aux autres Officiers du vaisseau.

Comme nous faisons chemin , ayant à peine fait six milles , & que nous nous occupions à ranger les coffres & les hardes qui étoient dans notre vaisseau ; Dieu nous voulut mortifier , nous qui croyions être les plus assurés des cinq vaisseaux , & nous apprendre à mieux honorer les jours Saints ; car nous donnâmes cinq grandes secouffes contre un écueil sous l'eau ; qui firent sauter & les hommes , & les hardes qui n'étoient pas encore attachées , d'un côté à l'autre ; & causèrent une terrible frayeur , dementant ensuite à sec sur un banc. Les Officiers & Pilotes étonnez , songerent à se sauver d'une mort évidente qui les menaçoit , & se jetèrent à la hâte ensemble

semble

semble dans l'esquif pour aller à la terre qui étoit voisine : car nous étions encore dans le Port, qui est long de douze milles. Ainsi les Mariniers & les Passagers se voyant abandonnez, commencerent à jeter des cris jusqu'au ciel. Nous sommes tous morts, disoient-ils. Et qui pourroit décrire le triste spectacle qu'offroit aux yeux ce vaisseau, qui peu d'heures auparavant, paroissoit comme une forteresse sur la mer. Ce fracas me fit lever de dessus une natte où j'étois, combattant avec la fièvre. Etant monté en haut, je vis que notre bâtiment ne se remuoit point, quoique les voiles fussent déployées, & une planche sur l'eau, qui faisoit connoître évidemment que le vaisseau étoit pris en quelqu'endroit.

On n'entendoit que cris & que plaintes. Les uns jettoient un baril dans l'eau, les autres un rouleau de tabac, les autres une caisse de sucre, pour alléger le vaisseau ; & chacun faisoit quelque chose pour sauver sa vie. Le Capitaine seul, demouroit assis comme une statue, sans se pouvoir remuer ni parler ; lui qui avoit combattu avec le même bâtiment contre six vaisseaux Turcs. On vouloit ti-

rer un canon , pour avertir les autres de nous venir aider ; mais dans un tel embarras , on ne pût trouver ni canonier , ni poudre , ni méche. Les animaux qui entendoient ce bruit , commencerent aussi à tenir leur partie , & à augmenter la confusion. Dans ce trouble general , & les Blancs & les Noirs , se vinrent jeter à mes pieds , en criant , Pere , Pere , confession , absolution. Ainsi leur ayant fait faire un acte de contrition , je leur donnai l'absolution , n'ayant pas le loisir de les entendre en particulier. Je rencontrai le Chapelain en chemise , le visage tout changé & tout effaré , quoique ce fut un des plus courageux du vaisseau , comme il avoit souvent fait voir en combattant en différentes occasions contre les Turcs. Après avoir entendu sa confession comme il le souhaitoit , je lui demandai ce qu'il prétendoit faire en cet état : ah Dieu ! me répondit-il , je ne voulois pas m'embarquer , mais je me suis laissé tourner la cervelle. Je voulus le rassurer , & lui faire comprendre que Dieu ne nous avoit pas totalement abandonné ; que nous pouvions encore sortir de ce danger ; mais quoiqu'il en arrive , me répliqua-t'il , je veux me mettre à la nage ,

& me sauver à terre. Les autres voyant sa résolution, commencerent de nouveau leurs plaintes & leurs hurlemens. J'entrai dans la chambre de poupe, & trouvai cette Dame Portugaise assise sur un tapis, & appuyée sur deux coussins, avec ses quatre enfans à genoux les mains jointes, tous épouvantez, & criant mise icorde : le mari assis sur une chaise, plus mort que vif. Je les consolai le mieux que je pûs l'un & l'autre, & les confessai.

Cependant arriva à notre bord un Capitaine ami du sieur Amat, pour l'emmener avec sa famille dans son vaisseau. Comme il vit l'horrible confusion où nous étions, il commença à donner du courage à tout le monde; il envoya à la pompe & au fond de cale deux de ses gens, pour découvrir quel mal il y avoit. Ils n'y trouverent ni eau, ni rien de brisé; & reconnurent que la planche qu'on avoit vû sur l'eau, n'étoit que du contre-bord, qui s'étoit rompu. Notre Capitaine reprenant du cœur, fit jeter la sonde, & trouva dix brasses d'eau, qui étoient peu à la verité pour une si grande machine. Il fit ensuite tourner la proue; ce qui commença à faire remuer le vaisseau: & bien nous en prêt

d'avoir un vent foible ; car s'il eût été violent , il fût tombé en mille pieces. Ceux qui étoient à terre nous voyant faire chemin , revinrent avec l'esquif ; & nous continuâmes notre voyage vers la ville de Fernambouc , éloignée de trois cens milles de la Baye de tous les Saints. Nous y mouillâmes heureusement à cinq milles de la ville , le Port ne pouvant recevoir les grands bâtimens.

Le Gouverneur nous entretint là cinq jours avant que d'avoir achevé ses dépêches. Nous commençâmes à lever l'ancre ; & comme elle étoit hors de l'eau , elle se rompit si à l'improviste , que ceux qui y travailloient , au nombre de quarante tomberent tous ; & se blessèrent les uns à la tête , les autres au côté , ou en quelqu'autre endroit. On voulut la pêcher , mais il fut impossible ; s'étant perdue parmi de petits rochers dont le fond étoit garni.

C'étoit un plaisir de voir notre vaisseau , où chaque artisan travailloit à sa profession , comme s'il eût été dans sa boutique , Arquebusiers , Fourbisseurs , Bouchers , Cordonniers , Tailleurs , Tonneliers , Cuisiniers. D'autres accommodoient les Bannieres ; y

en ayant une centaine de différentes, fort belles, les jours de solemnité; & particulièrement la flamme du grand mâ, de huit aulnes de long, de raffetas incarnat. Quand le tems le permettoit, les autres vaisseaux nous accostoient, & nous donnoient des concerts de tambours & de trompettes; & nous faisoient saluer de trois cris de tous leurs gens, avertis par trois coups du sifflet d'argent que le Maître porte au col. Le Capitaine exerçoit les soldats à faire des salves, & des décharges de mousquet. Ces divertissemens furent un jour troublez par un accident. Onze Anglois vinrent ensemble se plaindre au Capitaine qu'on ne leur donnoit pas assez d'eau pour leur boisson: ce qui mit en telle colere le Capitaine, qu'il alla prendre une épée, & leur eût joié quelque mauvais tour, si l'on n'eût eû soin de l'appaiser. Il en fit mettre un à la chaîne avec deux soldats à sa garde jusqu'à Lisbonne, craignant qu'il ne fit quelque soulèvement avec ses camarades: car cet Anglois étoit un homme d'une force surprenante, qui manioit, pour ainsi dire, un canon, comme un autre manie un mousquet; & qui avoit autrefois enlevé des vaisseaux, en mettant

le feu aux poudres. Il voulut le mortifier de cette manière , pour apprendre aux autres de ne venir pas ensemble comme des mutins , faire des plaintes à leur Capitaine ; au lieu de se contenter de venir l'un d'eux tout seul , lorsqu'il leur manquoit quelque chose. Il y eût un autre de ces Anglois qu'on appelloit le Tuë-Turc , qu'il fut aussi obligé de faire enchaîner ; parce qu'il s'étoit enyvré avec deux bouteilles d'eau-de-vie , dont il demeura trois jours yvre. C'étoit un homme d'une telle force , qu'on disoit qu'il eût fendu un homme en deux avec son cimeterre , aussi craignoit-on qu'il ne fit quelque desordre en cet état dans le vaisseau.

Comme nous approchions des côtes de Portugal , nous entendîmes un matin avant le lever du soleil un coup de canon , dont le boulet passa près de nous. J'allai voir ce que c'étoit ; & je remarquai que le Capitaine Joseph , frere de notre Capitaine , avoit mis la Bannière rouge , qui signifie la guerre. Notre Capitaine prit une lunette à longue-vûe , pour découvrir ce qui lui pouvoit avoir donné de l'ombrage ; & un moment après , il me dit que son frere s'étoit trompé , &

que les voiles qu'on appercevoit au nombre de plus de cinq cens, étoient des barques de Pêcheurs, qui vont à toute sorte de vents. Le soleil s'étant levé, cela se trouva vrai; & nous découvrimus sans aide de lunette, une prodigieuse quantité de barques, qui couvroient toute la côte. Il ne faut pas s'étonner qu'on y pêche tant, puisque la plus grande partie de Lisbonne mange du poisson le soir, & même les jours gras; ce qui fait qu'il s'en vend une quantité incroyable: on ne les y vend point au poids, mais au baril.

Nous arrivâmes à *Castais* qui est un petit Bourg des Portugais, & avançâmes jusqu'à la Forteresse Royale de *S. Jean*, où l'on déchargea tant de coups de canon, que le bruit en retentit jusques dans la ville. A peine fîmes-nous à la bouche de la riviere du Tage, que nous vîmes venir à nous grand nombre de bateaux Italiens & Portugais, dont tout le Port sembloit couvert. C'étoient des Marchands, & autres personnes qui avoient quelque intérêt qui les attiroit à nous. J'en reconnus plusieurs qui ne me reconnoissoient pas. Ils furent étonnez de me voir vivant, après avoir eû avis que j'étois mort, & me témoignèrent

la joye qu'ils avoient d'apprendre que la nouvelle n'étoit pas véritable. Ayant pris des Pilotes de la ville , comme c'est la coûtume , nous allâmes mouïller vis-à-vis du palais de Son Altesse Dom Pietro , Prince-Regent de Portugal ; le Roi ayant été conduit aux Terceres. Tous ceux du vaisseau s'étoient habillez si superbement , qu'à peine les reconnoissois-je. C'est ce qu'ils font dans tous les Ports , étant vêtus tout simplement lorsqu'ils sont sur mer. Après avoir fait mes civilisés à tous ceux dont j'en avois reçu pendant notre route , & particulièrement à notre Capitaine ; je descendis & m'allai rendre à notre Couvent , en attendant quelque vaisseau pour l'Espagne.

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le Capitaine Dominique , Corse de Nation , qui étoit bien-aïse d'avoir un Prêtre sur son bord , m'étant venu offrir le passage sur son vaisseau , qui alloit de conserve avec deux autres , celui de Lorette , & celui de la Princesse. Le sien s'appelloit le Paradis ; & l'augure étoit trop bon pour refuser d'être Chapelain du Paradis. Il s'y embarqua avec moi plusieurs Religieux , Dominiquains , Benedic-

nas , & autres ; de sorte que quelqu'un dit : Nous apprehendions de n'avoir point de Chapelain ; mais en voici tant , que nous pourrions chanter en chœur. Cependant tous ces bons Religieux qui craignoient fort la mer , ne furent pas plutôt à la voile , qu'ils ne paroissent non plus dehors , que s'il n'y en eût eû aucun. Ils s'étonnoient de ce qu'étant indisposé , la mer ne me fit point de mal , non plus que si j'eusse été sur terre ; mais je leur disois : mes Peres , vous n'avez qu'à aller aux Indes , & après cela , vous craindrez aussi peu la mer que moi.

Pendant ce trajet , je liai conversation avec un Irlandois , quoiqu'il fut Heretique ; parce que je voyois en lui quelque disposition à gagner cette ame à Jesus-Christ : d'autant plus qu'il étoit d'un naturel assez simple. Il remarquoit ce que je faisois , & particulièrement quand je disois la Messe ; & prenoit goût à entendre la verité ; de sorte qu'en peu de jours , avec l'aide de Dieu , [sans laquelle l'effort du plus habile homme est inutile ,] je le reduisis à chanceler dans la Secte de Calvin. Il me dit , que dès-lors il auroit abjuré publiquement ; mais qu'il

vouloit aller auparavant visiter un sien frere qui étoit à Cadis , pour en recevoir l'absolution. J'appris enfin de lui-même dans cette ville , qu'il s'étoit fait Catholique ; ce que je ne voulus pas néanmoins publier , quoique je le viffe plus joyeux qu'à l'ordinaire ; parce que je craignois qu'il ne fit comme bien d'autres , qui paroissent quelquefois animez d'un fort grand zele , & ne laissent pas d'abandonner ensuite le bon chemin où ils étoient entrez.

Quoique notre vaisseau fût le plus grand des trois , dont notre convoi étoit composé , notre Capitaine néanmoins , comme plus jeune , avoit cédé le commandement à celui de Lorette , le nôtre faisant l'Amiral. Nous aperçûmes un jour une voile ; & comme c'étoit à notre Capitaine à aller reconnoître , il fit déployer toutes nos voiles : nous les eûmes atteints dans un quart d'heure , & leur tirâmes un coup de canon sans balle , pour leur faire rendre obéissance , comme c'est la coûtume des plus forts. Eux , au lieu de répondre , mirent toutes leurs voiles , comme pour vouloir fuir , leur bâtiment étant beaucoup plus petit que le nôtre. Cela fit soupçonner à notre Capitaine que ce

fussent des Turcs, puisqu'ils n'avoient mis aucune banniere. Il leur fit donc tirer un coup de canon à balle, & fit mettre la banniere de guerre; ce qui les fit répondre d'un coup sans balle. Comme nous en étions fort proche, le Capitaine lui fit parler par un trompette qui sçavoit plusieurs langues. Il leur parla en François, parce qu'il avoit mis le pavillon blanc, & comme on doutoit que ne fût une feinte, on les appella pour nous envoyer quelqu'un. Ils jetterent l'esquif en mer, & leur Capitaine vint à notre bord, où nous apprîmes que ce prétendu bâtiment Turc étoit un vaisseau chargé de Mestuches, qui venoit de Nantes, & alloit aux Isles Maderes. On bût la fanté du Roi Très-Chrétien, & de la République de Genes, & chacun tira son chemin.

Nous mouillâmes enfin dans ce beau & grand Port de Cadis, qui est un des plus renommez de toute l'Europe, plein d'une infinité de vaisseaux, galeres, barques, saïques, tartanes, & caravelles, qui se montoient alors, à ce qu'on m'assura, à environ mille voiles. Nous y vîmes à l'entrée vingt-cinq vaisseaux d'une grandeur surprenante. Aussi est-ce un

abord continuel de toutes sortes de vaisseaux de toutes les parties du monde, & même des Indes; & c'est une chose ordinaire d'y voir entrer ou sortir trente ou quarante vaisseaux à la fois, comme si c'étoient de simples petites barques. Je mis pied à terre avec un Cavalier Italien, & quelques Marchands Espagnols; & nous fûmes d'abord arrêtez par les Douanniers. Je dis ce qui m'appartenoit; & le Cavalier le sien; mais il ajoûta qu'il étoit soldat de Sa Majesté, & on le laissa passer; les Espagnols en dirent de même, & nous fîmes charger nos hardes pour les porter chacun chez soi. A peine étions-nous dans la ville, que le Maître de la Douanne accompagné de ses gens, arrêta les Crocheteurs; & leur dit de porter ces hardes à la Douanne. Les Espagnols dirent que tout étoit déchargé, & qu'il n'y avoit pas besoin d'autre chose. Le Douannier répondit fierement, & de parole à autre, on en vint aux injures, & des injures, aux coups. Cent épées furent tirées en un moment; mais le monde étoit si pressé, qu'on se battoit la pointe des épées en haut, f'appant des gardes les unes contre les autres, avec si grand fracas,

qu'on eût dit qu'ils s'alloient tous hacher par morceaux. La poussière s'étoit levée si épaisse, qu'on ne se voyoit pas les uns les autres, & comme le champ de bataille étoit proche du Port, le monde y accourut en foule, craignant qu'il n'y eût bien des morts & des blessez. On s'empressoit fort à separer les combattans, dont on entendoit les cris, & le choc des épées. Mais ce que bien des gens de sens rassis ne purent pas faire, fut executé en un moment par quatre Anglois yvres, qui se voulant faire chemin pour aller à leurs vaisseaux, commencerent à tirer des pierres avec telle furie, que chacun s'estima heureux d'avoir encore des jambes pour fuir. Ceux qui se battoient considerant qu'il ne seroit pas sûr pour eux d'essuyer une telle grêle de pierres, se sauverent en un moment, qui d'un côté, qui d'autre.

Je me rendis à notre Couvent, où la fièvre qui ne m'avoit point encore accordé de trêve, m'augmenta, & me tint un mois sur la litiere, étant obligé de me faire encore tirer six fois du sang, & pendant ce tems, partiront nos vaisseaux. Je pris occasion, avant que poursuivre mon voyage en Italie, d'aller voir S. Jacques de Ga-

lice. Je me joignis à un Religieux Milanais du Tiers-Ordre de S. François, avec lequel je m'embarquai pour la ville de Porto. Un vent tempétueux nous y porta en peu d'heures, de là, nous allâmes encore par mer à Birona, & de Birona, nous allâmes à pied avec grande fatigue à Compostelle, où nous visitâmes d'abord la fameuse Eglise de S. Jacques. Les Chanoines de cette Eglise sont tous vêtus de rouge, & on les appelle Cardinaux. L'on nous dit qu'à l'Autel du Saint, il n'y avoit que des Prélats & Grands d'Espagne qui pussent dire la Messe, à cause de quoi le Sacristain ne voulut pas nous permettre de la dire à cet Autel. La châsse du Saint est placée sur l'Autel avec la statuë par dessus; en sorte que les Pelerins qui viennent là par dévotion, montent quatre ou cinq degrés, & mettent leur chapeau sur la tête de cette statuë, qui est vêtue en Pelerin. Il y a plusieurs lampes d'argent autour; mais elles sont toutes noires, comme si elles n'étoient que de bois. Ayant recité un *Pater* & un *Ave Maria*, nous nous en allâmes; & le Pere me dit que s'il avoit crû que ce n'eût été autre chose que cela, il ne seroit pas venu dans ce pays. Je lo-

geai là chez un Orfèvre qui nous servit à table du vin de Florence , des saucissons de Bologne , & du fromage de Plaisance ; ce qui me fit étonner , que dans un pays si éloigné on trouvât des fruits & provisions qui venoient de notre Italie , qu'on peut véritablement appeller le jardin du monde.

On nous avoit donné avis qu'au cap *Finibus terra* il y avoit un vaisseau prêt à faire voile pour Cadis ; ce qui nous fit hâter notre retour. Nous nous y rendîmes justement , lorsque le Capitaine se mettoit dans l'esquif pour s'embarquer. Quoique je sçusse bien qu'il étoit Heretique , je le priai de m'accorder pour l'amour de Dieu le passage à Cadis sur son bord. Lui , sans me répondre , me fit signe d'entrer dans l'esquif : ce qu'ayant fait , & voyant qu'il ne m'avoit pas répondu , peut-être pour n'entendre pas l'Espagnol , je lui parlai en Portugais ; il me fit réponse , que j'étois le bien-venu , & que non seulement il me meneroit à Cadis , mais encore , si je le voulois , jusqu'à Seville. Je le remerciai de ses offres charitables. Mais il fallut que mon Compagnon , qui eût bien voulu avoir un habit comme moi , payât son trajet. C'étoit un vaisseau

de guerre des plus grands d'Angleterre, monté de soixante-dix pieces de canon, avec trois cens hommes dessus, & chargé d'anchres & autres provisions navales. Il alloit par ordre de Sa Majesté Britannique dans tous les Ports d'Espagne, chercher vingt-quatre Fregates de cette Couronne destinées contre les Turcs, pour les fournir de ce qu'elles auroient besoin.

Comme nous étions assez avant en pleine mer, je vis que le Capitaine tâchoit de découvrir avec une Lunette quelques voiles qui paroissent; ensuite de quoi, il entra dans la chambre, & parla en Anglois à ses Officiers, qui allerent donner plusieurs ordres, & un moment après, les tambours commencerent à battre, & les soldats à prendre leurs postes. Nous jugeâmes bien, mon Compagnon & moi, qu'ils se préparoient à se battre, quoique nous ne découvrissions aucunes voiles: mais eux les avoient bien découvert. Nous tournâmes la proue de leur côté, & prîmes le vent à boulines, ayant ajouté deux voiles appellées coutelas, à côté de la grande voile: de sorte qu'en ayant jusqu'au nombre de quatorze, nous allions comme

Je vent, & fendions l'eau avec une impétuosité merveilleuse.

Nous arrivâmes en une heure sur les deux vaisseaux que le Capitaine avoit découvert ; & comme ils n'avoient arboré aucun pavillon, on leur tira un coup de canon pour leur faire rendre obéissance. Mais eux, qui se voyoient deux contre un, & qui ne s'imaginoit point sans doute, qu'il y eût tant de soldats sur notre bord, répondirent d'un coup à bales ; & en même-tems on entendit d'un de ces vaisseaux un bruit confus de voix, comme de gens qui se plaignoient. Notre Capitaine dit qu'il ne doutoit point que ce ne fût un vaisseau Chrétien, avec un vaisseau Turc qui l'avoit pris ; ce qui se trouva vrai : & en même-tems il fit embrouïller les voiles & virer le bord, lui tirant une bordée de vingt canonnades, dont le tonnerre devoit faire trembler les plus affurez. Bien nous en prit d'avoir le dessus du vent qui portoit toute notre fumée sur le Turc. Ils tirerent pourtant en désesperez des deux vaisseaux : car celui des Chrétiens avoit été fourni de Matelots & de soldats Turcs, & il falloit que les pauvres Chrétiens aidassent malgré eux à remuer l'artil-

lerie, les principaux ayant été mis aux fers. On fut ainsi une heure & demi à se canionner ; & cependant ne sachant quel en seroit le succès, nous nous confessâmes, le Père du Tiers-Ordre & moi. Il étoit au désespoir d'être en pareille fête ; mais je prenois patience à tout événement, moyennant que quelque balle ne vînt à me toucher.

Notre Capitaine voyant que le combat tiroit en longueur, fit aborder un des vaisseaux ennemis, qu'on accrocha avec certains crochets de fer, pour venir aux mains. Ce fut alors qu'on commença à entendre les plaintes & les cris des pauvres blessés jonchez sur le tillac les uns sur les autres, & servant de tranchées à ceux qui combattoient. L'attaque fut furieuse, & la défense vigoureuse ; mais eux étant peu au respect de nous, commencerent à plier & à ceder le vaisseau. Nos gens sans perdre de tems, sauterent dedans, mirent les Turcs aux fers, & déchaînerent les Chrétiens, qui prirent les armes pour se venger, & pour assurer la liberté qu'on venoit de leur rendre. L'autre vaisseau se voyant seul, prit la fuite ; mais notre brave Capitaine fit prom-

ptement mettre en ordre & pourvoir de gens le vaisseau pris, qui étant plus léger que le nôtre, pourroit plus facilement poursuivre celui qui fuyoit. Comme il étoit chargé des marchandises des Chrétiens qu'il avoit pris, il fut bientôt atteint par celui que nous venions de prendre, qui n'avoit que des vivres & des munitions. Ils tirèrent quelques canonnades : mais voyant que notre grand vaisseau suivoit, & qu'il étoit déjà à la portée du canon, ils se rendirent. Le Lieutenant à qui on avoit donné le commandement du premier vaisseau pris, alla se mettre en possession de l'autre, mettant les Turcs à la chaîne, & délivrant les Chrétiens, qui étoient au nombre de quatre-vingt tant Mariniers, que Marchands ou Passagers, & douze de morts ; les Turcs étoient environ cent-trente, le reste étant mort ou dangereusement blessé.

Nos trois vaisseaux s'approchèrent, & notre Capitaine commanda qu'on lui amenât tous les Chrétiens, qui vinrent s'agenouïller devant lui & le remercier de ce qu'il les avoit délivrés des mains de ces Barbares. Il demanda qui étoit leur Capitaine ? Un grand homme déjà demi-dépoüillé lui

dit en Espagnol que c'étoit lui ; puis il lui raconta en Portugais que notre Capitaine possédoit mieux , de quelle maniere ils avoient été pris. Qu'étant partis de Malaga avec son vaisseau chargé de vin , il avoit pris la route de Cadis ; mais qu'ayant passé le détroit de Gibraltar , & approchant du Cap S. Vincent , ce vaisseau Turc , qui ne portoit aucunes marchandises ; mais bien fourni de soldats & de marelots au nombre de deux cens vingt-cinq leur étoit venu dessus , & se trouvant beaucoup plus forts , ils s'étoient rendus les maîtres de leur vaisseau , après quelque résistance. Le Capitaine leur dit de s'aller habiller & prendre possession de leur vaisseau comme auparavant , en faisant sortir les Anglois. Ils le remercièrent avec mille acclamations , & le prièrent de le convoyer jusqu'à Cadis , puisqu'il y alloit aussi-bien qu'eux : ce que notre Capitaine leur accorda. Les Anglois se partagerent sur le nôtre & sur le vaisseau Turc , raccommoderent tout , & remirent à la voile , tous joyeux d'avoir fait d'une pierre deux coups , ayant pris ce vaisseau Turc , & délivrez les Espagnols ; parmi lesquels étoient des Napolitains ; des Mila-

nois , & des Flamans.

Comme nous allions ensuite à pleines voiles , le tems s'obscurcit tout d'un coup ; & y ayant soupçon de quelque tempête qui se préparoit , nous amenâmes les voiles : & à la vérité , il n'eût pas fallu tarder davantage ; car un moment après la furie du vent s'augmenta si fort , qu'on ne pût plus être Maître du vaisseau , & qu'il fallut s'abandonner au vent. Ce fut alors qu'on entendit par tout le vaisseau des hurlemens & des cris capables d'augmenter la terreur que le danger d'une mort prochaine inspiroit. Le Capitaine nous dit pourtant que nous ne craignassions rien . que le vaisseau étant tout neuf , il nous tiendrait d'affaire. Nous ne laissâmes pas de faire de ferventes oraisons. Le Pere voyant que nous étions à tous momens sur le point de faire naufrage , me dit que nous avions mal fait de nous embarquer avec ces Heretiques qui portent toujours avec eux l'excommunication ; mais , lui dis-je , ceux qui courent par le monde , doivent faire de nécessité vertu. Cependant ceux qui faisoient garde à la hune , criaient , terre , terre. Le Capitaine y monta promptement , & vit que nous

étions à la côte de Barbarie, la tempête nous ayant porté bien avant dans la Méditerranée. C'est pourquoy avant que d'être découverts par quelques vaisseaux Turcs, il fit tourner la prouë vers Oran, Forteresse du Roi d'Espagne, nous y arrivâmes en moins d'une heure, le vent étant des plus gail-lards; & nous remerciâmes Dieu de nous avoir délivrés de la main des Turcs; le vent, si l'on n'y avoit pris garde, nous portant directement à Alger.

Notre Capitaine descendit le lendemain à terre avec quelques-uns des principaux, & le Capitaine Espagnol. Ils allerent vers le Gouverneur, & l'informerent de notre combat; & lui de son côté remercia nos Anglois au nom de Sa Majesté Catholique. Cette Forteresse paroît d'une grande importance, & comme imprenable. Elle est bien fournie d'artillerie, & sert beaucoup aux Chrétiens, lorsqu'ils sont portez par la tempête sur cette côte de Barbarie, n'y ayant point d'autre lieu appartenant aux Chrétiens, où ils se pussent retirer. La matinée suivante, le vent étant devenu favorable, nous levâmes l'ancre, & arrivâmes bientôt à Cadix. J'avois dessein d'aller descen-

dire à notre Couvent; mais le Capitaine me dit qu'ayant des affaires à Seville, il avoit fretté exprès une barque couverte pour y aller, & que si je voulois y venir, il m'y meneroit pour l'amour de Dieu: ce qui fit que je ne voulus pas négliger une si bonne occasion. Je l'attendis un jour sur son bord, jusqu'à ce qu'il eût expédié quelques affaires qu'il avoit à Cadix. Nous partâmes ayant pris trente hommes avec lui pour ramer quand le vent manqueroit. Nous touchâmes à S. Lucar, où nous arrêtâmes quelques heures; & ayant cheminez toute la nuit, nous arrivâmes à Seville. Je le remerciai de tant de courtoisies que j'avois reçu de lui; & lui témoignai que le sentiment que j'en avois étoit d'autant plus grand, que je n'en aurois pas pû recevoir davantage d'un Catholique: à quoi il répondit, en me faisant connoître que les Capucins étoient en bonne estime parmi eux.

J'allai à notre Couvent, qui est grand, eu égard à notre pauvreté, & nombreux en Religieux. J'y restai huit jours, tant pour me reposer, que pour voir la ville; qui seroit peu différente de Milan, si elle avoit les rues belles & larges. Le dôme ne cede gué-

res aussi à celui de Milan , il est vrai qu'il n'est pas de marbre , & qu'il n'a pas de statues ; mais il est d'une pierre qui semble du marbre , si ce n'est qu'elle est tendre & facile à travailler. Dans toute l'Espagne ils ont accoutumés de faire le chœur & l'autel dans le milieu de l'Eglise , & particulièrement aux Catedrales ; ce qui incommode beaucoup quand il y a affluence de peuple , quoique d'ailleurs ce soient des fabriques vastes & magnifiques. Le clocher est si grand & si commode , qu'on y peut monter à cheval ou en litière. Y étant monté , je fus surpris d'y voir tant de cloches : car il n'y en a pas moins de trente-trois. Dans le tems que nous y étions , on vint pour les sonner ; & comme excepté deux ou trois qui servent pour l'horloge , on devoit sonner tout le reste , nous nous dépêchâmes de descendre , de peur que le grand bruit que ce carillon alloit faire , ne nous étourdit. Nous ne fûmes pas plutôt à la rue , qu'elles commencèrent à sonner avec tant de bruit , qu'il sembloit que ce fussent toutes les cloches de la ville.

J'allai au jardin royal qui est assez beau , & abondant en eaux , en orangers & citronniers ; mais il n'y a rien que

nous n'ayons en Italie avec plus de profusion. Je visitai aussi le Couvent des Recolets qui est fort grand , mais de vieille fabrique. Il y a plus de cent-cinquante Religieux , sans ceux qui sont à l'Infirmierie. La cloche qu'ils sonnent pour le Refectoire est aussi grande que deux de celles dont nous nous servons pour l'Eglise. Les Chanoines de cette ville sont fort riches , & vont toujours dans des carosses attelés de quatre mules. On attendoit alors Monseigneur Spinola , Italien , qui avoit été pourvû de l'Archevêché de cette ville.

Je partis ensuite à pied pour Cordoué , passant par Cardone , Ezga , & autres petits lieux , dont je ne dirai mot de peur d'ennuyer le Lecteur ; mais pourtant ne puis-je pas oublier ce miserable chemin où on ne trouve ni maison , ni arbre , ni pas même de l'eau pour se rafraîchir la bouche : ce qui m'obligea de me pourvoir d'une bouteille de vin , que j'eus par le moyen d'un Gentilhomme que je trouvai en chemin , qui me l'acheta : car il ne me falloit pas esperer de l'avoir par charité du Marchand. Et à la verité , sans les personnes de qualité qui nous assistent , il seroit impossible aux

Capucins de vivre d'aumônes selon leur Regle; le Peuple ne sçachant ce que c'est de faire l'aumône. Comme j'étois dans un Bourg où nous n'avions point de Couvent, je demandai du pain pour l'amour de Dieu à un Boulanger, ce qui l'étonna si fort, qu'il en demeura tout interdit, comme un homme létargique. Je le laissai là, & son pain, de peur que si je continuois à lui demander la charité, il n'en perdit tout-à-fait la respiration. Je poursuivis mon chemin, priant Dieu de me faire bientôt sortir d'un pays où les gens étoient si peu charitables.

Etant arrivé à Cordouë je me rendis à notre Couvent, où il me fallut contenter du ragoût des Espagnols, qu'ils appellent *una potrida*, comme qui diroit *un pot pourri*. Ce nom ne lui est pas mal approprié : car c'est une composition extravagante de plusieurs choses différentes ; comme oignons, ail, pois, courge, concombres, citrouilles, tige de blette, un morceau de porc, & deux de moutons ; qu'étant cuits avec le reste, deviennent presqu'invisibles. Les Peres me demanderent si je le trouvois de mon goût. Je leur répondis que cela étoit tout à propos pour me faire crêver,

étant comme je l'étois demi-malade, & si foible, que j'aurois eû besoin de quelque restaurant meilleur que cette potrida, à laquelle je n'étois pas accoutumé. Ils y mettent aussi tant de saffran, que quand je n'eus pas été tout jaune par ma maladie, je n'aurois pas eû besoin d'autre chose pour avoir le cuir enluminé de cette couleur. C'est un grand régal pour les Espagnols, mais un méchant ragoût pour ceux qui n'y sont pas accoutumez.

La Cathédrale me parut par dehors plus grande que toute la ville, & je ne me trompois pas : car étant entré dedans, je fus surpris de voir une Eglise si grande, qu'à peine, étant d'un côté, pouvoit-on appercevoir la muraille qui étoit de l'autre ! Si elle étoit haute à proportion, ce seroit une merveille du monde. Il y a dedans dix rangs de colonnes ; & quinze colonnes à chaque rang. La nef du milieu est fort grande, faite à la moderne, & dorée à l'endroit du Grand-Autel & du Chœur. Un Chanoine me dit qu'il y avoit trois cens soixante-six Autels. Sur le principal il y a un Tabernacle fort grand, tout de pierres précieuses, auquel sont appliquez trois mille livres de rente. Dans une

grande Chapelle il y a un saint Ciboi-
re d'argent, qui pese 1200. marcs. Je
remarquai dans une colonne séparée,
un homme dépeint à genoux. On me
dit que c'étoit le portrait d'un Chré-
tien qui avoit été plusieurs années es-
clave dans cette ville, lorsqu'elle étoit
retenuë par les Mores, & qui avoit
gravé avec les ongles une croix sur
cette colonne; on me la fit voir: on
dixoit qu'on l'ait fait avec un canif. Je
crois qu'il lui fallut employer bien dd
tems pour en venir à bout; puisque
c'est un marbre très-fin. Cette ville est
assise dans un grand valon, avec une
riviere qui passe près de ses murailles.
Elle passoit autrefois dans le milieu de
la ville; car la ville étoit fort grande;
mais maintenant elle est très-médio-
cre, & n'a point d'autres particula-
rités qui soient venues à ma connois-
sance.

Je partis pour *Alcala la Réale*, &
fis rencontre de quelques Espagnols
qui me dirent que l'Andaloufie étoit
le jardin de l'Espagne. Sur quoi je di-
sois en moi-même; Dieu me garde du
reste de l'Espagne, si ceci en est le jar-
din: encore me vaudroit-il mieux re-
tourner sur la mer. Cette ville est sur
une montagne, & je n'y vis rien de

particulier. Grenade où je vins ensuite, est une belle & fort grande ville ; mais elle le cede pourtant à Seville. Nos Peres y ont deux Couvens, l'un pour le Noviciat, & l'autre pour l'étude. La Cathédrale n'est pas encore achevée. Le palais des Rois Maures qu'on appelle l'Alhambre, est posté sur une montagne, qui ne laisse pas, quoiqu'elle soit haute, d'avoir beaucoup d'eau. Le palais a si grande quantité de chambres, qu'on s'y perdroit comme dans un labyrinthe. Il y a deux bains où les Maures se baignoient, l'un d'eau fraîche, & l'autre d'eau chaude. Les lambris des chambres sont un ouvrage curieux d'un plâtre coloré qui semble tout neuf. Il y a une autre montagne où ils faisoient mourir les saints Martyrs, & on l'on conserve plusieurs reliques.

De Grenade, je me rendis à Livena, dont les vins sont estimez pour les meilleurs d'Espagne ; mais le Peuple y parle très-mal, & à peine les peut-on entendre, quoiqu'ils parlent l'Espagnol. On les appellent *Biscayens*. Je continuai ma route par Antequera qui est un Bourg aussi grand qu'une ville. J'y séjournai huit jours dans un de nos Couvens : le Gardien qui me

combla de mille bons offices , m'y vouloit retenir encore autant. De là je fus à Malaga , qui est une ville maritime assez médiocre , mais extrêmement peuplée , & de grand négoce. Celui qui est Archevêque de cette ville , est un Dominiquain , frere de Dom Juan d'Autriche. On me dit qu'il avoit quatre-vingt mille écus de rente.

J'étois-là en attendant quelque occasion favorable pour m'embarquer. Comme je me trouvois toujours très-mal , n'ayant point cessé de saigner de la bouche , du nez & des oreilles , je me mis entre les mains d'un Medecin Anglois , qui fit tant , qu'il me mit en meilleur état , le sang ne me sortant plus que par le nez. Je me portois pendant huit jours assez bien , & puis je retombois comme auparavant. Après avoir attendu quelques semaines , il se présenta à la fin une très-bonne occasion. C'étoit six Galeres d'Espagne qui revenoient du détroit de Gibraltar , & qui donnerent fonds dans ce Port pour prendre des rafraîchissements , & aller passer l'hiver à Carthagene. Je m'adressai au Marquis de Bayone qui les commandoit. On l'appelloit alors le Marquis de Saints

Croix , parce qu'il s'étoit défait du titre de Bayonne en faveur de son fils , qui est présentement General des Galeres de Sicile. Ce brave Seigneur entendant que j'étois Italien , m'accorda non seulement l'embarquement , mais il voulut que je demeurasse sur sa Galere , & bien que je pussé parler Espagnol , il voulut pourtant que je m'entretinsse avec lui dans ma langue maternelle ; parce qu'il parloit parfaitement bien Italien , ayant été autrefois General des Galeres de Naples & de Sicile. Le Prêtre de ces Galeres étant resté malade à Carthagene , on me donna pendant le trajet que nous devions faire , l'emploi de Chapelain & de Confesseur de son Excellence.

Notre voyage fut de quinze jours , & pendant ce peu de tems j'éprouvai ce que c'étoit que de voyager sur des Galeres ; j'enviois le bonheur de ceux qui étoient sur les grands vaisseaux , qui sont plus commodes & plus expeditifs que les Galeres. Le gros tems nous fit rebrousser chemin par trois fois. Le calme succedant , nous avançâmes à la rame. Ayant découvert un vaisseau aux rayons de la Lune , nos gens firent force de rames. Comme nous en fûmes prêts , il arbora la ban-

niere d'Angleterre ; mais cela n'empêcha pas que nous ne l'environnassions , & que nous ne tirassions un coup sans bale. Il nous répondit d'abord , & le Capitaine ayant jetté l'esquif en mer , vint faire la reverence à Son Excellence. Ce vaisseau nous paroissoit comme une montagne , à nous qui étions dans des Galeres ; sa poupe étoit toute dorée. Il portoit soixante pieces de canon , & deux cens cinquante hommes. Ces Anglois alloient à la chasse de quelque vaisseau des Turcs : car ils leur portent une haine implacable ; & si tous les Potentats en usoient comme eux , je crois qu'on ne verroit guères paroître en mer ces malheureux Corsaires.

Nous continuâmes notre route vers Armeria , où nous séjournâmes deux jours , faisant provision d'eau & d'autres rafraichissemens. La ville n'est ni fort grande ni bien peuplée ; mais elle paroît néanmoins avoir été en considération du tems des Maures , étant environnée de montagnes , & défendue par une bonne Forteresse. La ville est ornée de quantité de fontaines d'une eau très-claire & bonne. Comme j'y étanchois la soif que la fièvre & les ruisseaux de sang allumoient

dans mes entrailles, j'entendis tirer le coup de partance, & me rendis à nos Galeres. Nous partîmes sur l'*Ave Maria* avec une salve de la Forteresse. Nous prîmes en chemin faisant trois brigantins Turcs, dont les prisonniers furent distribuez sur les Galeres, & on les arma de soldats & matelots Chrétiens, avec des esclaves Turcs. Nous arrivâmes enfin à Carthagene, où est un très-beau Port fait par la nature, environné de montagnes, & très-sûr : particulièrement pour les Galeres. La ville paroît avoir été autrefois considérable ; mais c'est à present le lieu le plus disgracié de toute l'Espagne : car depuis que les habitans eurent lapidé leur Evêque, ils furent sept ans sans pluye ; mais il semble qu'ensuite Dieu ait été touché de compassion envers eux : car à present il y pleut deux ou trois fois l'année. Le pays est néanmoins sterile, & pour aider les Galeres à hiverner là, on y transporte du biscuit d'Italie. De là je vins à Caravacca, où je vis la sainte Croix apportée du Ciel par un Ange sur un Autel où un Prêtre celebrait la Messe sans Croix. Je passai ensuite à Valence qui est une très-belle ville, agréable pour les jardins ; dont

le plus beau est celui de l'Archevêque. De là à Murcie, & à Alicant, petite ville, mais très-bonne pour le négoce; les maisons hautes & assez bien bâties. M'y étant arrêté cinq jours, je continuai ma route par Tortose & Tarragone, où il y a un très beau dôme, & vins à Notre-Dame de Mont-Serrat. Ce lieu inspire un grand respect, & tire même les larmes des yeux à ceux qui y vont avec un véritable esprit de dévotion. Il y a autant de Chapelles qu'il y a de mystères au saint Rosaire. On diroit que tout le chemin est taillé au ciseau, étant tout dans le rocher. Il y a grande quantité de lampes d'argent & d'or, & quelques unes d'ambre; les paremens d'Autel répondans à cette magnificence. On rencontre continuellement en chemin des Pèlerins qui y vont ou qui en viennent.

De Notre-Dame de Mont Serrat je passai à Barcelonne, Capitale de la Catalogne, où il y a un Evêque. J'y séjournai six semaines, à cause de quelque douleur qui m'étoit survenue, & qui me rendoit incapable de voyager, même à cheval. Les trois Couvens que nous y avons sont hors de la ville. Celui de sainte Matrone

est dans le penchant d'une colline sous la Forteresse ; & dans l'Eglise est le corps de cette Sainte. Le second est celui de sainte Eulalie , où étoit la maison de cette Sainte , entre les montagnes à deux milles de la ville ; & c'est là qu'est le Noviciat. Le troisième est celui du Mont Calvaire , non pas à la verité qu'il soit situé sur une montagne ; mais il est ainsi nommé à cause des trois croix qui y sont. Ce fut à celui-ci que je me retirai , parce qu'il est le plus grand , & qu'il y a une Infirmerie. Ces Peres Catalans me reçurent avec grande courtoisie , particulièrement apprenant que je venois d'un pays si éloigné. La ville est belle & grande , & fournie abondamment de toutes les provisions nécessaires à la vie. Si elle avoit un Port assuré pour les grands vaisseaux , ce seroit la plus considérable de tous ces quartiers-là. Je remarquai la musique dont ils se servent aux Fêtes qu'ils solennisent : car au lieu de violons , ils marient aux voix , des fifres & des trompettes , qui font trembler toute l'Eglise.

Pendant mon séjour à Barcelonne , j'y vis arriver un de nos Freres Servans nommé Pierre de Saffari , qui venoit d'Alger , où il avoit été racheté

avec d'autres esclaves par le Roi Catholique. Il avoit été pris six mois auparavant avec le Pere Louis de Palerme, en allant de Cagliari à Saffari. Ces deux Capucins ayant été menez à Alger, le Pere Louis n'eût pas de peine à y gagner honnêtement sa vie avec les Prédications, les Messes & les Confessions, & de payer outre cela au maître à qui il étoit échû en partage une somme par mois; ce qui étoit cause qu'on ne l'avoit point mis à la rame, mais qu'on lui avoit laissé la liberté d'aller où il vouloit par toute la ville. Aussi quand il fut question de le racheter, on demanda trois mille écus pour sa rançon, au lieu qu'on se contenta de trois cent pour le Frere, comme n'étant propre qu'à la rame: ce qui fut cause que cet argent étant plus facile à trouver, il fut aussi plutôt racheté. Je lui proposai de venir en Italie; mais il avoit l'esprit tellement frappé de sa disgrâce précédente, qu'il me témoigna n'avoir autre dessein que de se rendre au plutôt chez lui. Nous resolûmes donc de profiter de l'occasion d'une barque qui alloit en Sardaigne, dont le Capitaine qui étoit un Catalan fort dévot, nommé Dom Carlo de Pise,

nous reçût courtoisement, Nous étions jusqu'au nombre de deux cens cinquante personnes sur cette barque, qui fit voile avec le vent en poupe. Le vent étant fort gaillard, nous avions déjà beaucoup avancé, & nous commencions à entrer dans le Golphe, lorsque la violence du vent s'augmentant, nous eûmes à essuyer une des plus rudes tempêtes que l'on puisse s'imaginer; les vagues balotant notre barque comme une coquille de noix, & les montagnes d'eau venant de tems à autre couvrir tout notre bâtiment. L'embarras, la confusion, & particulièrement les cris des femmes, avoient épouventé les plus accoutumés à ces orages. Le pis étoit qu'à cause du bruit de la mer & des Passagers, les Mariniers ne se pouvoient pas entendre l'un l'autre: ce qui obligea le Capitaine à mettre l'épée à la main pour faire descendre sous la couverte ceux qui n'avoient rien à faire à la conduite du vaisseau, & qui ne servoient qu'à embarrasser les autres. Tout ce qui étoit sur le tillac & dans la chambre de poupe étoit mouillé, le vaisseau sembloit être sur le point de renverser par les coups de mer, qui portoient les gens du côté qu'il panchoit,

lorsqu'une vague fut poussée par le vent , avec une telle furie , qu'elle rompit une corde qui tenoit une piece d'artillerie attachée. Ce canon étant ainsi détaché , courut avec une telle force vers le plus panchant , & donna une telle secouffe , que ce fut un miracle que la barque ne s'ouvrit en deux. Le bruit que cela fit augmenta l'épouvante que l'obscurité de la nuit fomentoit. Les Mariniers mouillez & fatiguez , resolurent de laisser aller la barque à la discrétion du vent , pourvû qu'elle n'alla pas donner à terre. Je disois en moi-même : comment se peut-il faire qu'ayant traversé l'Océan par deux fois , je vienne , pour ainsi dire , me noyer dans un verre d'eau ! Car il faut avoüer que je ne me crus jamais si près du naufrage que cette fois-là ; voyant un arbre rompu , les voiles à demi déchirées , la barque maltraitée , & les Mariniers tous découragez. Cette tempête dura toute la nuit , sans que nous scussions où nous allions. Sur l'aube du jour , la mer sembla s'appaiser un peu , & le ciel s'étant éclairci par le lever du soleil , nous découvrimés des montagnes qui n'étoient qu'à trois mille de nous , & reconnûmes que nous étions

sur la côte d'Espagne, proche le cap de Gatta. De sorte que voyant que j'étois retourné en arriere, & que j'avois perdu en six heures le chemin qui m'avoit presque coûté six mois de tems, je fis resolution de ne plus me remettre en mer. Nous nous consolâmes néanmoins bientôt : car pendant que nous nous approchions de terre, il se leva une tramontane si fraîche, que le Pilote crût qu'il ne feroit pas mal de regagner du moins en partie, le tems & le chemin perdus. Nous tournâmes donc la prouë du côté de Catalogne, & arrivâmes en peu d'heure à Mattalone, qui étoit le pays de notre Pilote.

L'ancre étant jetté, je débarquai avec mon Compagnon, que je n'avois pas vû pendant toute la tempête. Nous allâmes nous reposer à notre Couvent qui est hors du Bourg sur une colline. Je faisois dessein d'y rester quelque-tems; mais apprenant que le Pilote vouloit s'avancer jusqu'à Albana où est un Port plus assuré, je me laissai tenter de profiter encore de cette commodité, l'envie de m'embarquer me reprenant dès que j'étois à terre, à cause de l'indisposition où je me voyois toujours. Nous vinmes

donc en peu d'heures à Albana ; où nous allâmes à notre Couvent , assis sur un roc dans une peninsule jointe au Bourg par une petite langue de terre ; de sorte que la mer sert de clôture au Couvent & à son jardin : ce qui me parut un des plus beaux postes qu'ait aucun des Couvens de notre Ordre ; l'air y étant d'ailleurs très-temperé. Je fis connoître à mon Compagnon que mon dessein étoit d'arrêter là quelque-tems, pour m'en retourner par la France ; qui méritoit bien plus ma curiosité que la Sardaigne. Les gens de notre bâtiment le sçachant , & particulièrement les Officiers , qui étoient tous Italiens ; vinrent se confesser à moi , me témoignant le déplaisir qu'ils avoient que je les abandonnasse. Eux ayant repris la route de Sardaigne , je me reposai huit jours dans ce lieu délicieux , & partis avec deux Compagnons pour Gironne , de sorte que je vis presque toute la Catalogne qui est un pays très-fertile , & de très-bonnes gens. De Gironne , je vins à Figuières dans les confins d'Espagne , d'où ayant passé quelques montagnes , j'entrai dans le Comté de Roussillon , & dans le premier Bourg appelé *Cérat*.

De Cérat je vins à Toüi , situé dans la vallée de Perpignan , & je me souviens que je passai là une riviere sur un pont fait d'une seule arcade , dont les extrêmités sont sur deux collines : enforte qu'étant au milieu , c'est une hauteur à perte de vûë , & une chose affreuse à confiderer. On dit qu'il n'y a pas dans toute la France une arcade plus haute ; & je puis assurer de mon côté que je n'en ai pas vû une en aucun lieu du monde où j'ai été qui lui soit comparable en cela. Je vis dans les environs la campagne pleine de soldats , dont je demandai la raison. On me dit que ce pays avoit autrefois appartenu à la Couronne d'Espagne ; mais qu'étant tombé sous celle de France , & le sel leur ayant été haussé de prix , ces Peuples s'étoient soulevés ; ce qui fut cause qu'on y avoit envoyé des troupes du Languedoc pour appaiser le tumulte.

Perpignan que je vis ensuite est une Forteresse royale , postée sur un rocher élevé , avec trois murailles fort hautes , environnée de bons fossez , & très-bien fournie d'artillerie. A la verité elle semble imprenable de vive force : le Roi Très-Chrétien la prit néanmoins en huit mois de siege. A

quoi ne contribua pas peu , qu'à la Forteresse est jointe une ville fort peuplée : car si ç'eût été une Forteresse seule sans ville , huit mois n'auroient pas suffit , du moins à prendre par famine cette Place , où l'on pouvoit avoir pour trois années de vivres. Le Couvent que nous y avons est hors de la ville.

Ayant passé les Monts , je vins à Narbonne , au milieu de laquelle passe une riviere qui se rend dans la mer à une lieuë de là. La ville n'est pas grande , mais fort peuplée ; comme sont toutes les villes & tous les bourgs en France. Les Eglises n'en sont pas belles ; mais on y voit particulièrement les jours de Fête si grande affluence de peuple , qu'à peine le Prêtre peut se tourner auprès de l'Autel. L'Eglise de S. Juste a des Prêtres vêtus comme des Moines. Les deux clochers ont une belle sonnerie , qu'il fait bon entendre.

Je parcourus ensuite les villes suivantes du Languedoc & de la Provence , dont je ne dirai qu'un mot. Beziers est sur une colline , en un pays très-beau & bien arrosé. J'allai à la Cathedrale pour voir l'Archevêque Monseigneur de Bonzi , qui est Flo-

rentin ; mais il étoit absent. Il a été fait depuis Archevêque de Toulouse , & Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne à Madrid. Le Roi veut néanmoins qu'il tire les revenus de son Evêché , jusqu'à ce que sa place ait été pourvûë. Je remarquai dans cette Eglise une orgue fort grande sur la grande porte , qui a seulement les tuyaux qui paroissent en dehors , les autres étant distribuez de trois en trois à chacun des pilliers : ce qui fait trembler toute l'Eglise quand elle joie , quoiqu'elle soit d'une grandeur extraordinaire. C'est une chose très-curieuse.

Toulouse qui est une ville digne d'être vûë pour le grand nombre de Reliques qui s'y conservent , & pour sa grandeur & le nombre de ses habitans ; ce qui me faisoit prendre garde de ne pas passer devant les Eglises quand on achevoit quelques Messes ou quelques Vêpres ; la foule étant si grande qu'il m'eût fallu tourner en arriere. Agde, ville très-ancienne où fut célébré le Concile d'Agde , *Agatense*. Notre Couvent qui est sur la place , a une Notre-Dame miraculeuse ; la mer étant venuë par trois fois jusqu'à la ville : mais depuis qu'on l'a

mise là , elle ne s'est jamais tant avancée , mais s'est plutôt retirée : ce qui fait qu'on l'appelle Notre-Dame du Gué. Arles ville Archiepiscopale , & assez peuplée. Martegues qui est un lieu curieux à voir : car il est divisé en quatre Bourgs bâtis sur la mer , avec des ponts qui vont de l'un à l'autre. Nous avons un Couvent aux deux extrémités , dans l'un desquels il y a quatorze Religieux , & dans l'autre douze , & comme il n'y en a d'aucun autre Ordre , ils y entendent les confessions comme ils font en France , en Espagne , en Allémagne , & en quelques endroits d'Italie. Cette ville se maintient presque par la seule pêche , y ayant pour cet effet huit cens tartannes , sans les autres barquettes entrès-grand nombre , qui couvrent un grand espace de mer.

Je passai de là à Aix , capitale de la Provence , & à Marseille , ville très-considérable , & de très-grand commerce ; mais pas si grande que je me l'étois figurée. Le Port est très-beau & très-sûr , particulièrement pour les barques & les Galeres , les grands vaisseaux n'y pouvant pas entrer chargés. J'y vis vingt-cinq Galeres rangées les unes contre les autres , & au

milieu la Réale ; que tous les bâtimens qui entrent au Port , saluent d'un coup de canon : elle a la poupe d'une belle sculpture toute d'orée. Il est vrai qu'elle n'est pas si grande que la Réale d'Espagne que je vis à Cartagene , qui fut celle qui conduisit l'Imperatrice. Cette ville a trois Fortereſſes , dont la neuve à l'entrée du Port a trois murailles , & même quatre d'un côté. Sa Majesté Très-Chrétienne a fait abattre la muraille qui fermoit la ville du côté de la colline , pour aggrandir son enceinte , qui met notre couvent dans la ville. Cela rendra , sans doute , la ville plus considérable , y ayant un nombre infini de peuple , & de toutes les Nations. On y voit plusieurs corps Saints , & plusieurs Reliques ; particulièrement la croix de l'Apôtre Saint André. J'allai faire un tour pour voir celles de Saint Maximin & de la Sainte Beaume. Ce sont deux lieux qui inspirent de la dévotion , & tirent les larmes des cœurs les plus endurcis.

Je m'embarquai pour la Ciotat & Toulon. La ville est médiocre ; mais le Port est très-considérable , & capable de recevoir autant , & d'aussi grands vaisseaux que l'on veut. Je vis le Royal-Louis , qui doit à présent être

achevé, & qui porte cent vingt piéces d'artillerie. Il a trois galleries, & la poupe toute dorée; de même que les côtez du fonds, la prouë & les chambres. Celui qui y travailloit, me dit qu'on y avoit déjà dépensé trois mille écus d'or. Je profitai de l'occasion d'un brigantin qui alloit à Savone. Le premier jour, nous eûmes vent en poupe, & arrivâmes le soir à Saint Trozpe. Mais le jour suivant, le mauvais tems nous fit relâcher à un endroit il n'y avoit que deux maisons, assez loin de la ville de Grasse, postée sur une petite montagne environnée d'autres montagnes, de sorte qu'à peine pouvions-nous là découvrir de la mer; & pourtant il falloit de nécessité aller là, si on ne vouloit pas mourir de faim. Comme je me sentoie une petite fièvre, que les Medecins de Marseille avoient nommé fièvre hec-tique, qui me rendoit presque incapable de cheminer, je me mis sous un arbre pour m'endormir: mais il ne me fut pas possible d'attraper le sommeil avec la faim qui me travailloit. Ainsi bien empêché de moi-même, & ne pouvant comme les autres, me porter jusqu'à Grasse, je ne sçavois à quoi me résoudre, lorsque Dieu qui m'a tou-

jours assisté, comme je l'ai mille fois éprouvé dans mes voyages, me fit rencontrer une personne qui me parut de considération, & qui me dit: Pere, que faites-vous ici tout seul? Mon indisposition, lui dis-je, que vous pouvez bien connoître par mon visage, m'a fait rester ici; mais la faim me travaille présentement plus que la fièvre. Il me répliqua: Je suis arrivé avec cette Felouque couverte, qui est à moi, & que vous voyez proche de cette roche. J'ai fait pêcher des sardines, si vous voulez y venir, nous ferons collations ensemble. Le compliment me fut fort agréable, comme on peut se l'imaginer; & je l'y suivis très-volontiers. Nous entrâmes dans la Felouque, où deux Mariniers avoient déjà tout apprêté. Mais comment ferons-nous, me dit-il, puisque nous n'avons point de pain, mais seulement du biscuit? Tout est bon dans la nécessité, lui repliquai-je; & je me suis bien vû souvent sans pain ni biscuit. Cet honnête homme me parloit en Portugais; ce qui me faisoit étonner étant si éloigné de Portugal: cela m'obligea à lui demander s'il étoit de cette nation. Il me dit que non; mais qu'il y avoit été quelque tems.

Nous commençâmes à manger & à boire, sans nous mettre en peine que nous ayions un soleil ardent en face ; le besoin que j'avois de réfection m'obligeant de tenir bien ma partie, & me faisant trouver toutes les viandes d'un goût exquis. Ayant achevé & rendus grâces à Dieu, nous allions discourans ensemble, nous promenant le long du rivage. Je m'avançai seul pour voir un Dauphin qui faisoit du bruit dans l'eau, comme s'il eût combattu avec un autre poisson, & je m'amusai à lui tirer quelques pierres. Ensuite de quoi je tournai la tête, & vis que cet honnête homme ne me suivoit plus : ce qui me fit revenir, de peur qu'il ne partit sans que je l'eusse remercié. Mais je le cherchai inutilement, & je n'apperçus même plus de Felouque. Je retournai à l'endroit où elle étoit, & ne vis rien : ce qui me mit presque tout hors de moi-même. Et à la vérité quand j'y fais reflexion, je ne sçais qu'en dire. Une chose que je sçai bien, est qu'ayant interrogé ceux qui étoient dans notre Brigantin, s'ils avoient vûs cette Felouque qui étoit venue aborder avec trois personnes ; ils me répondirent qu'ils n'avoient vû personne, quoiqu'ils eussent

sent touÿjours été hors de leur bord , en s'amufant à pêcher dans ce petit Port. Je me tûs , & remerciai Dieu en moi-même, l'Auteur de tous les biens , de ce qu'il lui avoit plû , [quoique je ne le meritaffe pas ,] me fecourir dans une neceffité où j'étois tombé pour l'amour de lui. Que ce fût par les mains d'un Ange ou d'un homme , je ne puis le fçavoir : du moins je reftai avec une confolation indicible ; & telle que fi ma fanté l'eût permis. J'avois pris la refolution de retourner au Congo , me pouvant bien encore fervir de ma Patente de Miffionnaire , dont le tems n'étoit pas expiré.

Le jour fuyant nous nous embarquâmes avec le vent en poupe , & arrivâmes proche de Nice ; mais le Port n'étant pas affuré , nous paflâmes jufqu'à Ville-Franche , où je me rendis à notre Couvent, qui paroît comme un Paradis parmi tant de montagnes très-hautes , & tant de rochers affreux, J'en partis trois jours après fur une Galere de Genes qui nous porta heureufement à Monaco. C'eft une Fortrefle très-confiderable, & un lieu beau & délicieux. De là , je pris l'occafion d'un brigantin qui vouloit aller à Savone ; mais la tempête nous penfa fai-

re périr , & nous obligea de retourner sur nos pas. Je ne voulus plus me fier à la mer que j'avois éprouvé si fiere : & si inconstante, de peur qu'après tant de dangers, dont j'étois échappé, je n'allasse finalement faire naufrage au Port. Je crus que la terre me seroit plus favorable. & je m'acheminai à petites journées par Menton , Saint Remy , qui est comme le Paradis de l'Italie , Savone , Sestri di Ponente , & Genes. J'attendis dans le Couvent appelé la Conception, hors de cette ville , les ordres de mes Superieurs , à qui j'avois écrit mon retour. Une fièvre très-aigue qui me dura quarante jours , pensa à achever ce qu'une fièvre lente de trois ans n'avoit pû faire. Ma consolation étoit de me voir parmi des gens de ma connoissance , & de qui je recevois mille politesses.

Pendant ce tems-là , arriva à Genes le Frere Michel d'Orviete , qui revenoit du Congo ; & avoit été expédié à Rome par le Superieur , pour représenter à la sainte Congregation de *propaganda fide* , l'extrême necessité où étoit réduite la Mission de ce pays-là : la plûpart des Missionnaires y étant morts en peu de tems , & n'y en restant que trois dans tout le Royaume.

Il nous apprit pour nouvelles la mort du Roi de Congo Dom Alvarez, & l'élection d'un autre, qui n'étoit pas moins dévot. Il nous dit de plus, que les Mores avoient mangé le Pere Philippe de Galesta, Missionnaire de la Province de Rome : ce qui étoit arrivé en cette maniere. Les principaux ayans obtenu du Roi permission de brûler ces sorciers qui se trouvent parmi eux, se porterent en un lieu où ils sçurent qu'ils étoient assemblez, & mirent le feu à leurs cabannes. Ceux-ci commençant à appercevoir les flammes, se mirent en fuite, & ayant rencontré le Pere Philippe dans leur chemin, ils se jetterent sur lui, le tuerent, & le mangerent : ce que les Mores qui les poursuivoient virent à la lueur des flammes, & en allerent faire le rapport à Saint Sauveur. Ceci arriva dans la Province de Sondi, où fait sa résidence un Duc sujet du Roi.

Je me remis sur pieds contre l'esperance de tout le monde, & passant à Plaisance, je me rendis à Bologne, où je me trouve presentement par la grace de Dieu, avec quelques restes de mes indispositions, que les fatigues de mon voyage m'ont laissé, estimant d'avoir assez bien employé le tems, si un seul

de deux mille sept cens , tant enfans qu'adultes que j'ai baptisé est sauvé par mon Ministère. Le Pere Michel-Ange avant que passer de cette vie en l'autre , me dit qu'il en avoit baptisé trois cens seize. Et il n'y a pas à s'étonner qu'en si peu de tems nous en ayons tant baptisez , y ayant un peuple sans nombre. Un More me dit un jour qu'un Macolonte avoit eu cinquantedeux enfans de plusieurs femmes. Dieu veuille conserver par sa grace ceux qui desormais seront destinez à cette Mission , de peur, s'ils viennent à manquer qu'ils ne redeviennent tous Payens. Le tout soit à la gloire de Dieu , dont les Jugemens sont incomprehensibles , & les voyes qu'il tient pour notre salut , différentes & merveilleuses en toutes manieres. J'exhorte les Lecteurs à prier Dieu pour ces pauvres Ethiopiens convertis , afin qu'ils perseverent en la Foi de Notre-Seigneur Jesus-Christ , & que nous puissions arriver tous ensemble au Port désiré du Royaume des Cieux,

JOURNAL
D'UN VOYAGE
DE LISBONNE
A L'ISLE DE S. THOME'
SOUS LA LIGNE,

Fait par un Pilote Portugais en 1626.
Ecrit en Portugais, & traduit
en François par le P. Labat.

M ij

THE
MUSEUM OF
THE
MUSEUM OF
THE
MUSEUM OF

THE
MUSEUM OF
THE
MUSEUM OF
THE
MUSEUM OF

011



JOURNAL
D'UN VOYAGE
DE LISBONNE
A L'ISLE DE S. THOME'
SOUS LA LIGNE,

Fait par un Pilote Portugais en
1626. Ecrit en Portugais, &
traduit en François par le Pere
Labat.



AVANT que je partisse de
Venise pour me rendre à
Lisbonne, vous me com-
mandâtes Illustrissime Sei-
gneur, de vous faire une Relation
exacte du voyage que j'allois entre-
prendre à l'Isle de S. Thomé, où nous
devions charger des sucres & autres

•archandises que l'on fabrique dans

M iiij

cette Isle & à la côte d'Afrique qui en est voisine : c'est ce que je vais faire avec toute l'exacritude dont je suis capable.

Situation
de Lisbon-
ne.

Lisbonne comme tout le monde sçait, est la capitale du Royaume de Portugal. C'est une très-grande ville, mais qui n'est pas également belle dans tous les quartiers. Le palais du Roi, les Eglises, & l'Arsenal sont les plus beaux édifices. La plûpart des ruës sont étroites, mal percées, hautes & basses, parce qu'elle est bâtie sur plusieurs collines. Elle est située à trente-neuf degréz de Latitude septentrionale. Le Tage qui est une riviere des plus considerables passe au pied du palais Royal, & d'une partie de la ville. Ce fleuve est si profond, que les gros vaisseaux montent jusqu'au dessus de la ville, & y mouillent en sûreté.

Nous en partîmes le troisième Janvier 1626. & quand nous fûmes arrivées à l'emboûchure, nous mîmes le cap par les Isles de Canaries, que les anciens appelloien les Isles Fortunées, & nous allâmes mouiller à l'Isle de Palme qui appartient aux Espagnols. Elle est à vingt-huit degréz & demi de la même Latitude, & à quatre

vingt-dix lieuës du cap Bojador en Afrique. Les lieuës dont nous nous servirons dans ce Journal sont des lieuës Espagnoles, dont il en faut dix-sept & demi pour faire un degré d'un grand cercle, au lieu qu'il en faut vingt-cinq lieuës de celles de France.

Les isles Canaries sont très-abondantes en vin, & en toutes sortes de vivres. Le sucre y vient en perfection, & donne aux habitans la commodité de confire les fruits qui y viennent en abondance, tels que sont les citrons, les limons, les oranges, & autres, & d'avoir des sucres, des vins excellens, des écailles de tortuës, des dattes, des cottons de diverses especes, des viandes & du poisson sa-
 lé, des légumes, des peaux de chevres Isle de Pal-
me.
 vertes & passées, du sang-dragon, & quelques gommés, de l'ambre gris, & autres marchandises que les habitans vendent aux vaisseaux qui y viennent mouïller.

On compte deux cens cinquante lieuës de Lisbonne à cette Isle. Elle n'a point de port; mais seulement une rade assez grande, & d'assez bonne tenuë; mais qui n'est pas des plus sûres, sur-tout dans le mois de Decembre, parce que le vent du Midi regne

M V

dans ce tems-là , & rend la mer si rude à la côte , qu'il est presque impossible aux chaloupes d'y débarquer , & que les vaisseaux avec quatre ancrs à la mer ont souvent bien de la peine à se soutenir contre le vent & la mer qui les porte à terre avec une violence extraordinaire.

Des Isles de Sel , de Bonaviste ou Bonne-vüe , & de Sainte Marie.

C'EST ceux qui partent de l'Isle de Palme , & qui ne veulent pas s'écarter beaucoup des côtes d'Afrique , & prendre du sel pour saler du poisson qui se pêche en abondance en différents endroits , & épargner ainsi leurs vivres d'Europe , ne manquent pas d'aller mouiller à l'Isle du Sel , qui est une des Isles du cap Verd , ainsi appelées , parce qu'elles sont presque vis-à-vis ce cap fameux , qui est à la côte Occidentale de l'Afrique. Les Isles du cap Verd appartiennent à la Couronne de Portugal , on en compte dix grandes & petites , la plupart sont steriles , & de peu de consequence , mal peuplée , & assez souvent attaquées & dévolées par les Pirates Maures , qui ont enlevés plusieurs fois

les habitans qu'ils ont réduits dans un fâcheux esclavage.

L'Isle du Sel est par les seize degrés & demi de Latitude septentrionale. On compte de l'Isle de Palme à celle-ci deux cens vingt-cinq lieues, que nous fîmes en sept jours.

Descri-
ption de
l'Isle du Sel.

Nous mouillâmes au Sud dans une grande anse de bonne tenuë, nous arborâmes le pavillon Portugais, & malgré cela nous fîmes deux jours sans voir aucune créature raisonnable, quoique nous eussions vû des feux sur les hauteurs, & entendu quelques coups de mousquet. A la fin ils s'approvoiserent, & s'étant bien assuré que nous étions amis & compatriotes, ils vinrent nous trouver. Le Gouverneur, qui étoit presque nud, vint rendre visite à notre Capitaine, & lui fit present de quelques poules & de six chevreaux. On lui donna du linge & un habit, dont il se revêtit sur le champ, abandonnant genereusement sa dépouille à qui s'en voulut charger; pas un de nos gens n'en voulut: je crois qu'elle seroit demeurée sur le sable, si un des siens ne s'en fut accommodée. Il nous dit qu'il avoit sous ses ordres environ deux cens personnes, hommes, femmes, & enfans,

M vi

qu'ils étoient assez bien armez ; mais qu'ils commençoient à manquer de poudre , parce qu'il y avoit long-tems qu'ils n'avoient eu commerce avec aucun bâtiment. Leur commerce est très-peu de chose , & ne consiste qu'en volailles , cochons , chevres , & du sel , qui s'y produit naturellement dans les endroits les plus , bas où les grosses marées y portant l'eau de la mer , elle s'y arrête , parce que les lieux sont plus bas que le bord du rivage , & le soleil y donnant à plomb , sur-tout vers le solstice d'Été , il congele ces eaux , les cristallise , & les convertit en un sel blanc comme la neige. On prétend qu'il est corrosif , & qu'il tient beaucoup de la nature de l'alun. On ne laisse pas de s'en servir pour saler les cochons , & les chevréaux que l'on achette des habitans , & les tortuës que l'on prend en assez grand nombre en certaines saisons de l'année quand elles viennent pondre à terre , ou quand on les prend à la mer à la varre ou avec des filets. On appelle varre une grosse baguette de bois , à peu près de la longueur & de la grosseur de la hampe d'une halebarde , à un bout de laquelle on fait entrer un fer de sept à huit

Pêche des
Tortuës.

pouces de longueur , pointu par un bout & creusé en douille de l'autre , qui s'emboite dans la varre. Ce fer est garni d'un anneau où l'on attache une assez longue corde. Le Pêcheur étant debout sur l'avant du canot ou de la chaloupe fait nager le plus doucement qu'il est possible , c'est-à-dire , sans lever les avirons hors de l'eau , de crainte d'épouvanter les tortuës , qui ont la vûë très-perçante , & que le moindre mouvement feroit prendre la fuite. Cette sorte de pêche ne se fait que la nuit , l'obscurité n'empêche pas que le Pêcheur ne découvre la tortuë , pour peu que les étoiles donnent de lumière , l'écaïlle de la tortuë qui dort sur l'eau la fait voir même d'assez loin : il montre avec le bout de sa varre à celui qui gouverne le canot , la route qu'il doit faire , & quand il est à portée , il la frappe avec sa varre , dont le fer pointu & carré s'enfonce dans l'écaïlle , & y demeure attaché si fortement , que quelque mouvement qu'elle se donne en s'enfuyant il ne quitte point , & elle entraîne le canot , jusqu'à ce que perdant ses forces , elle se laisse approcher : on l'assomme avec quelque coup de masse sur la tête , & on la tire dans le canot.

Nous en prîmes quelques-unes de cette manière , & un bien plus grand nombre avec nos filets , & en les attendant à terre où elles viennent prendre leurs œufs ; car heureusement pour nous , nous nous trouvâmes en cette Isle dans le tems de leur ponte. Nous en salâmes plus de deux cens , & nous en mangeâmes à discrétion pendant plus d'un mois que nous y fûmes mouillés.

Toutes les tortuës ne sont pas également bonnes. Il y en a de trois espèces dont il n'y en a qu'une qui soit excellente. On la nomme la tortuë verte ou franche. Sa chair est excellente ; mais son écaille ne vaut rien , parce qu'elle est trop mince , & souvent tachée.

L'espèce dont l'écaille est recherchée , & très-propre pour des ouvrages , ne vaut rien à manger , non parce qu'elle soit moins tendre & moins grasse que celle de la franche ; mais parce qu'elle a une qualité purgative très-violente qui fait fortir toutes les impuretés qui sont dans les corps de ceux qui en mangent.

La troisième espèce est la plus grande & la plus grosse ; mais sa chair est coriace , maigre , filasseuse , d'un mauvais goût. On prétend qu'elle perd ces

mauvaises qualités quand elle est salée. Cependant notre Capitaine fit mettre cette espece à part. Il la destina pour ses Matelots, & fit garder la premiere pour sa table. En cela, & en beaucoup d'autres choses, il fit voir son bon esprit & son experience.

Les habitans de l'Isle nous amasserent du sel, & nous en apporterent tant que nous en voulûmes, & se contenterent de vieux habits, & de quelques grosses toiles. Nous achetâmes d'eux des cochons & des chèvres. Nous salâmes cinquante cochons, les chèvres ne peuvent souffrir le sel, il est trop vif & trop corrosif; mais nous en prîmes un bon nombre que nous embarquâmes, & dont on en tuoit tous les jours ce qu'il nous en falloit. Le sel est à très-bon marché en toutes les Isles du Cap Verd, & en si grande abondance, que mille navires s'en pourroient charger tous les ans, sans que le pays en souffrit aucune disette. Tout le monde y est bien venu, même dans le tems que les Portugais sont en guerre avec les autres Nations. Cette condescendance, ou plutôt cette politique est prudente: car s'ils interdisoient à ces Insulaires pauvres & dénués de tout autre com-

merce que de celui de leur sel, & de leurs cochons, chevres, & volailles, ils seroient bientôt obligez d'abandonner ces Isles infortunées.

Isle de Bonnaviste, & ses pois.

L'Isle de Bonnaviste ou de Bonnaviste, & vûë est voisine de celle du Sel. J'y allai avec la chaloupe, & j'y achetai cent sacs de pois, qui portent le nom de cette Isle, & qui sont très-bons, ils sont gris avec une petite tache noire. Ils cuisent aisément, & croissent en abondance dans cette Isle. Je les payai en toiles bleuë, vieille toiles blanche, des chapeaux raccommodés, & des merceries du plus bas prix. J'aurois enlevé plus de mille sacs de ces pois si j'avois été chargé d'en acheter une pareille quantité.

On peut dire la même chose de l'Isle de Sainte Marie; mais je n'y ai point mis à terre.

Les chevres de toutes ces Isles font tous les ans trois portées, & à chacune d'elles, elles font trois ou quatre petits. On chatte les mâles à deux mois, ils deviennent extrêmement gras, & d'un goût très-délicat: c'est assurément la meilleur viande, la plus facile à digérer que l'on puisse trouver. On estime les cabrittons des environs de Rome, & sur-tout des

maremmes, parce que l'herbe qu'ils broutent est salée, & qu'ils y trouvent quantité d'herbes odoriferantes. J'ai goûtai des uns & des autres, & sans crainte de blesser ma conscience, je crois pouvoir donner la preference à ceux des Isles du cap Verd.

Les vaisseaux qui vont à S. Thomé & aux autres lieux de la côte Occidentale d'Afrique, ne manquent jamais d'aller faire leur provision de poissons à quelque'une de ces Isles ou à la côte d'Afrique qui en est voisine. Je ne sçai s'il y a un endroit au monde où la pêche soit plus abondante & plus aisée. Quand on est dans une anse, & que la mer est belle, on pêche avec des filets de cent ou six vingts brasses de longueur, dans lesquels on enveloppe tous les poissons qui se trouvent dans cet espace, & les Matelots qui restent à bord pêchent à la ligne, & preneant une infinité de poissons. Ils ne se contentent pas de mettre un hameçon au bout de leur ligne. Ils attachent d'espace en espace de leur principale ligne douze ou quinze petites lignes avec des hameçons qui ne manquent presque jamais d'être tous garnis de poissons, particulièrement des sardes, de cor-

Quantité
de poissons,
& leur sa-
laison.

beaux , & d'autres especes qui sont gros , charnus , & fort propres à être salez.

La seule chose que les Pêcheurs ont à craindre , c'est d'être dévalisés par les Tubérons. C'est ainsi que les Espagnols & nous appellons certains poissons voraces & carnassiers , que d'autres Nations nomment Requin ou Chien de mer. Il me semble que ce dernier nom leur convient mieux que tout autre ; car il ressemble assez à un poison-chien : aussi les Italiens le connoissent sous le nom de *Pescé cané* ou du poisson-chien. Cet animal a pour le moins deux rateliers , & souvent trois ou quatre garnis de dents pointues , & tranchantes , qui s'emboîtant les unes dans les autres si juste & avec tant de force , qu'il coupe la cuisse & même le corps d'un homme ou d'un cheval aussi facilement qu'on couperoit un navet avec un bon couteau. Ce poisson est extrêmement hardi , il attaque tout ce qu'il trouve en son chemin , & s'il mordoit aussi facilement qu'il en a envie , il dépeupleroit la mer ; mais il est obligé de se mettre sur le côté pour attraper sa proie , parce qu'il a la gueule à un bon pied du bout de son museau , & ce mou-

Description
du Requin
ou Chien de
mer.

vement donne le loisir à l'animal qu'il poursuit de se sauver & de passer sous lui. Un autre inconvenient qui lui fait assez souvent manquer son coup , c'est qu'il a les vertebres aussi roide que le loup de nos forêts. Il a peine à se tourner , il change de route avec peine , & donne lieu à sa proye de se sauver. On a remarqué qu'il n'attaque jamais les hommes pendant qu'ils nagent ; mais qu'il se jette sur eux quand ils veulent prendre terre ou monter dans leur canot.

Ces poissons sont en très-grand nombre aux côtes de ces Isles , & de la Terre ferme. On en trouve en pleine mer, ils suivent les vaisseaux, & engloutissent tout ce qui en tombe ; ils ne sont point délicats des paquets de linge , des maillets , des marteaux , des morceaux de bois , tout leur est propre. Il n'y a pas d'apparence que ces sortes de choses les nourrissent ; mais ils contentent leur avidité dont ils sont souvent les dupes. On leur jette un gros hameçon attaché à une chaîne de fer d'une brasse de longueur que l'on a lié à une bonne corde , & on couvre l'hameçon d'une piece de chair. L'animal ne manque pas de se jeter dessus , il l'engloutit ; mais

quand il sent la pointe de l'hameçon qui lui pique le gosier ou les entrailles, il fait des efforts extraordinaires pour rejeter ce morceau fatal. On lui donne le tems de se débattre, de se fatiguer, & de perdre ses forces, & pour lors on le jette dans le vaisseau où l'on acheve de l'assommer à coups de masses.

Les Espagnols mangent ce poisson, & le trouvent bon. Nous sommes plus délicats nous autres Portugais, & il faudroit que nous fussions réduits aux dernières extrémités de la faim pour nous servir de cette viande. Ce n'est pas que la chair de ce poisson ait rien de mauvais, ni de venimeux; mais elle est dure, coriace, filasseuse, & sent un peu le bouquin. Les endroits les plus mangeables sont depuis le défaut des côtes jusque sous le ventre. Lorsque l'on prend des femelles, que l'on dit être encore plus carnassières & plus méchantes que les mâles, & par conséquent bien plus à craindre, parce qu'elles ont des petits dans le corps. On tire ces petits innocens, on les fait dégorger pendant un jour dans une baille pleine d'eau de mer que l'on change trois ou quatre fois, & on les mange. Leur chair est très-

délicate & très-saine. Il faut observer de la faire bien cuire, car il y auroit des indispositions à craindre, si on en usoit autrement.

J'ai dit que ces animaux dévalisent souvent les Pêcheurs. Les nôtres en firent plusieurs fois la triste expérience. Lorsqu'ils tiroient à bord leurs lignes toutes chargées de poissons, quelqu'un de ces animaux venoit engloutir la ligne où les poissons étoient accrochez, & sans s'embarasser de ces foibles hameçons, ni de la corde qui ne leur coûtoit à couper qu'un léger coup de dent, ils emportoient toute l'esperance du pauvre Pêcheur. Alors tout le monde couroit à la vengeance. On jettoit promptement un gros hameçon, & le gourmand ne manquoit gueres d'être pris & assommé, & les pieces de sa chair servoient à en prendre d'autres.

Les vaisseaux qui ne veulent pas reconnoître les Isles du cap Verd, ni y mouïller, & qui ont affaire à Arguin rangent la côte depuis le cap Bojador jusqu'au cap Blanc. Cette pointe si fameuse est difficile à trouver quand on vient du large, parce qu'elle est très-basse & peu avancée à la mer, elle n'a aucuns arbres, ni aucunes des autres re-

connoissances qui peuvent diriger les Pilotes. Il faut qu'ils la trouvent par sa Latitude ou par leur estime. Moyens assez souvent impraticables & toujours sujets à caution, sur-tout le dernier.

Notre Capitaine avoit des marchandises à remettre à Arguin. Il fallut y aller, & pour cela regagner en faisant des bordées. La Latitude d'Arguin est par les vingt degrés quarante-cinq minutes de Latitude septentrionale, éloignée du cap Blanc d'environ vingt lieuës.

Nous doublâmes le cap Blanc qui fait avec un grand banc de sable qui est au Sud une très-grande anse où il y a plusieurs autres bancs, qui en rendent la navigation fort dangereuse pour les petits bâtimens, & impossible aux grands. Nous mouillâmes entre le cap Blanc & celui de Sainte Anne, Est & Oüest, à moitié de distance de l'un à l'autre sur sept brasses d'eau, bon fonds & de bonne tenuë, & j'eus soin de conduire les marchandises dans la chaloupe jusqu'à Arguin, où elles étoient destinées.

On compte environ vingt lieuës du cap Blanc à l'Isle d'Arguin, & environ quatorze du lieu où nous étions

moüillés. Cette Isle qui toute petite qu'elle est, donne le nom à ce grand golphe, est par les vingt degrez & quarante-cinq minutes de Latitude septentrionale. Elle a environ une lieuë de longueur Nord & Sud, & trois quarts de lieuës de largeur Est & Oüest. Elle est accessible presque de tous côtez, elle est accompagnée à l'Oüest de deux petites Isles désertes & sabloneuses d'environ une lieuë de longueur, & de mille pas de largeur, dont celle qui est l'Oüest d'Arguin n'en est éloignée que de quatre à cinq cens pas.

Le Fort d'Arguin est bâti à la pointe du Nord-Oüest. La face qui regarde le Sud n'a guères plus de quarante toises, c'est une courtine flanquée de deux demi-bastions, de peu de défense, sans fossé ni chemin couvert, excepté devant la porte où il y a un petit ouvrage quarré formé par deux palissades. Le reste de son enceinte est formé par un assez bon mur de quatre toises de hauteur, & d'une toise & demi d'épaisseur, percé de meurtrières & d'embrasures, & tout environné de la mer qui bat au pied. Le Gouverneur étoit Portugais, & avoit une garnison d'environ quarante hommes

Fort d'Arguin.

de notre nation qui s'ennuyoient dans ce triste lieu , qui étoit plutôt pour eux une prison qu'une Forteresse. Il y avoit aussi un Facteur & quelques Commis pour faire le commerce avec les Maures des environs. Ce commerce consiste en esclaves Noirs ou Negres que les Maures vont enlever sur les bords du fleuve Niger , en gomme , en dents d'éléphant , en cuirs verts , c'est-à-dire , qui ne sont pas passés , en plumes d'autruches , en quelque peu d'or , & en ambre gris qu'ils trouvent quelque fois sur les bords de la mer. On leur donne en échange des toiles de toutes façons , c'est-à-dire , d'Europe & des Indes, des clinqualleries, du fer en barres & travaillé de plusieurs façons , eau-de-vie , & autres semblables marchandises , sur toutes lesquelles il y a des profits très-considérables à faire , tant dans la vente que sur les retours.

Marchan-
dites de
traite avec
les Maures.

Cette Isle est absolument privée d'eau douce, & on seroit obligé de s'en aller fournir assez loin de là en terre ferme , sans deux grandes cîternes qui sont à une portée de mousquet du Fort , où les eaux de pluye , qui jointes à des sources qui sont dans le fond de ces cavités , fournissent abondamment

ment de l'eau au Fort, & à une centaine de cases de Mores qui se sont logez sur l'Isle. Ce sont ces Mores qui fournissent la garnison de bœufs, de moutons, de chevres & de bled d'Inde ou de Mahis. Je demurai quatre jours en mon voyage, tant pour aller & revenir, que pour décharger les marchandises, & en charger quelques autres pour le Portugal.

Le Gouverneur du Fort envoya aussi sa barque à notre bord; & nous épargna par ce moyen la peine de faire plus d'un voyage.

Pendant mon absence, ceux qui étoient demeurés à bord s'occupèrent à la pêche. Elle est très-abondante dans ce golphe. On prit entre autres poissons une espèce de Morue que les Anglois appellent vieilles femmes. Il y en a qui pèsent jusqu'à cent cinquante livres. Ce poisson est fort gourmand. Les foyes de ceux qui ont été pris servent d'appas pour en prendre d'autres. Il ayale l'hameçon & l'appas sans marchander; mais quand il sent la pointe de l'hameçon qui lui pique les entrailles, il renverse tous ses intestins par la gueulle, & ce mouvement par lequel il croit se dégager de l'hameçon le fait noyer; & on le tire aisément à

bord. Il est gras, sa chair est très-blanche & d'un très-bon goût. Elle porte bien le sel, & se conserve à merveille, soit qu'on la fasse sécher au vent ou au soleil après qu'elle a pris sel, soit qu'on la conserve dans la saumure. Quand on mange ce poisson frais, on prétend qu'il est meilleur après qu'on l'a saupoudré, & qu'on l'a laissé sous le sel pendant trois ou quatre heures.

Maures
d'Arquin.

Les Mores des environs vinrent trafiquer à notre bord. Ce sont de maître fripons, sans honneur, & sans bonne foi, fourbes & menteurs au dernier point. Ils sont Mahometans, ils haïssent mortellement les Chrétiens, & quand ils en peuvent attraper quelqu'un à la campagne, ils le tuent ou le vont vendre aux Maures de Miquenez qui le tiennent dans un esclavage plus dur que la mort.

Nous achetâmes d'eux quelque partie de plumes d'autruche, des œufs de ces animaux, & quelques livres d'ambre gris. Il faut être habile pour ne pas être trompé sur cette marchandise. Ils savent la falsifier & en augmenter le poids en coulant dans les morceaux du sable ou de petits morceaux de plomb.

Enfin après un séjour de dix jours dans ce golphe nous levâmes l'ancre, & rangeant la terre à une ou deux lieues de distance, nous passâmes devant l'embouchure du fleuve Niger, dans lequel les plus gros vaisseaux Isle de Gorée. pourroient entrer si elle n'étoit pas fermée par une barre de sable, sur laquelle la mer brise d'une manière effroyable. Les Noirs qui habitent sur cette riviere ne laissent pas de franchir ce passage dangereux dans leurs canots; mais il faut être Negre pour l'entreprendre.

Nous découvriâmes le lendemain la petite Isle de Gorée qui est au Sud d'un cap appelé le cap verd facile à connoître par la quantité d'arbres toujours verts qui sont dessus, & par deux montagnés rondes qui en sont voisines qu'on appelle les mammelles. Mais nous vîmes en même-tems un bâtiment qui portoit sur nous. Nous nous pavoisâmes, & dans un moment nous fûmes en état de nous deffendre, s'il étoit ennemi. Nous déployâmes notre pavillon, & nous l'assurâmes d'un coup de canon. Il fut long-tems à balancer s'il mettroit son pavillon. A la fin il hissa le pavillon de Salé qui étoit verd avec un croissant blanc au

milieu. Il nous tira en même-tems trois coups de canons à balle. Nous lui répondîmes vivement, & lui gagnâmes le vent. C'étoit un vaisseau de seize pieces de canons, tous de petit calibre; mais qui paroissoit fort chargé de monde. Nous avions vingt-quatre canons de six à huit livres de balle; mais nous n'étions que cinquante-six hommes. Malgré cela notre Capitaine nous dit que notre fortune étoit faite si nous prenions ce bâtiment. Cela nous encouragea tellement que tout le monde cria qu'il le falloit aborder. Tout beau, dit le Capitaine, ils sont en trop grand nombre, il faut les éclaircir. Comme nous sommes maîtres d'aborder ou de refuser l'abordage, donnons-nous un peu de patience. Il fit tirer à mitrailles, & nous vîmes en peu de momens que nous leur faisons bien du dommage: car ils jetoient des cris affreux, & à la fin on voyoit le sang qui couloit par les dalots. Ils soutinrent pourtant ce combat défavantageux pendant plus de deux heures. A la fin ils amenèrent leur pavillon & laisserent tomber leurs huniers. Notre Capitaine leur cria de mettre leur canot à la mer & de venir à bord. Le-Rais qui étoit un renegar

Combat
contre un
vaisseau de
Saké.

Prise du
vaisseau.

Espagnol, demanda s'il y auroit bon quartier. On le lui promit. Il vint avec vingt-cinq hommes. On les reçut. Nos gens les déchargèrent civilement de leurs habits, & les mirent aux fets. On pensa le Rais qui avoit le bras gauche cassé. On acheva de le lui couper, & notre Capitaine lui donna son lit. On renvoya le canot qui revint encore chargé de monde. En trois voyages il nous apporta quatre-vingt hommes que l'on reçut, & que l'on traita comme les premiers, & j'allai par ordre du Capitaine prendre possession du bâtiment, & l'amariner : car en qualité de premier Pilote j'étois aussi Lieutenant. J'y trouvai encore dix Maures, douze Chrétiens esclaves, & environ trente Noirs qu'ils avoient enlevés à la côte en allant pêcher. Le pont & les deux gaillards étoient couverts de morts & de blessés. Je les fis dépouiller & jeter à la mer pêle mêle, afin de leur épargner la douleur des opérations de nos Chirurgiens. Je fis laver le pont, épisser les manœuvres qui étoient coupées, & puis j'allai tenir conseil à notre bord pour déterminer ce que nous ferions de notre prise, & de nos esclaves. Nos gens vouloient qu'on en jet-

tât une partie à la mer , parce qu'étant en plus grand nombre que nous , ils pourroient se revolter , rompre leurs fers , & se rendre maîtres de notre bâtiment. On contesta long-tems , car la chose étoit délicate ; à la fin je dis que j'avois trouvé à leur bord un bon nombre de fers , & qu'il me paroïssoit inhumain de leur donner la mort étant maîtres d'eux , & pouvant les empêcher de nous pouvoir nuire. Je proposai de les enchaîner deux à deux par un pied , & par un bras , & de leur déclarer que le premier qui feroit le moindre semblant de vouloir se revolter , on les passeroit tous sans miséricorde au fil de l'épée. On convint de cela , ils furent tous enchaînez. On en mit vingt sur la prise avec quinze Chrétiens , & nous résolûmes de remonter aux Isles du Cap Verd , afin d'y vendre notre prise & nos esclaves. Les douze Chrétiens esclaves

Isle de S. Jacques au cap Verd. furent incorporez dans nos équipages & nous changeâmes de route , & remontâmes à bordées pour regagner les Isles du Cap Verd. Les vents nous favorisèrent. En quatorze jours nous gagnâmes l'Isle de S. Jacques. C'est la capitale des Isles du cap Verd. Elle est située par les quinze degréz de La-

DE L'ETHIOPIE OCCID. 295
titude septentrionale. On lui donne dix-sept lieues de longueur sur six à sept de largeur. Elle est extrêmement montagneuse. On appelle Ribera ou la Riviere la ville capitale. Elle est bâtie dans un fond de mediocre étendue entre deux montagnes fort hautes, au milieu desquelles passe une riviere qui a donné le nom à la ville, qui consiste en cinq ou six cens maisons de pierre assez bien bâties, & assez commodes. Elle est la demeure du Gouverneur qui n'a pourtant que la qualité de Corregidor, & de plusieurs Gentilshommes Portugais & Castillans qui ont leurs biens à la campagne qu'ils font valoir par leurs esclaves, sous la conduite d'un Commandeur.

On peut croire, sans que je le dise, que nous fûmes bien reçus. Notre Capitaine fut regardé comme le plus grand Officier qu'eût la Couronne de Portugal. Le Gouverneur le traita avec une distinction particuliere. Les Juges de terre & de marine en firent de même. On mit nos Saltins esclaves dans les prisons publiques, & le Rais dans une maison particuliere en attendant qu'il fût en état d'être conduit à l'Inquisition, & de là au bucher à moins qu'il ne se convertît,

N iiiij

& ne donnât de bonnes preuves de son repentir ; mais, afin que sa mort ne portât aucun dommage à nos intérêts, on le fit entrer dans le dixième que nous étions obligez de donner au Roi pour la prise que nous avions faite. A l'égard des Chrétiens ils furent déclarés libres, & il leur fut permis de prendre tel parti qu'ils jugeroient à propos. Il sembloit que les Negres qui avoient été enlevez par le Corsaire auroient dû être traitez comme les Chrétiens ; mais on réfléchit prudemment qu'ils avoient perdu leur liberté, ayant été pris par les Maures, & qu'étant esclaves quand ils étoient tombez entre nos mains, ils n'avoient point d'autre liberté à attendre que celle que leur donneroit le Baptême que ceux qui les acheteroient ne manqueraient pas de leur faire recevoir. Cela leur devoit suffire, puisqu'il est le plus grand bien qu'on leur pouvoit procurer.

On fit l'inventaire de notre prise. Nous trouvâmes quatre-vingt-onze esclaves Maures, & trente-trois Negres, dont le dixième du Roi étant ôté, il nous en restoit encore cent dix-huit, outre les quatre dont on avoit fait présent au Capitaine outre

sa part. On les vendit l'un portant l'autre soixante crusades ; qui produisirent six mille quatre cens quarante crusades. Le bâtiment & les appareils furent vendus deux mille huit cens crusades , dont le Roi eût aussi son dixième , les frais de l'inventaire & la vente monterent à douze cens crusades , & ce qui resta fut partagé en portions égales ; sçavoir ; un quart pour les propriétaires du bâtiment , dix lots pour le Capitaine ; six pour moi comme Lieutenant & premier Pilote ; trois pour le second Pilote ; deux pour le troisième & pour le maître des Matelots , & un pour tous les autres. Les habits , les armes , & autres choses qui avoient appartenu aux Maures furent regardez comme pillage & partagez également. Nous n'eûmes dans ce combat que six blesez assez legerement ; & les Maures y perdirent cent trente hommes. Il étoit tems qu'ils se rendissent : car le bâtiment faisoit eau de tous côtez , & presque toutes leurs manœuvres étoient coupées.

Nous demeurâmes trente-cinq jours à S. Jacques. Nous fîmes de Peau , & nous remplaçâmes les vivres que nous avions consommés , & les munitions

[N v

de guerre du Corsaire servirent à remplacer les nôtres.

Cette Isle est extrêmement montagneuse, & presque toutes ces montagnes sont encore couvertes d'arbres. Les habitans ont negligé de défricher les sommets, parce qu'ils ont reconnu que le terrain étoit pierreux, & peu propre à être cultivé. Mais les revers & les fonds sont excellens, & produisent abondamment tout ce qu'on leur fait porter. On peut regarder tous ces endroits comme des jardins délicieux, remplis des plus beaux arbres fruitiers que l'on puisse imaginer comme orangers, citroniers, limoniers, palmiers, pommiers & poiriers d'Europe, des figuiers de toute espece, & des cocotiers les plus beaux du monde. Il y a une quantité prodigieuse de cotoniers qui font le meilleur revenu des habitans, qui ont établi des manufactures de toiles de différentes façons, dont ils font un commerce fort avantageux avec les Mores & les Noirs de la côte d'Afrique qui en est voisine. On avoit commencé à y cultiver les cannes à sucre; mais soit qu'elles n'y vinssent pas bien, soit que leur commerce de toiles leur le dît plus de profit, ils avoient

DE L'ETHIOPIE OCCID. 197
abandonné cette culture. Le froment
avoit eu le même sort, & en cela ils
avoient marqué trop d'impatience ;
car si le froment venu d'Europe a peine
à se naturaliser dans ce climat brû-
lant, il est certain qu'il s'y fait dans la
suite, comme on l'a expérimenté dans
d'autres endroits entre les Tropiques,
& sur-tout au Mexique où il vient
très-bien, & où l'on fait deux recol-
tes chaque année dans la même terre.
Il est vrai que la première & la secon-
de fois qu'on le cueille, il rend très-
peu de grains ; mais ces grains étant
semés produisent les plus beaux épis
du monde, les plus longs, les mieux
fournis, & qui donnent une farine
excellente.

Les cotonniers rapportent deux fois
l'année : le coton est long, fin & d'une
blancheur à éblouir. Aussi les toiles
qu'on en fait sont très-belles & très-
bonnes, & ne le cederoient pas à cel-
les des Indes, si on avoit dans le pays
de meilleurs ouvriers.

Outre le Corregidor qui est comme
le Gouverneur général, de qui dé-
pendent les Corregidors des autres
Iles, les nobles & les plus notables
bourgeois s'assemblent tous les ans,
& élisent deux Officiers ou Juges qui

N vj

doivent être pris alternativement du corps de la noblesse & de la bourgeoisie, l'un desquels est Juge de l'Amirauté, c'est-à-dire, de tout ce qui a du rapport aux choses de la marine, & l'autre est le Juge civil & criminel, & décide avec six Oydors ou Conseillers tous les différends qui arrivent entre les habitans de cette Isle & des autres qui y ont recours par appel des Sentences des autres Juges.

A proprement parler, on ne reconnoît que deux saisons dans ces Isles. Celle des pluyes qui leur tient lieu d'hiver, & celle de la secheresse qui est leur Eté. La première commence au mois de Juin lorsque le soleil entre dans le signe du Cancer ou de l'Ecrevisse. Les pluyes tombent alors avec violence, & presque sans discontinuation. Les Portugais l'appellent *la Luna de las Aguas*, ou la Lune des eaux. Au commencement du mois d'Août les pluyes commencent à être moins abondantes, aussi ne sont elles plus si nécessaires. Les terres sont suffisamment abreuvées, & on sème le maïs, le bled de Turquie, ou gros mil; car ces noms sont synonymes, & signifient la même chose. On seime en même

sems les pois, les fèves, & toutes les autres légumes & le ris. La terre rafraichie par la pluye, & même engraisée, reçoit avec une espèce d'avidité tous ces grains differens, la chaleur qui est toujours vehemente les fait germer. Ils poussent à merveille, & en quarante jours ou environ on fait les récoltes, c'est-à-dire, que dans le mois de Septembre ou au commencement d'Octobre on cueille & on ferre une recolte de toutes sortes de graines plus que suffisante pour toute une année.

Ceux qui sont bons œconomes ne se contentent pas de cette recolte, & s'ils ont eu soin de préparer leurs terres, ils sement encore une fois à la fin de la saison pluvieuse, & font une seconde recolte dans le mois de Decembre. Il est vrai que cette seconde recolte est moins abondante que la première, parce que la chaleur excessive ayant consommé promptement la plus grande partie de l'humidité dont les pluies avoient imbibé la terre, elle ne se trouve plus en état d'en fournir suffisamment pour faire croître les graines & les autres semences qu'on a répandues dans son sein. Elle ne laisse pas de produire

suffisamment pour les habitans, quand même elle seroit seule.

Ces deux récoltes leur donnent le moyen d'élever un nombre prodigieux de volailles de toutes les espèces. Les vaisseaux qui y passent en font bonne provision ; car elles y sont à très-bon marché, & comme la nourriture qu'on leur donne est très-bonne, elles y sont excellentes.

Il y a des bœufs, mais en moindre quantité qu'ils n'y devroient être. C'est la faute des habitans qui sont indolens, & qui se reposent de tout le travail de leurs habitations sur leurs esclaves.

Les moutons & les chèvres y sont par milliers, & sont très-bons, parce que ces animaux paissent des herbes fines qui leur donnent un fumer délicieux. Ceux qui sont un peu entendus ne se contentent pas du sel dont les herbes du bord de la mer sont naturellement empreintes, ils donnent à ces animaux des piéces de sel, qu'ils léchent, & qui aiguise leur appetit, les fait devenir plus gras & de meilleur goût.

Le trafic de ces Peuples est peu considérable avec les Maures & les Noirs des environs, puisqu'ils n'ont

à troquer avec eux que leurs toiles de coton , & quelque peu de merceries qu'ils reçoivent des vaisseaux qui passent chez eux en échange de leurs volailles , de leurs moutons , & de leurs chèvres.

J'ai vû peu de cochons chez eux. Il semble pourtant qu'ils en pourroient avoir quantité, vû la température de l'air , & la facilité qu'il y a de les nourrir. Si je n'étois pas Portugais , je eroirois que mes compatriotes les Infulaites de S. Jague ont retenu quelque chose des observations de la Loi de Moyse ; mais je suis obligé de leur rendre justice. J'en ai vû qui mangeoient du cochon sans difficulté, du lapin , de l'anguille , & autres viandes prohibées à ceux qui ont encore quelque attachement à l'ancienne Loi. D'ailleurs ils ne seroient pas Juifs impunément. Il y a un Inquisiteur à S. Jague , & quoiqu'il ne pousse pas les choses à l'extrémité , il ne laisse pas de faire les procédures & de les envoyer avec les coupables à Lisbonne où l'Inquisition generale acheve les procès en la maniere accoutumée.

Au reste on pratique dans cette Isle les mêmes dévotions qu'en Portugal.

On fait des processions, & on se flagelle à merveille; & quand ces cérémonies sont achevées, on a d'autres exercices qui ne sont pas si édifiants; tout le monde s'en mêle; on court les rues toute la nuit armé jusqu'aux dents; & on va chercher la bonne fortune; comme si on avoit oublié qu'on a encore les épaules écorchées par les coups de fouet qu'on vient de se donner pour les péchez passés. Cette conduite paroîtra extraordinaire à ceux qui ne sont pas accoutumés à nos manières; mais ils doivent faire attention que chaque pays a ses usages, & que les Espagnols & les Italiens pensent, comme nous, & sont dans les mêmes usages.

Au reste le commerce de toutes ces Isles, sans excepter même celui de S. Jague, est si peu considérable que les nobles & le peuple sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas étaler le faste que notre nation affecte dans ses habits & dans ses meubles. Pour la table tout le monde sçait que nous faisons profession d'une très-exacte frugalité. Quoique beaucoup de ces Messieurs vinssent souvent manger à notre bord où notre Capitaine les traitoit splendidement, il n'y en eût qu'un

seul qui nous invita à venir dîner chez lui. C'étoit sans contredit le plus apparent de la ville, & je puis assurer que je n'ai de ma vie fait un si mauvais repas; car excepté le fruit qui y étoit en abondance, un homme seul auroit eu peine à se rassasier de ce qu'on nous servit pour huit qui étoient à table.

Nous reçûmes pourtant le paiement de notre prise, partie en toiles, partie en argent, & partie en lettres de change sur Lisbonne dont nous nous serions déffiez si elles n'auroient pas été endossées par un Capitaine Anglois qui étoit moitillé auprès de nous.

Le principal négoce que l'on fait sur toute la côte Occidentale de l'Afrique est de Negres esclaves que l'on transporte au Bresil, où ils sont absolument nécessaires pour la fabrique du sucre, du tabac, du rocou, de l'indigo; pour la culture du manioc, pour scier les bois de teinture, & autres marchandises que l'on transporte en Europe, & sur lesquels il y a des profits considérables à faire.

On tire aussi du morphil, c'est-à-dire, de l'ivoire ou des dentelles d'élé-

phant des mêmes endroits, des dents de cheval marin dont la matière est un ivoire bien plus blanc & plus dur que les défenses d'éléphant ; mais qui sont bien moins longues. Les plus grandes n'excedent pas dix-huit pouces de longueur.

Le commerce de la côte de Guinée est bien plus considérable outre les esclaves, le morphil & autres choses, on y traîque de l'or en poudre que les Negres recueillent dans le sable des rivières. On l'appelle or de lavage, parce que c'est en lavant le sable de ces rivières qui passent par des mines d'or que les pluies & les torrens entraînent, & que l'on recueille à quelque distance du bord de la mer. La côte qui en produit davantage est celle de la Mine.

Les Portugais étoient en possession du château que les François y avoient bâti, il y avoit bien des années. Ils en avoient été débusquez par les Hollandois qui en étoient alors en possession, & prétendoient des droits également honteux à notre nation, & onéreux à notre commerce.

A la fin nous mîmes à la voile, & nous portâmes sur la grande rivière, autrement le Niger. C'est à ce qu'on

dit une des plus grandes rivières du monde, tant pour la longueur de son cours, que pour la profondeur & l'abondance de ses eaux. Mais son entrée impraticable aux bâtimens est cause que nous n'y faisons presque aucun commerce, & que celui qui s'y fait est réservé aux Fermiers qui en obtiennent le privilège privatif du Roi moyennant une somme qu'ils payent tous les ans à son trésor.

Ce fleuve est par les onze degrés de Latitude Septentrionale. Les anciens ont cru que c'étoit une branche du Nil, quoique le cours de celui-ci soit au Nord, & celui du Niger au Couchant. La raison qui les portoit à croire une chose si éloignée de la raison, c'est qu'il se trouvoit dans le Niger les mêmes animaux que dans le Nil : Je veux dire des crocodiles, des chevaux marins, & autres animaux. Ils disoient encore pour fortifier leur opinion, que le Niger avoit sa crüe & ses débordemens comme le Nil, & dans le même-tems. D'où ils croyoient pouvoir conclure que cette augmentation extraordinaire d'eau dans ces deux fleuves venant d'une cause inconnue, qui augmentoit presque à l'infini la quantité d'eau

que les sources donnent ordinairement, il falloit que ces deux fleuves n'eussent qu'une même origine, ou que l'un fût une branche de l'autre. Ce raisonnement tout pirovable qu'il est n'a pas laissé de trouver des partisans & des gens assez entêtés pour ne pas vouloir demeurer d'accord que l'accroissement du Nil ne vient pas de l'accroissement des eaux, dans les sources qui le produisent mais des pluyes qui tombent regulierement tous les ans entre les deux Tropiques; lorsque le soleil entre dans le signe du Cancer ou quelques jours devant ou après. Ce sont ces pluyes extraordinaires qui grossissent ces deux rivieres. Il est très-inutile de chercher d'autre raison de leurs crues & de leurs débordemens. Si les pluyes sont retardées ou avancées comme cela arrive quelquefois, la crüe des fleuves est avancée ou retardée, & si les pluyes durent plus ou moins qu'à l'ordinaire, on remarque la même augmentation ou la même diminution dans la riviere & d'où il faut conclure que les pluyes tombant également aux environs du Niger, comme elles font aux environs du Nil, c'est à elles seules que ces fleuves doivent leur accrois-

fement , sans qu'ils dépendent l'un de l'autre , & sans que l'un soit une branche de l'autre. Mais ces raisonnemens nous meneroient trop loin , & nous feroient perdre de vûe le point principal de notre voyage.

Nous reconnûmes pour la seconde fois l'Isle de Gorée , & le lendemain nous passâmes l'embouchure de la riviere de Gambie. Celle-ci quoique très-considerable est sans contredit une branche du Niger, du moins c'est ce qu'assurent les Negres Mandignes qui sont les plus grands voyageurs , & les plus ardens Negotians que l'on connoisse parmi tous les Negres. Nous n'en approchâmes pas plus près de six lieues , car outre que nous n'avions rien à y faire , son entrée est semée de bancs dangereux qui s'étendent assez loin au large.

Nous arrivâmes enfin à la riviere de Serrelionne. Il est aisé de la connoître par la haute montagne qui en est voisine qui porte le nom de Sierra-Liona ou de montagne des Lions , & a donné le nom à la riviere qui coule au pied. Nous en étions assez proches , & le calme qui nous prit nous obligea de moijiller , de crainte que

Montagne
& riviere de
Serrelion-
ne.

le courant qui étoit fort , & qui portoit au large ne nous entraîna malgré nous. Cette manœuvre donna lieu à quelques canots de Nègres de nous venir découvrir , & après qu'ils nous eurent reconnus amis de venir à bord , & de nous apporter des poules & des moutons que nous eûmes pour des coureaux & d'autres merceries de peu de valeur. Ils nous demanderent si depuis deux mois nous n'avions pas vû un vaisseau de Maures. Par la peinture qu'ils nous en firent , nous reconnûmes que c'étoit justement le Salatin que nous avions pris. Nous le leur dîmes , & ces pauvres gens en témoignèrent une joye extraordinaire. Ils nous demanderent ce que nous en avions fait , & si nous n'avions pas tué tous ces méchans voleurs. Nous leur répondîmes que nous en avions tué cent trente , & que nous avions vendu les autres avec le vaisseau. Ils auroient été plus contents si nous les avions tous jettés à la mer. Ils nous remercièrent pourtant de ce que nous avions fait , & un des canots étant retourné à terre revint au bout de quatre heures avec un présent de volailles , de moutons , & de chèvres que leur Roi nous enyoit pour nous re-

mercier de ce que nous les avons délivrés de ces pirates, qui avoient enlevé deux de leurs canots pêcheurs.

Notre Capitaine n'eût garde de se laisser vaincre en matière de politesse par ce Prince Negre. Il lui envoya un présent bien plus considérable que le sien, & ce Prince y répondit par un autre présent d'un jeune esclave fort bien fait, qu'il le pria d'accepter pour son service particulier. Il lui fit dite en même tems, que s'il vouloit traiter des esclaves, il en avoit soixante dont il lui feroit une traite avantageuse.

Nous acceptâmes le parti. Le Capitaine & moi allâmes à terre; nous fûmes reçus à merveille, & bien régalez, & on convint du prix que nous payâmes en toile de coton, & merceries. Nous eûmes encore du mahis & des pois pour les nourrir plus de six mois, & après avoir séjouré en cette rade pendant huit jours, nous nous séparâmes fort contents les uns des autres.

Nous mîmes à la voile & doublâmes les bancs de Sainte Anne, après quoi nous mîmes le cap au Sud-Est pour ranger la côte sans nous en éloigner de plus de cinq à six lieues. Nous

Commerce
d'esclaves
avec le Roi
de Serre-
lionne.

reconnûmes le cap Miserando, & ensuite celui des Palmes, & nous allâmes mouïller au village appelé le grand Drouin où nous tirâmes un coup de canon sans balle, & mîmes notre pavillon. Il y avoit plusieurs canots à la pêche qui se retirèrent tous à terre, un seul excepté qui vint nous reconnoître, & qui après s'être bien assuré que nous étions amis, vint à bord, & presenta quelques poissons à notre Capitaine. Il n'y avoit dedans que trois Negres grands & forts, qui parloient Portugais assez bien pour se faire entendre. On les fit boire, & on leur paya leur poisson. Ils nous demandèrent si nous voulions traiter, & quelles marchandises nous avions. On leur en montra de plusieurs especes; mais l'eau-de-vie fut celle qui parut plus de leur goût. Nous leur demandâmes à notre tour quelles marchandises on trouvoit chez eux. Ils dirent qu'ils avoient des esclaves, du morphil, de la maniguette & de l'or; mais en petite quantité. On leur dit d'aller ayertir leurs compatriotes d'apporter leurs marchandises à bord. Ils en firent quelque difficulté, parce que notre Capitaine n'avoit pas fait le serment d'amitié

d'amitié. Il le fit. Ce serment consiste à se mettre quelques gouttes d'eau de la mer sur les yeux, ayant un pied sur le bord de la chaloupe, & l'autre sur la précinte du vaisseau. Cette cérémonie achevée, ils partirent fort contents, & revinrent deux heures après accompagnez de plus de vingt autres canots, dans chacun desquels il y avoit quatre ou cinq hommes, qui n'avoient pour toutes armes que leurs couteaux. Comme ce grand nombre de Negres qui monterent presque tous dans notre vaisseau pouvoit nous donner de l'ombrage, notre Capitaine fit prendre les armes, & mit vingt hommes armez, & prêts à faire feu sur chaque gaillard. Ils nous amenerent environ trente esclaves; mais on n'en acheta que dix-huit, les autres étant vieux, & on ne voulut point de femmes. On convint aisément du prix, & à mesure qu'on les payoit, on les marquoit avec une petite lame d'argent presque rouge qu'on leur appliquoit légèrement sur un morceau de papier huilé sur le gros du bras gauche. Ils ne témoignèrent ni douleur ni chagrin de cette operation, parce qu'elle étoit suivie d'un petit verre d'eau-de-vie, &

Traite au
grand
Drouin sur
la côte de
Guinée.

on les enchaîna deux à deux entre les ponts.

Nous traitâmes environ deux cents deffenses d'éléphant qui pesoient depuis soixante jusqu'à cent cinquante livres la piece. Nous eûmes presque pour rien quelques sacs de maniguelle ou de poivre de Guinée qui est plus petit, & de moindre qualité que celui des Indes, & environ douze marcs d'or en poudre. Il faut s'y connoître pour n'y être pas trompé. Pour cet effet on pese l'or en la présence du vendeur, & on le met dans de l'eau tegalle. S'il est pur, il n'y excite aucun mouvement, aucune fermentation. Si au contraire il y a du mélange, & que les Negres y aient mêlé de la poudre d'épingles, on voit aussitôt une fermentation très-grande, qui ne finit que quand l'eau a consommé tout le cuivre, ou autre matiere étrangere qu'on y a mêlée. Alors on pese l'or qui reste, & on le paye.

La pratique ordinaire de ceux qui negocient sur cette côte, est de confiscuer l'or qui s'est trouvé altéré, & de faire esclave celui qui le leur a présenté, l'ayant préalablement averti de ce que l'usage les a mis en droit

Maniere de
traiter l'or
avec les
Negres.

de faire , si l'or qu'on leur presente n'est pas pur. Nous étions en droit de suivre cette regle ; mais notre Capitaine eut des raisons pour ne le pas mettre en pratique. Il déclara pourtant à ceux qui lui presenterent de l'or ce qu'il étoit en droit de faire , & leur dit qu'il alloit faire éprouver leur or. Ils en demeurèrent d'accord ; mais ils eurent assez d'esprit pour lui dire que cet or leur étant venu d'autres Negres qui le vont chercher dans les rivieres de leur pays , ils ne pouvoient pas être responsables des fraudes qu'ils y pouvoient avoir faites, ni perdre leur marchandise & leur liberté pour une faute dont ils n'étoient pas coupables , & qu'ils avoient payez les premiers , puisqu'ils avoient été trompez sans pouvoir être détrompez , parce qu'ils ne sçavoient pas le secret de découvrir la tromperie qu'on leur avoit faite ; mais qu'ils consentoient qu'on éprouve leur or , & qu'on ne leur payât que ce qui se trouveroit d'or pur. Cette sage précaution les tira d'intrigue , & nous n'eûmes point de difficultés avec eux.

Un de nos gens avoit traité en secret un demi marc d'or avec un Negre , & l'avoit payé sans éprouver sa

marchandise. Il eût occasion de s'en repentir quand il se trouva en état de le faire ; car au lieu de quatre onces d'or qu'il croyoit avoir acheté , il ne s'en trouva pas deux.

Nous eûmes encore des mêmes Negres environ dix-huit livres d'ambre gris en petits morceaux. Un seul excepté qui pesoit deux livres. Cette marchandise est rare sur cette côte. Les Negres ont été long-tems sans la connoître. On dit que ce sont les François qui la leur ont fait connoître. Ce qu'il y a de fâcheux , c'est qu'ils la partagent en morceaux aussi-tôt qu'ils l'ont trouvée, afin que tous ceux qui se sont trouvez à la prise en emportent leur part , au lieu de conserver les morceaux entiers ; mais ils veulent avoir chacun leur part , parce qu'ils se défient les uns des autres , & ils ont raison ; car ils sont tous fripons par inclination , & par usage , & ils n'ont garde de se fier les uns aux autres , de crainte que celui qui l'auroit en garde ne la vendît toute à son profit particulier.

La croix du Sud ou le Cruzoro. Ce fut après avoir doublé les bancs de Sainte Anne que nous aperçûmes bien distinctement les quatre grandes étoiles qui forment la croix du Sud

que nous appellons le *Cruzero* ; mais nous ne vîmes pas l'étoile Polaire Antarctique. Ces quatre étoiles forment une espece de croix un peu irreguliere. Nous en avions vû la moitié quand nous étions devant la riviere de Gambie , & si le ciel avoit été plus clair , nous l'eussions vûe dès le Cap Verd , comme quelques-uns de nos Pilotes l'ont marqué dans leurs journaux. Le tems obscur & les brunes épaisses que nous eûmes nous en empêcha ; mais à mesure que nous approchions de la Ligne , nous la vîmes toute entiere.

J'oublois de remarquer que la montagne de Serrelionne qui est très-haute & toute couverte de grands arbres , est toûjours environnée à son sommet d'un nuage épais qui empêche qu'on ne découvre sa pointe , ou plutôt ses pointes ; car elle a plusieurs sommets separez les uns des autres par de profondes vallées , & par des ravines qui servent de repaires naturels à la quantité prodigieuse de lions & autres bêtes féroces que l'on dit y être. Ces animaux font assez souvent du ravage dans les habitations des Negres ; mais ceux-ci le leur rendent avec usure , car ils sont continuellement à les poursuivre , soit à force

Chasse des
lions.

ouverte en les perçant à coups de flèches , & de saguayes , étant montez sur des arbres où ils les attendent auprès des ruisseaux où ils viennent boire , ou se baigner pendant la nuit ; soit en creusant des fosses profondes couvertes legerement de paille & de terre , sur lesquelles ils mettent quelques pieces de viande pour les y attirer , & quand ils y sont tombez , ils les percent à coups de flèches & de saguayes , & quand ils sont bien affurtez qu'ils sont morts , un des plus hardis y descend , & après l'avoir attaché par le col ou par un pied , ils le tirent en haut , & en font bonne chere.

Danger de
manger de
la chair de
lion.

Pour moi je ne sçai quel goût on peut trouver dans un lion qui est toujours maigre & toujours malade de la fievre. C'est dommage qu'il n'y ait pas un troupeau de Medecins Européens chez ces Negres. Il est certain que les lions seroient plus en repos qu'ils ne sont ; car ils leur persuaderoient par des beaux raisonnemens que la chair d'un animal chaud au suprême degré , colere au dernier point , & à cause de cela toujours travaillé de la fievre , ne peut manquer d'être très-mal saine , & comme les Negres ,

aussi-bien que tous les autres hommes, aiment la vie, il n'en faudroit peut-être pas davantage pour les empêcher d'en manger.

Mais ne pourroit-on pas croire que la chasse que les Negres font aux lions est plutôt une suite de leur vengeance, que de l'envie qu'ils ont de se rassasier d'une si mauvaise viande ? car les Negres sont extrêmement vindicatifs. Ils ont de la vermine à la tête, & quand ils la prennent, ils la croquent entre leurs dents pour se venger des morsures qu'ils en ont reçues. C'est donc pour se venger des ravages que les lions, les tigres, & les loups font dans leurs troupeaux qu'ils leur font une guerre si vive & si continuelle. C'est une perte pour eux de ne sçavoir pas passer les peaux de ces bêtes. Ils nous apportèrent quelques peaux de lions qui étoient très-grandes & très-belles. Nous les achetâmes, mais les poils tombèrent bientôt, & nous n'eûmes à la fin que des cuirs.

Ils nous dirent qu'il étoit rare que ces animaux attaquaient les hommes, à moins qu'ils ne fussent affamez ; ce qui est rare dans un pays comme le leur, où il y a de grands troupeaux

Instinct des
taureaux
pour se def-
fendre des
lions.

de toutes sortes de bestiaux. Ils nous dirent encore que quand leurs troupeaux appercevoient un lion, les vaches & les veaux se mettoient dans le centre d'un grand cercle, dont les taureaux pressés les uns contre les autres, & présentant leurs cornes, faisoient la circonférence en mugissant de toutes leurs forces, & que l'on voyoit assez ordinairement que le lion après avoir rodé autour de cette enceinte, & desespérant de la pouvoir forcer, se retiroit & alloit chercher fortune ailleurs. Tel est l'instinct ou le raisonnement de ces animaux pour se deffendre eux, leurs femelles, & leurs petits. Qui le leur a enseigné? La nature toute seule; les hommes avec toute leur intelligence & leurs reflexions feroient-ils mieux, ou du moins feroient-ils aussi-bien.

Les tigres ne sont point de cette grande espece que l'on voit aux grandes Indes. Les plus grandes peaux que j'ai vû, marquoient que ces animaux n'étoient à peu près que comme celles de ces grands lévriers qui viennent de Dannemarc.

Les loups sont à peu près de la même taille, mais plus gros, & plus four-

nis. Les Negres leur donnent vivement la chasse , & les mangent quand ils les ont tuez , sans craindre que cette chair leur fasse aucun mal.

Ce n'est pas qu'ils manquent d'autres viandes , & bien meilleures , eux qui ont tant de troupeaux ; mais ce sont de très-grands mangeurs. Nous en avons fait l'épreuve quand nous leur donnions à manger à bord. Il est certain qu'un seul mangeoit plus que quatre de nos plus grands mangeurs , & qu'un repas achevé , ils étoient prêts à recommencer comme s'ils eussent été à jeun , & sans que cela les incommodât le moins du monde.

Nous doublâmes le cap des Trois Pointes , & nous apperçûmes un navire qui venoit sur nous , & qui tâchoit de nous gagner le vent. Nous nous pavoisâmes , détapâmes nos canons , & sans mettre de pavillon de part ni d'autre , nous fîmes la manœuvre nécessaire pour nous conserver l'avantage du vent que nous avions. Dans cette situation qui nous étoit avantageuse , & qui ne nous empêchoit pas de porter à route , nous fîmes la priere , nous déjeûnâmes , & nous attendîmes les armes à la main , & les mèches allumées , ce que ce vais-

seau voudroit faire. Nous nous trouvâmes en moins de trois horloges , à demie portée d'un canon de quatre livres.

Alors il mit pavillon Hollandois , & l'affura d'un coup de canon sans balle. Nous hissâmes le nôtre , & l'affurâmes de même maniere. Un moment après on nous demanda avec un porte-voix , d'où est le navire. Nous repondîmes , de la mer. On repliqua où allez-vous , nous dîmes , à terre. De quoi êtes-vous chargez , reprirent les Hollandois , nous leur dîmes d'hommes , de poudre , & de balles. Ils nous dirent de venir à leur bord : montrez nos passeports. Notre Capitaine leur dit que s'ils étoient curieux , ils vinssent eux-mêmes les voir , & qu'on les recevroit en amis ou en ennemis , comme ils voudroient. Les discours finirent là : ils nous tirerent trois coups de canon à balle qui ne nous firent aucun mal. Nous leur en tirâmes cinq , un desquels coupa leur grande vergue , & un autre leur perroquet de fougue. Ces deux accidens les mirent de mauvaise humeur. Ils commencerent à nous canoner d'importance , & nous à leur répondre sur le même ton. Il y avoit près

de quatre horloges que nous nous battions, lorsqu'il parut un gros navire portant flamme & pavillon François qui tira deux coups de canon sur le bâtiment Hollandois, & vint se placer entre nous autres combattans. Le feu cessa aussi-tôt de part & d'autre.

Il s'ont se courus par un vaisseau François.

Le François envoya son canot à notre bord avec un Officier qui nous demanda à voir nos passeports. On les lui montra aussi-tôt. Il nous dit qu'il avoit ordre du Roi son maître de nous protéger par tout où il nous trouveroit, Il voulut sçavoir si nous avions attaqué les Hollandois les premiers. Nous lui dîmes que non, que nous allions à S. Thomé, & que chemin faisant nous avions trouvé à traiter quelques esclaves. Il nous offrit tout ce qui nous pouvoit faire plaisir, & nous dit qu'il alloit parler au Capitaine Hollandois qui étoit un Garde-Côte, il avoit fort envie de le battre, & de l'enlever s'il faisoit le mauvais, il nous dit que si nous avions besoin de son escorte, il nous conduiroit à l'Isle de S. Thomé.

Ce bâtiment étoit de trente-six piepes, avec un nombreux équipage. Il étoit chargé d'esclaves, & s'étoit déjà battu contre deux Hollandois

qui vouloient l'empêcher de faire sa traite , & ils les avoit battus à plate couture.

Nous saluâmes cet Officier de sept coups de canon quand il rentra dans sa chaloupe ; il alla au vaisseau Hollandois , & y fut reçu avec honneur , ce qui ne l'empêcha pas de dire au Capitaine que s'il ne laissoit en repos notre vaisseau , & qu'il l'empêchât de faire sa traite , il auroit affaire à lui , & le couleroit bas , & le traiteroit comme un forban. Le Capitaine Hollandois étoit au désespoir , il avoit eu quatre hommes tuez , & sept ou huit blesez , & notre canon qui étoit plus gros que le sien , l'avoit beaucoup maltraité. Il fut pourtant obligé de promettre tout ce qu'on voulut , & chacun raccommoda son dommage.

Notre Capitaine alla au vaisseau François , remercier le Capitaine qui étoit venu à notre secours , & lui porta un très-beau present. Il fut reçu avec honneur , on lui fit une grande collation , & ils convinrent ensemble qu'ils iroient de compagnie à S. Thomé , après qu'ils auroient mouillé à Accara , où ils pouvoient faire quelque traite. Cela fut executé.

Nous mouillâmes à Accara , un au-

tre Garde - Côte de 26. canons nous vint reconnoître ; mais de loin , craignant la même aventure qui étoit arrivée à son camarade. Et cela seroit arrivé infailliblement ; car le vaisseau François qui étoit percé pour quarante-quatre pieces , en avoit trente-six montées , & un gros équipage. Nous fîmes notre traite en paix , & mêmes ensemble à la voile , & arrivâmes ensemble à S. Thomé.

Toute la côte de Guinée depuis la riviere de Serrelionne jusqu'au Royaume de Benin , est partagée en une quantité de petits Etats , dont les Souverains ou les Chefs prennent la qualité de Rois , & sont aussi respectez , & obéis aussi promptement de leurs sujets que les plus grands Princes de l'Europe , sans même en excepter le Grand-Seigneur. Les sujets ne leur parlent qu'à genoux , & le visage contre terre. Quelques-uns de ces petits Roitelets ne paroissent qu'avec un rideau entre eux & leurs sujets. Il y en a qu'on ne voit jamais boire , ni manger , soit que leur prévention leur fasse croire qu'ils pourroient être empoisonnez par le regard de ceux qui assisteroient à leurs repas , soit qu'ils vculent faire croire

Quelques
côutumes
des Rois de
la côte de
Guinée.

qu'ils subsistent sans prendre de nourriture ; ce qui est très-faux , car ils mangent très-bien , & boivent encore mieux. On a fait croire à ces imbecilles que leurs premiers Rois étoient tombez du ciel tous chauffez & tous vêtus ; que leur origine étoit en quelque façon divine , & que quand ils étoient las de demeurer avec les hommes , ils s'en retournoient jouir de la compagnie de leurs ancêtres dans le ciel.

Ils meurent donc , & on est obligé d'enterrer leurs corps , qui malgré leur prétendue origine celeste , ne laissent pas d'infester leurs maisons en y pourrissant si on les y laissoit.

Voici comme se font leurs funeraillles. On creuse une très-profonde fosse, fort large dans le fond , & diminuant peu à peu jusqu'à la bouche qui est ronde , & d'environ trois pieds de diametre , afin qu'on la puisse fermer avec une pierre. On y descend le corps avec respect , revêtu & paré de ses plus beaux habits , avec ses armes , ses bijoux , des sacs de monnoyes , & des marchandises. Pendant que les Officiers accommodent toutes ces choses autour du corps , ceux qui sont destinez d'aller servir le Prince en l'autre mon-

de , ce qui est un honneur qui ne s'accorde pas à tout le monde : il faut être d'un mérite distingué , avoir rendu des services considérables au Roi & à l'Etat. Les femmes à qui on veut bien faire cet honneur , doivent avoir été aimées du Prince , être encore d'un âge à pouvoir être utiles à ses plaisirs ; les vieilles & les laides en sont exclues de droit , elles n'oseroient même se présenter.

Le nombre de ces victimes n'est pas fixe , il dépend de la volonté du Prince , s'il la déclaré de son vivant. Sinon son successeur y pourvoit comme il le juge à propos. Il n'est jamais moins de cent , & il va quelquefois à trois cens.

Ces victimes de la coutume du pays , & de la folle imagination dont elles sont préoccupées , qu'elles vont être heureuses avec leur Roi , qu'elles auront des biens à en regorger de toutes les especes. Ces idées séduisantes les enchantent ; elles vont à la mort avec joye ; on les conduit au son des instrumens , on leur fait des complimens , on se met sous leur protection , on les conduit à ce funeste soupirail , leurs parens & leurs amis les embrassent , les félicitent , se recommandent à eux. On danse , & tous chantent &c.

danſent, ils ſe precipitent volontai-
rement dans la foſſe; les uns ſ'y rom-
pent le col, les autres les bras ou les
jambes, & quand toute la troupe eſt
dans le gouffre, on ferme l'ouvertu-
re avec la pierre, & on continue les
danſes & les chanſons.

Au bout de vingt-quatre heures on
leve la pierre; on demande qui ſont
ceux qui ont ſuivi le Prince en l'autre
monde. Ceux qui peuvent répondre
diſent ce qu'ils ſçavent, & on ferme
le trou. On leur fait la même deman-
de vingt-quatre heures après, & ils
répondent. Enfin on fait la même ce-
remonie au bout des trois jours, &
perſonne ne répondant plus, on ſup-
poſe qu'ils ſont tous partis, & on fer-
me le trou à demeure. On allume un
grand feu ſur la pierre, & aux envi-
rons, on fait cuire une quantité pro-
digieuſe de toutes ſortes de viandes
que l'on abandonne au peuple, qui
fait bonne chere, & on celebre par des
danſes la venue du nouveau Roi qui
ſe montre ce jour-là, fait des graces,
distribue des titres d'honneur, & mê-
me des préſens, & ſe retire dans ſon
palais.

Ces peuples ſont très-grands man-

geurs , & encore plus grands bu-
veurs , & ne laissent pas de vivre fort
long-tems , sans se ressentir ni des in-
commodités de la vieillesse , ni de
leur intempérance. Il n'en faut pas
davantage pour être persuadé de la
force & de la vigueur de leur tempé-
rément. Que répondront à cela nos
Medecins avec leurs regimens & leur
diette qu'ils n'observent pas eux-mê-
mes , comme il est aisé de le prouver
par une infinité d'exemples qu'il se-
roit aisé de rapporter si cela étoit ne-
cessaire. Mais c'est leur métier , il
faut le leur laisser faire , & secouer le
joug de leur tyrannie.

Cette Isle doit sa découverte au
hasard en 1495. & comme ce fut le
jour de S. Thomas Apôtre qu'on en
prit possession , on lui donna le nom
de cet Apôtre , aussi-bien qu'à la ville
que l'on y bâtit ensuite. Elle est sous
l'Equateur. On prétend que la Ligne
Equinoctiale passe directement sur l'E-
glise Cathédrale. Elle est située entre
le Cap Sainte Claire & celui de Lopo
Gonzalez en Afrique , environ à cin-
quante lieues du premier , & à trente-
six du second.

Elle est presque ronde. On lui don-
ne vingt lieues de diametre ou envi-

ron. Quoique son horison passe par les deux Poles du monde , & que par consequent on dût voir les deux étoiles Polaires , cependant on ne les voit pas : on n'apperçoit que les gardes de la petite ourse que l'on voit faire une partie de leur cercle. On ne voit pas aussi l'étoile Polaire Antarctique ; mais seulement la croix du Sud qui en est assez éloignée pour paroître fort élevée sur l'horison. Les jours y sont toujours égaux aux nuits , & si la chaleur est grande pendant le jour , la fraîcheur n'y est pas moins grande la nuit. Ce contraste qui fait du plaisir la nuit rend l'air humide , & cette humidité le corrompt & le rend si mal-sain , que les Européens les plus vigoureux ont peine à en soutenir les mauvaises suites long-tems. Aussi voit-on que les plus forts ont peine à atteindre soixante ans , & qu'ils en passent la plus grande partie dans des maladies & dans des langueurs plus difficiles à supporter que la mort.

Il est vrai que leur incontinence y donne bien lieu ; ils s'énervent par les plaisirs , & n'ont sur cela aucune règle , ni aucune attention.

Les Negres esclaves y vivent bien

plus long-tems ; ils ne font encore qu'à la fleur de leur âge quand ils ont soixante & dix ans , & communément , ils passent cent ans , & vont jusqu'à six vingts. Voilà une marque évidente & certaine de la bonté & de la force de leur tempérament , quoiqu'ils ne manquent pas d'être attaqués tous les dix ou douze jours d'une fièvre violente, précédée d'un frisson & d'un tremblement extraordinaire ; mais qui ne leur dure que sept ou huit heures ; après lesquelles il n'y paroît plus , & ils font aussi forts , & se portent aussi-bien qu'avant cet accès.

Mais les Portugais & autres Européens qui y sont établis , ou qui y viennent pour le commerce n'en sont pas quittes à si bon marché. Ces fièvres les tourmentent pendant vingt ou trente jours de suite , & les emportent souvent le sept ou le huitième.

Mais la maladie qui est la plus fréquente dans cette Isle, la plus cruelle , & la plus dangereuse , est la Venerienne. Elle vient originairement de l'Amérique : ce sont les Espagnols qui l'ont apportée en Europe. Les habitans Blancs de S. Thomé y sont fort sujets. Faute de femmes blanches , ils

s'adressent aux Noires, & celle qu'ils contractent avec ces femmes, est si pernicieuse que personne n'en guérit. Les Negres n'y sont pas si sujets que les Blancs, & ils en guérissent bien plus aisément.

L'Isle de S. Thomé ne paroïssoit ; quand on l'a découverte, que comme une vaste & grosse montagne, toute couverte de grands arbres ; mais la plûpart steriles, & dont la plus grande partie ne répandoient pas leurs branches autour d'eux, comme ceux d'Europe ; mais les pouissoient en haut comme une gerbe. Nos compatriotes ont déjà abatus une grande partie de ces arbres ; ils ont défriché avec le secours de leurs Negres esclaves ces forêts, & ont planté des cannes à sucre dont ils retirent des profits considérables.

La ville de Pavoasan est située au bord de la mer au Sud-Est. Elle a une Forteresse composée de quatre bastions sans fossez, avec un chemin couvert, large & palissadé. Elle est sur une petite éminence qui domine toute la ville, & qui commande le port, qui pour être naturel, ne laisse pas d'être assez bon ; toutes les maisons, excepté celles du Gouverneur, & de

quatre ou cinq autres particuliers , & quatre Eglises qui sont de pierres , toutes sont de bois à deux étages , & couvertes de planches. Elle renferme environ six à sept cens feux , & peuplée d'environ deux mille Blancs , hommes , femmes , & enfans , Portugais , Espagnols , François , & Italiens ; car tout le monde y est bien reçu , pourvû qu'on fasse serment de fidélité à notre Monarque , & que l'on vive selon les Loix du pays.

Il y a un Evêque & un Chapitre , dans lequel il y a des Chanoines Blancs , Mulâtres , & Noirs. Cela faisoit un mélange auquel il faut être accoutumé pour n'y pas trouver une difformité choquante.

Les enfans qui viennent d'un Blanc & d'une Blanche , sont Blancs comme en Portugal : ceux qui viennent d'un Blanc & d'une Noire sont d'une couleur qui tient des deux couleurs ; on les appelle Mulâtres , & les Noirs produisent d'autres Noirs ; marque assurée que ce n'est pas le climat qui donne la couleur ; mais qu'elle est dans le sang , & qu'elle se perpetue par la generation. Mais qui a été le premier homme noir ? c'est une question bien difficile à résoudre. Bien des

gens ont cru que le signe que Dieu mit à Caïn après son crime, afin qu'il fût reconnu, & qu'il ne fût pas tué par ses neveux enfans d'Abel, & ses autres neveux, fut de changer sa couleur blanche en la noire, qui dans un peuple tout blanc étoit une distinction trop marquée pour s'y méprendre. Cela pouvoit servir avant le Déluge. Mais comment faire revivre cette couleur après le Déluge : car il est certain que Noé & ses trois enfans étoient blancs, & ils étoient trop justes pour avoir épousé des femmes du sang noir de ce premier fratricide. Leurs enfans ont été blancs comme eux. Comment donc cette race noire est-elle revenue au monde, après que tous les Noirs avoient été exterminés par ce terrible châtiment ? Où s'étoit-elle cachée ? A-t-elle par préférence à tous les autres hommes évité la mort qui a enveloppé tous les autres ? Cela ne peut être, puisque la Foi nous enseigne que le Déluge a été universel, que tous les hommes y ont péri, & que Dieu n'a sauvé que Noé & sa famille, composée seulement de huit personnes qui étoient blanches.

Si on disoit que la couleur noire a

été la suite de la malediction que Noé prononça contre son petit-fils Canaan fils de Cham. Mais la malediction n'a point changé la couleur de la peau de Canaan, il a toujours été blanc, aussi-bien que les Cananéens, dont il a été le pere. Il faut donc chercher une autre cause de cette couleur noire, qui est le partage des Negres, & laisser ce soin aux Medecins qui ne manqueront pas selon leur coûtume de faire là-dessus de longues & très-ennuyantes dissertations qui auront le succès ordinaire de ne conclure rien, & de ne contenter personne.

Quoiqu'il en soit, il est certain que les Negres sont d'un temperament plus fort & plus robuste que les Blancs, & qu'étant nez dans un climat toujours chaud, la chaleur leur est moins fâcheuse, qu'à ceux qui sont nez dans un temperé ou froid. Mais en échange le froid leur est insupportable, ils ne sçauroient s'y accoutumer, & il leur faut du feu la nuit, pour éviter le froid, ou plutôt la fraîcheur & l'humidité qui est toujours très-grande dans les pays voisins de la Ligne ou entre les Tropiques.

Les habitans Européens de S. Tho-

mé & de l'Amerique ne peuvent se passer de Negres pour leurs manufactures de sucre , tabac , coton , & autres choses ; car on ne trouve point de gens de journées en ces pays-là , à peine les Blancs se peuvent résoudre à exercer quelque métier. Le travail de la terre est tout entier pour les Negres. Il faut encore convenir qu'eux seuls le peuvent supporter. Il est trop rude & trop continué pour les Blancs qui sont d'ailleurs en trop petit nombre.

Les gens riches ont deux ou trois cens esclaves qui travaillent cinq jours de la semaine pour leurs maîtres , & ont le Samedi pour eux , pendant lequel ils travaillent pour eux , & ce travail leur doit fournir pour se nourrir & se vêtir eux , leurs femmes , & leurs enfans. Ce dernier article est aisé à remplir ; car ils vont nuds ou presque nuds. Les enfans des deux sexes sont absolument nuds jusqu'à quinze ou seize ans. Les hommes & les femmes n'ont qu'un morceau de grosse toile en forme de tablier , qui couvre ce que la pudeur nous oblige de tenir caché. Leurs lits ne sont pas d'une plus grande dépense ; ils ne consistent qu'en une natte de feuilles de

palmier étenduë à terre ou sur une planche , avec un billot de bois pour chevet , & quelque morceau de serpilliere ou autre chose pour les couvrir.

Ces esclaves font des jardins potagers où ils cultivent toutes sortes de pois , de fèves , de mahis , & autres légumes pour leur nourriture , & pour vendre le Dimanche dans les marchez. Ils cultivent le tabac dont ils ne peuvent se passer ; car ils ont toujours la pipe à la bouche. Le tabac vient aisément dans cette Isle , & y est bon : il seroit encore meilleur s'ils y apportoient plus de soin ; mais ils se contentent de le piler , & d'en faire de grosses pelottes qu'ils hachent à mesure qu'ils veulent remplir leurs pipes. Ils élèvent aussi des volailles qu'ils vendent pour avoir de l'eau-de-vie & du vin de palme. Ils aiment ces liqueurs avec passion ; la derniere est à bon marché , parce qu'on la recueille dans le pays ; mais l'eau-de-vie , sur-tout celle qui vient d'Europe est très-chere. Je fais cette difference , parce qu'on fait une eau-de-vie dans le pays avec les syrops & les écumes du sucre que l'on met en certaine quantité dans de l'eau , qu'on

laisse fermenter pendant quelques jours , & qu'on passe deux fois par l'alambique. Cette eau-de-vie est très-forte , mais d'une acreté dégoûtante , si on n'y est pas accoutumé. Nos Portugais en usent , & y sont faits : il ne seroit pas juste que leurs esclaves fussent plus délicats qu'eux. Ainsi c'est de cette dernière que les esclaves se feryent.

On porte dans cette Isle des vins d'Espagne & du Portugal. Ils y sont fort chers , & ce n'est pas une mauvaise marchandise ; car les habitans de cette Isle aiment à boire , & malgré la gravité ordinaire à notre nation , ils s'enyvrent à merveilles ; mais toujours sans scandale.

La terre de cette Isle est rougeâtre & assez profonde. Les rosées qui tombent toutes les nuits font que cette terre devient comme une espece de craye rougeâtre qui ne refuse aucune semence. Toutes sortes de légumes , comme nous avons dit , y viennent en perfection , & en très-peu de tems, Les arbres fruitiers d'Europe & de l'Amérique s'y naturalisent aisément. Cette terre neuve , & comme vierge , produit sans cesse d'elle-même , si on ne néglige d'y semer , ou d'y planter

aussi tôt qu'elle est défrichée , on la voit en peu de jours couverte de pourpier , qui pour être , comme on dit , sauvage , ne laisse pas d'être doré & très-bon , & elle pousse en même-tems des arbres , mois à la vérité , & qui croissent à vûë d'œil ; de sorte qu'il faut abattre de nouveau , & défricher , & brûler sur le lieu les arbres qu'on a abattus , afin que les racines calcinées par le feu , cessent de pousser.

C'est principalement dans les lieux où l'on a brûlé les arbres , les arbrisseaux , & les autres plantes , que l'on plante les cannes à sucre. Pour l'ordinaire on les met en terre dans le mois de Janvier , & elles sont en état d'être coupées & mises au moulin à la fin du mois de Juillet. Ils les replantent en même-tems , & ils en ont de nouvelles au mois de Janvier. Les cannes se plantent de bouture , & viennent en ce pays-là bien plus vite qu'à Madere , & aux Isles Canaries , où elles ont besoin de douze à treize mois avant d'être mûres , & en état d'être coupées.

On dit qu'on fait chaque année dans cette Isle cent cinquante mille arrobes de sucre : l'arrobe pese tren-

Défaut des te-deux livres poids de Portugal , qui
 Sucres de S. font quatre millions huit cens mille
 Thomé. livres de sucre , ce qui est une quanti-
 té bien considérable pour un pays si
 peu peuplé , & dont il n'y a pas en-
 core le quart de défriché. Les droits
 du Roi vont au dixième de cette
 quantité , qui font environ douze à
 quatorze mille arrobes , qui revien-
 nent au Prince d'une Isle qui n'a
 qu'environ soixante moulins à sucre.
 Ils tournent tous par le moyen des
 ruisseaux dont on conduit l'eau par
 des rigolles , & par des canots de ma-
 çonnerie qui la portent sur la grande
 rouë , ou même qui passe sous la
 rouë. Quelques-unes de ces rouës ont
 des godets, & d'autres ont simplement
 des palettes ou ailerons , qui don-
 nent le mouvement à la grande rouë
 qui le communique à certains gros
 rouleaux couverts de lames de fer ,
 entre lesquels on fait passer les cannes
 qui sont écrasées , & rendent par cer-
 te violente compression tout le suc
 dont elles sont remplies , qui est por-
 té par des goutieres de bois dans les
 chaudières où il est purifié avec de
 fortes lessives , & cuit dans la consis-
 tance qu'il doit avoir pour être mis
 dans des formes de bois ou de terre ,

sur lesquelles on met de la terre blanche détrempée qui laisse couler peu à peu l'eau dont elle est détrempée, qui passant par les pores du sucre, emporte avec elle le syrop & les autres impuretés qui ont échappé à la force des lessives que l'on a mises dans le sucre pendant qu'il étoit dans les chaudières où il a reçu sa cuisson.

Avec toutes ces préparations, qui veulent beaucoup d'attention & de grandes peines, les sucres que l'on fabrique à S. Thomé n'ont pû jusqu'à présent avoir la blancheur & la dureté de ceux qui viennent de Madere & des Canaries. Les opinions sur ces défauts sont partagées. Les uns disent qu'elles viennent du terrain qui est trop gras & trop humide, & ils esperent qu'il se pourra corriger à mesure que les terres deviendront plus maigres à force de servir & de porter des cannes, qui feront alors moins aquantes & plus sucrées, parce qu'alors le suc de la canne sera plus cuit & plus épuré par la chaleur. C'est ce qu'il faut attendre du tems & de l'expérience. Les autres croient que ces défauts ne viennent que de ce que la moiteur & l'humidité continuelle de l'air empêchent les sucres sortant

Sucres que l'on fabrique à S. Thomé.

des formes de secher, quoiqu'on les expose aux plus vives ardeurs du soleil, parce que le soleil, quoique très-chaud, ne peut dissiper l'humidité de l'air, même dans les mois de Juin, Juillet, & Août, qui sont les plus chauds de toute l'année, & qui ne peuvent pas cependant surmonter l'humidité prodigieuse du climat.

On a fait venir de Madere les plus habiles maîtres pour la fabrique des sucres, afin de corriger les défauts de ceux de S. Thomé. Jusqu'à présent ils n'ont pas fait de grands progrès, quoiqu'ils ayent employé toute leur adresse pour rendre ces sucres plus blancs & plus fermes, & qu'ils ayent fait faire, comme à Madere, des étuves où ils mettent secher les formes de sucre.

Ces étuves sont des bâtimens de planches terminez en cone, où il n'y a d'autre ouverture qu'une seule porte, même assez petite. A six pieds au-dessus du rez de chauffée, on fait un plancher de petites planches presque à jour, & au-dessus de celui-là, un autre, & souvent jusqu'à trois ou quatre, sur lesquels on met les pains de sucre après qu'on les a tirés des formes où ils ont été travaillez. Ils met-

tent sur l'aire de l'étuve des pieces de bois bien sec , & après qu'ils les ont allumées hors de l'étuve , ils les mettent dedans. Ces bois ne font ni flammes ni fumée ; mais se consomment peu à peu comme si c'étoit du charbon ou de la braise. Si cela est vrai, car je ne l'ai pas vû , voilà un feu qui fait mentir le proverbe , qui dit qu'il n'y a point de feu sans fumée , ni de fumée sans feu. Cette circonstance est nécessaire , car s'il y avoit de la fumée elle noirciroit le sucre , & elle se changeroit en une humidité qui nuirait infiniment à la blancheur & à la dureté quel'on recherche dans le sucre, choses absolument nécessaires pour le conserver , & empêcher qu'il ne devienne en syrop quand on le transporte en Europe. C'est à cause de l'humidité du pays que les habitans ne tirent leurs sucres de l'étuve que quand ils sont tous prêts à les embarquer. Pour lors ils les pilent dans de grandes caisses , & on les embarque , & malgré ces sages précautions , le sucre de S. Thomé n'est pas d'une bonne qualité , il est gras , a peu de grain , & quand on le fond en Europe pour le blanchir , & le mettre en pains , il y a toujours beaucoup plus

de déchet que sur les sucres de Madere & du Bresil, qui ont le grain plus gros, plus ferme, & qui sont bien moins sujets à se décuire, & à devenir en molasse.

J'allai voir pendant le séjour que nous fîmes dans cette Isle quelques Ingenios, c'est ainsi qu'on appelle les moulins qui servent à briser les cannes à sucre, & à en exprimer le suc. Ils ressemblent si fort aux moulins à huile de Portugal & d'Italie, que s'il y avoit des olives ou des noix dans ces pais, on pourroit s'en servir à faire de l'huile. Sans entrer dans le détail de ces moulins qui sont très-simples, je m'étonne qu'on leur ait donné le nom d'Ingenios, comme s'ils étoient une rare production de l'esprit humain; car leur mécanique n'a rien que de fort simple, de fort naturel, de fort commun.

Quoiqu'il en soit, un habitant qui a un Ingenios ou moulin à sucre, avec un nombre suffisant d'esclaves, est riche, & ne songe plus à travailler; il passe sa vie dans le plaisir & dans la mollesse. Il laisse le soin de son habitation à un œconome qui la fait valoir, & qui ne manque gueres de travailler assez bien pour lui-même, pour avoir

une sucrerie à son tour , & devenir assez souvent plus riche que son maître. Il n'y a que les esclaves & les équipages des moulins , & des sucreries qui coutent. Les terres se donnent *gratis*. De quelque Nation que soit un homme qui veut s'établir à S. Thomé , il n'a qu'à demander un terrain au Gouverneur , en lui exposant ses facultés , & le nombre des esclaves qu'il a , ou qu'il est en état d'acheter , on lui expedie sur le champ la concession du terrain qu'il demande , on l'en met en possession , & il travaille à le mettre en valeur ; mais avant qu'il soit en droit de le troquer ou de le vendre , il faut qu'il en ait mis en valeur une certaine portion.

Ces terres sont toutes couvertes de grands arbres ; il faut les abattre , & les brûler , afin de nettoyer le terrain & le mettre en état de recevoir les semences qu'on y veut mettre , & faire les cases pour le maître & pour les esclaves. -

Celles des esclaves sont aisées à construire : ils plantent en terre , & en cercle huit ou dix perches , de douze à quinze pieds de hauteur , ils lient ensemble les extrêmités , & ils les couvrent d'herbes ou de feuilles de

palmier , & on fait descendre cette couverture jusqu'à terre , sans autre ouverture qu'un trou à rez de chauffée qui leur sert de porte , & un autre à la pointe qui sert de cheminée ; car les Negres ont toujours du feu dans leurs cases. Il faut être Negre pour soutenir l'incommodité de la fumée , qui y est toujours très - épaisse ; mais ils ne peuvent se passer de feu.

Outre le mahis & le manioc qui font la meilleure partie de leur nourriture , ils plantent quantité d'ignames & de patates ou batatas. Les premiers poussent une grosse racine comme nos betteraves d'Europe , & les secondes comme nos pommes de terre ; mais d'un meilleur goût , plus délicat , & plus favorable , & fort approchant de celui de la châtaigne ; mais plus délicat : il en a de trois espèces , les unes ont la chair blanche , les autres l'ont jaune , & les troisièmes l'ont marbrée de blanc & de jaune. Les Negres en cultivent une quantité prodigieuse , tant pour eux , que pour en vendre aux navires qui viennent charger des sucres , & autres productions de l'Isle. C'est un secours considerable pour les équipages , qui

épargnent beaucoup les vivres d'Europe. Pourvû qu'on les embarque bien mûres, & qu'on les expose de tems en tems au soleil sur le pont, elles peuvent se conserver des années entières sans se gâter. On les mange rôties sous la braise, & c'est une très-bonne nourriture, & d'une digestion aisée, ou bien on les fait bouillir avec de la viande ou bien de la graisse, & elles font une soupe épaisse comme de la purée de pois, & nourrissent beaucoup. Lorsqu'elles sont rôties, & dépouillées de leur peau, & qu'on a du sucre à mettre dessus, avec un jus d'orange ou de citron, c'est un manger délicat, & fort bon.

Les Negres connoissent que ces fruits sont mûrs, quand le bois qu'ils jettent, & les feuilles qui y sont attachées commencent à secher & à noircir. Alors ils fouillent la terre, & les enlèvent, les exposent au soleil pour les secher, & ensuite ils en font des monceaux dans leurs cases, & les preservent de l'humidité autant qu'ils peuvent, parce que l'humidité les pourriroit, & leur donneroit une odeur & un goût désagréable. Et pour les planter ils ne font que mettre en terre la tête du fruit, c'est-à-dire, la

partie qui le tient attaché au bois, ou simplement un morceau de ce même bois, qui en trois, quatre, ou cinq mois produit assez de racines ou de patates pour remplir un panier, qui est la charge d'un homme.

Les rats & les fourmis font de grands désordres dans cette Isle. Les rats y étoient inconnus quand on l'a découverte : on croit que cé sont les navires qui les y ont apportez. C'est un mauvais present. Ces mauvais animaux y ont tellement multiplié, que les maisons, les cannes, & toutes les terres plantées en sont pleines. On y a apporté des chats d'Europe ; mais ces animaux, qui par tout ailleurs sont ennemis irréconciliables, ont fait ensemble une paix inviolable, ils vivent ensemble, ils jouent les uns avec les autres, & chacun de son côté ne songe qu'à faire du mal aux hommes. Les habitans les empoisonnent souvent, & en détruisent beaucoup par cet expédient. Les esclaves leur font aussi la guerre, afin de les manger ; c'est un mets délicieux pour ces fortes de gens ; mais dangereux pour ceux qui en usent trop fréquemment.

Les maîtres qui sont un peu au fait de leurs affaires, empêchent, autant qu'ils

peuvent, leurs esclaves d'en manger, parce que le trop frequent usage de cette viande les maigrit, & les fait à la fin devenir étiques.

Il y a des fourmis dans cette Isle, comme dans tous les pays chauds; mais la quantité n'en est pas toujours égale. Il arrive cependant des tems où il y en a une si prodigieuse quantité, qu'elles couvrent la terre de plus d'un pouce d'épaisseur. Cette espèce de fourmi est très-petite, & très-noire: elles rongent tout, rien n'est exempt, les étoffes, les toiles, les chapeaux, les cuirs, tout leur est bon; mais elles s'attachent particulièrement aux cannes à sucre & aux pains de sucre, & comme le milieu des pains est toujours plus tendre que le dehors, il arrive assez souvent qu'on trouve des pains entièrement vuides, quoique leur superficie paroisse toute entière. Jusqu'à present on n'a point trouvé de remede à ce mal; il faut l'attendre de la Providence. Ce qui les détruit, c'est la pluye. Dès que la saison des playes commence, elles disparaissent alors entièrement, soit que l'eau les fasse mourir; ou qu'elles se retirent sous terre ou dans d'autres lieux à couvert de l'eau: on n'en voit aucu-

ne. Aussi le moyen de mettre à couvert de leurs atteintes les choses que l'on veut conserver, est de les mettre sur une table dont les pieds soient posés dans des vaisseaux remplis d'eau : elles n'ont garde d'en approcher, & s'en retirent.

Il y a encore une autre incommodité dans cette Isle : c'est une quantité incroyable de cousins ou de moustiques. Dès que le soleil se couche, ces insectes remplissent l'air, & se fourent par tout, il n'y a point de lieu si bien fermé qu'on se le puisse imaginer où ils ne penetrent. Ils piquent comme si leurs petits aiguillons étoient des pointes d'aiguilles embrasées, qui causent des douleurs très-vives, & une tumeur douloureuse, avec une démangeaison si étrange, sur-tout à ceux qui n'y sont pas accoutumés, qu'elle les excite à se grater, & à augmenter encore la douleur & la tumeur.

Il est vrai qu'il y a moins de cousins dans la ville de Pavoasan, parce que les environs sont plus défrichés, & que rien n'empêche le vent de les emporter, il y en a cependant encore assez pour desesperer les nouveaux venus. Aussi aimions-nous mieux aller

coucher à bord de notre vaisseau , que de demeurer dans la maison que nous avons louée pour mettre nos marchandises & nos esclaves , pendant que nous fûmes occupez à calfafter notre vaisseau , & à lui donner un couroi.

Le centre de l'Isle est occupé par une montagne à qui on donne jusqu'à trois milles de hauteur : c'est beaucoup ; mais j'ai mieux aimé en croire mes compatriotes sur leur parole , que de l'aller mesurer. Elle est toute couverte de grands arbres toujours verts , si ferrez les uns contre les autres , qu'il est très-difficile de monter au sommet , parce qu'on ne peut s'ouvrir de sentiers. Cette montagne , quoique située sous la Ligne , ou à très-peu de choses près , ne laisse pas d'être toujours couverte d'un nuage épais comme une nuée blanche , & souvent même d'une brouïne épaisse comme de la neige , qui se liquesant & se changeant en eau , tombe peu à peu sur les feuilles & les branches des arbres , & forme une infinité de petits ruisseaux d'une eau très-pure , très-claire , & si legere qu'on l'estime très-bonne pour les malades. C'est le sentiment des Medecins , qui disent

que sans ces ruisseaux l'Isle seroit inhabitable. Il faut les en croire sur leur parole, sans exiger de preuves; ils seroient trop embarrassez s'ils en falloit donner. Une partie de ces petits ruisseaux s'unissent ensemble à quelques milles de la ville, & font une riviere, médiocre à la vérité; mais qui fournit à la ville toutes les commodités dont elle a besoin: c'est dans un climat aussi brûlant que celui-là un avantage qu'on ne peut assez estimer.

Les arbres dont cette Isle est encore presque couverte, sont presque tous steriles, & ne portent aucune sorte de fruit. Les arbres fruitiers qu'on y a portez d'Europe ont eu des peines infinies à s'y naturaliser: il y en a pourtant, & les fruits en sont excellens.

Ceux du pays qui y sont les plus communs, & en plus grand nombre, sont les cocos: on les appelle en Europe noix d'Inde, tout le monde a raison. C'est une espece de palmier qui pousse tous les mois une grappe longue de trois à quatre pieds, toute chargée de fleurs blanches, dont le pistille se change en un fruit qui est à la fin, c'est-à-dire, quand il est mûr, de la grosseur de la tête d'un

homme. Il s'en faut bien que toutes les fleurs se changent en fruits. La queue qui les doit porter, devroit avoir plus de huit ou dix pieds de longueur, & être grosse comme la jambe d'un homme; car ces fruits sont très-pesants. Ils sont revêtus d'une écorce mince, lissée, & assez forte, qui renferme une quantité de grosses fibres comme de grosse filasse, qui couvre une seconde écorce ligneuse, très-dure, & très-forte, dont le dedans est tapissé d'une matière blanche qui a très-peu d'épaisseur au commencement, & qui n'a pas plus de consistance que du lait caillé, & le reste du vuide est rempli d'une eau blanchâtre sucrée, fraîche & rafraîchissante, qui est très-agréable à boire. Quand on mange ce fruit avant qu'il ait atteint sa parfaite maturité, on prend cette matière blanche avec une cuillère, on y mêle du sucre, & un peu d'eau-rose; c'est un mets délicat. Mais à mesure que le fruit mûrit cette matière s'épaissit, augmente en volume, & devient de la consistance d'un maron, qui a le goût de l'amande, & même plus relevé & plus délicat.

Ces fruits se conservent des années

entieres ; mais il ne s'y trouve plus d'eau , mais seulement cette matiere blanche. Il y a une quantité prodigieuse de ces arbres , dont les fruits par consequent sont à très-bon marché. Il est pourtant dangereux de faire débauche de cette eau. On a vû des Européens qui en avoient fait excès , qui sont demeurez engourdis comme s'ils étoient paralytiques de tout le corps , à cause que le froid excessif de cette eau avoit glacé leurs esprits , & en avoit ôté tout le mouvement , qu'on ne put leur rendre qu'à force de frictions & de cordiaux , & autres drogues chaudes.

Outre les cocos qui sont une espece de palmier , il y en a de deux ou trois autres especes.

Celle dont nous allons parler ne rapporte point de fruit , non qu'elle soit sterile par elle-même ; mais parce qu'on la destine à donner du vin , qui n'est autre chose qu'un écoulement forcé de la sève , qui se seroit changé en fruit , si on avoit laissé agir la nature selon son ordinaire. Les Nègres montent à la cime de ces arbres avec une échelle ; mais plus ordinairement avec une large ceinture d'écorce d'arbre , dont ils se lient avec l'ar-

bre, de maniere qu'en grim pant, en embrassant l'arbre avec leurs bras, ils poussent la ceinture qui les tient au défaut des cuisses, & quand ils sont arrivez au haut, la ceinture les tient, & leur laisse la liberté de travailler de leurs mains. Ils coupent une branche ou une feüille de l'arbre; car c'est la même chose, & font entrer le bout dans le trou d'une calebasse qu'ils attachent à une autre branche, & la sève distille dans la calebasse pendant la nuit. Ils viennent la retirer le lendemain matin, & selon la force de l'arbre ou l'abondance de la sève, ils en trouvent plus ou moins dans leur calebasse. Un arbre jeune & vigoureux en donne dans une nuit jusqu'à deux pintes. Cette liqueur est blanche comme du lait; mais elle n'est pas si épaisse. Elle est douce, & comme sucrée, avec une petite pointe d'aigreur très-agréable: on lui a donné le nom de vin de palme. Quoiqu'il paroisse rafraîchissant en le bûvant, il a cependant bien de la force; il monte à la tête & enivre comme le meilleur vin. On dit que cette yvresse est dangereuse, & que l'usage immodéré de cette liqueur, est très-nuisible à la santé. Cependant tout le monde en boit,

les sages en usent modérement, les intemperans en boivent beaucoup, & sur-tout les Matelots, & il est rare qu'ils n'en contractent des cours de ventre & des dissenteries, qui sont très-difficiles à guérir dans le pays.

Souvent au lieu d'aller couper les feuilles qui sont à la cime, on fend l'écorce à cinq ou six pieds de hauteur; on fait entrer le bout d'une écorce, dont l'extrémité donne dans la calebasse attachée à l'arbre, & on reçoit ainsi la liqueur qui sort de l'arbre. Il est certain qu'on en tire davantage par ce moyen; mais les bons gourmets disent que ce vin n'est pas si bon que celui que l'on tire de la cime, parce que la chaleur a eu moins de tems pour le cuire & le dépurer. D'ailleurs les arbres à qui on feroit souvent de ces sortes d'incisions périroient bien-tôt, parce qu'on leur déroberoit la sève destinée à leur nourriture, & leur accroissement; au lieu que celle qu'on tire des branches a suffisamment fourni de nourriture à l'arbre en filtrant par ses pores, & ne peut porter préjudice qu'aux fruits qu'il porteroit, si on lui avoit laissé toute la sève.

Les palmiers qui portent des fruits,

que l'on appelle dattes , sont souvent appellez Dattiers. Ils poussent à leur sommet une , deux ou trois branches , qu'on appelle regime , qui se chargent d'un bout à l'autre de petites fleurs blanchâtres , dont le pistille se change en ces fruits excellents qui font une bonne partie de la nourriture de plusieurs grands peuples. Ces arbres aiment les terrains secs , & même les plus sabloneux. Ils ne portent qu'une fois chaque année ; chaque regime ou grappe contient deux cens cinquante ou trois cens dattes , qui font à peu près la charge d'un homme. Il est rare qu'on laisse ces fruits mûrir entièrement sur l'arbre , on les cueille quelques jours auparavant , & on les laisse mûrir à la maison ; ils sont infiniment meilleurs que quand ils sont secs. Leur couleur est alors d'un jaune doré , leur chair est tendre , & remplie d'un suc délicieux. On prétend qu'ils sont excellens pour la poitrine , & par conséquent très-bons pour ceux qui craignent quelques maladies de cette partie-là.

Les dattes seches se transportent par tout , & se conservent fort long-tems , pourvû qu'on les préserve de l'humidité qui les fait moisir , & leur

donne un goût désagréable. Je ne crois pas qu'il y ait un fruit au monde qui ait le noyau aussi dur. Les Dames Portugaises les mettent avec des noyaux de pêche dans leurs brasiers quand la saison les oblige de se chauffer, ce qui est assez rare.

On peut encore donner le nom de palmier ou de palmitte à certains arbres qui viennent dans les bois, & qui sont absolument steriles; mais sans être pour cela inutiles. Ils ressemblent beaucoup aux palmiers de la seconde espèce, dont nous venons de parler; leurs feuilles sortent du tronc comme une gerbe, & le corps de l'arbre qui est droit comme une flèche sert à beaucoup d'usages. Quand on a abattu cet arbre, on coupe sa tête à trois pieds ou environ sous les feuilles; on ôte l'écorce, & on trouve ces feuilles naissantes roulées les unes sur les autres, blanches comme la neige, compactes & pressées, qui dans cet état sont employées dans la soupe, & lui donnent un aussi bon goût que les meilleurs cardons d'Espagne. On les mange avec une sauce blanche, on les fait frire, ou on les effile, & on les mange en salade ou à la poivrade comme les jeunes artichaux. L'arbre

abattu ne repousse plus ; mais les racines ne meurent pas , & poussent des rejettons qui deviennent avec le tems des arbres qui en multiplient l'espece.

Les saisons qui partagent l'année dans cette Isle sont tout autres que celles que nous avons en Europe. C'est le passage du soleil perpendiculairement sur l'Isle qui les forme , & comme cela arrive deux fois l'année , sçavoir au mois de Mars , & à celui de Septembre , ce passage produit deux saisons , que l'on regarde comme deux hyvers , quoiqu'ils soient aussi chauds que nos Etez en Portugal. Quand le soleil est dans cette position , il attire puissamment des vapeurs de la mer , qui rendent l'air épais , & plein de nuages , & qui se resolvent en des pluyes très-abondantes , & presque continuelles , accompagnées de vents impetueux. On appelle ces saisons , les saisons des vents & des pluyes , & ces saisons renferment les mois de Mai , de Juin , de Juillet , & une partie de celui d'Août. Le soleil se trouvant alors dans les Signes septentrionaux , pour lors les vents viennent de l'Oüest ou du Nord , ou du Nord-Oüest , qui balayant , pour ainsi dire

l'Isle ; au lieu que les vents opposés sont rompus par les terres de l'Afrique qui en sont voisines. Ces premiers sont froids & secs , & par conséquent peu propres aux esclaves , qui étant nuds , & d'un temperamment sec , leur sont entierement contraires , parce qu'ils ne peuvent supporter le moindre froid : c'est dans ce tems-là qu'ils tombent malades , & que plusieurs en meurent , malgré la force de leur temperamment ; au lieu que c'est alors que les Européens établis dans l'Isle se portent le mieux.

Mais les Negres ont leur revanche dans les mois de Decembre , Janvier , Février , & une partie du mois de Mars. On appelle ces mois , les mois de la chaleur , & on a raison , parce que les vents venant alors de la bande de l'Est , du Sud , & du Sud-Est , & étant rompus par les hautes terres de l'Afrique , ils laissent l'air qui environne l'Isle en repos , & presque sans mouvement , & le soleil ne trouvant alors rien qui s'oppose à son ardeur , il fait de cette Isle une fournaise ardente sans rien diminuer de l'humidité ordinaire qui fait que l'on est comme dans une étuve où la chaleur excite la sueur , & débilite tellement les hommes ,

hommes, qu'ils ont peine à se soutenir; ils perdent l'appetit, ils sont incapables de quelque sorte de travail, quelque léger qu'il puisse être, & même de la plus légère application. Pour lors ils se retirent dans des lieux souterrains, quand ils en ont dans leurs maisons, ou dans des grottes naturelles dans les pieds des montagnes, ou dans des ravines, où ils passent les jours entiers en attendant que la nuit amène un peu de fraîcheur qui leur donne moyen de reposer. Cette incommodité, toute intolérable qu'elle soit, n'est pas la plus grande; cette chaleur après avoir affibli les corps, leur donne des fièvres aiguës, & des dissenteries qui sont souvent suivies de la mort; ou d'une convalescence si longue & si ennuyante, qu'on aimeroit presque autant être mort, que de demeurer si long-tems dans un état si désagréable. Le remède le plus ordinaire, le meilleur, & le plus spécifique est la saignée que l'on réitère si souvent, qu'il est assez ordinaire de saigner cinq ou six fois dans le même jour, & à chaque fois on ne tire pas moins d'une pinte de sang, chose inconcevable, & qui paroît incroyable si elle n'étoit pas attestée par tout

ce qu'il y a de gens dans l'Isle. Pendant le tems de la maladie, on ne donne au malade pour toute nourriture qu'une soupe de pain cuit dans l'eau avec un peu de sel & d'huile d'olives. Si le malade tient bon pendant sept jours, on a quelque esperance de le tirer d'affaire, mais il est encore en danger; mais s'il arrive jusqu'au quatorzième on compte plus sûrement sur le retour de sa santé, à moins qu'il n'arrive quelque nouvel accident: quand il n'en arrive point, on commence à le mieux nourrir, on lui donne du bouillon de poulet, & même un peu de cette chair legere, & à la fin on lui donne de la chair de porc rôtie, comme la plus succulente & la plus facile à digerer. On s'étonnera sans doute de ce que je dis de la chair de porc, qui dans toute l'Europe passe pour la plus indigeste; mais qui est réellement la plus legere, & la plus facile à digerer dans l'Afrique, l'Amerique, & l'Asie où ces animaux ne vivent que de racines & de fruits, & de serpens, quand ils en peuvent attraper, sans jamais toucher à aucune ordure. Ces nourritures sont excellentes, & communiquent à leur chair une très-bonne qualité.

Les remèdes que l'on employe pour les Negres , quand le froid & les pluyes leur ont donné la fièvre , c'est de leur appliquer des vantouses sur le front , sur les tempes , sur les épaules , & d'en faire sortir le sang par le secours du rasoir. On leur fait encore de copieuses saignées au bras , & on leur fait observer une diette très-incommode à ces sortes de gens , qui ont toujours un appetit dévorant , & très-peu de choses pour le remplir. On ne leur donne dans cet état qu'un peu de farine de manioc ou de mil , avec de l'huile d'olive , & de l'eau à boire , & on les empêche de boire du vin de palme , & de l'eau-de-vie. Voilà une pratique bien simple , une médecine aisée & de peu de dépense. Nos Apotiquaires mourroient de faim dans un tel pays , où ils n'auroient assurément point de débit de leurs drogues : les Negres ne laissent pas de guérir en très-peu de jours , & d'arriver malgré leurs travaux à une extrême vieillesse , sans en ressentir comme nous les fâcheuses incommodités.

J'ai vû à S. Jague une des Isles du Cap Verd , un Negre qui étoit de la première bande qu'on y avoit amené d'Afrique. Il étoit homme fait quand

Qij

il y avoit été vendu comme esclave. Après avoir servi son maître plus de soixante ans, ce bon maître venant à mourir sans enfans donna la liberté à son esclave, & à toute sa famille qui étoit nombreuse, & ces nouveaux libres se mirent à travailler pour leur compte. Ils eurent tant de bonheur qu'ils devinrent fort riches pour le pays, sans oublier de faire bien des enfans. Ce bon homme, quand je le vis, passoit pour avoir cent quarante ans, il avoit les cheveux tout blancs, aussi-bien que la barbe, ce qui dans les Negres est la marque assurée d'une extrême vieillesse, ce qui ne l'empêchoit pas d'avoir encore les dents belles, d'être droit, d'avoir la démarche assurée, de la force pour travailler, & d'aimer le travail. Il voyoit alors les enfans de ses arriere-petits-fils, & pouvoit compter plus de cent soixante enfans dont il étoit la tige.

L'Isle de S. Thomé est une source inépuisable de crabes terrestres, qu'il ne faut pas confondre avec celles de mer, ni avec les écrevisses de rivières. Ces crabes vivent dans les bois, & dans les cannes. Ce sont d'excellens gibiers, ou plutôt une manne pour les esclaves. Ils vont les cher-

cher la nuit avec des torches de cannes qui ont passé au moulin, ou avec des flambeaux de certains bois résineux dont il y a une infinité dans l'Isle; & c'est pour eux un très-bon mets qui vaut mieux que le poisson salé qu'on leur donne quelquefois. On prétend que celles que l'on trouve dans les montagnes sont meilleures que celles qui sont dans les plaines, & sur les bords de la mer. Il ne faut pas disputer des goûts; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a des crabes de plusieurs espèces qui ne se mêlent point les unes avec les autres. Celles du bord de la mer, des marécages & autres lieux aquatiques sont blanchâtres, elles sont aussi les plus grandes: elles ont des mordants si grands qu'elles pourroient embrasser la jambe d'un homme; mais il est certain que leur chair est plus dure, plus coriace, & qu'elles sont sujettes à manger de mauvais fruits, qui les empoisonnent sans les faire mourir, & qu'elles empoisonnent ceux qui les mangent.

Celles des montagnes ne sont pas si grandes ni si grosses; leur écaille est rougeâtre avec une tache noire au milieu, leurs mordans qui sont iné-

goux en grosseur, sont assez petits, & ne pignent pas moins fort. Leur chair est tendre, & délicate, leurs œufs sont excellens, & la graisse qu'on trouve dans leur ventre est un morceau très-délicat. Ces animaux quittent la montagne au commencement de la saison pluvieuse, & viennent se baigner à la mer, & dépouiller leur vieille écaille; c'est alors le tems qu'on en prend une quantité prodigieuse. C'est un très-bon manger. Les Blancs les recherchent comme les Negres, & comme ils les accommodent avec plus de soin, ils en font de très-bons ragoûts; cependant quelque bons qu'ils paroissent au goût, il est certain que cette viande est toujours indigeste & pesante. On remarque même qu'elle est assoupissante, & qu'on se sent pesant & accablé de sommeil quand on en a mangé. Du reste c'est une bonne nourriture.

Après ces animaux terrestres, il faut dire quelque chose de ceux de l'air. On trouve des pigeons sauvages ou ramiers en toutes les saisons de l'année, tantôt plus, tantôt moins; car quoiqu'on dise dans le pays, c'est un oiseau de passage; mais il en reste toujours assez dans l'Isle pour que

les chasseurs en trouvent toujours assez. Ces oyseaux prennent le goût des graines dont ils se nourrissent. Si ces graines sont ameres leur chair contracte l'amertume , à moins que le chasseur n'ait l'attention de leur arracher le erou pion avec tous les intestins ; c'est dans ces endroits que l'amertume est renfermée , & qu'elle se communique au reste de la chair quand l'oyseau est mort ; mais quand ces oyseaux se nourrissent de graines odoriferantes, ils contractent une odeur charmante , & sont si gras qu'ils se fendent en tombant à terre ; c'est un des meilleurs oyseaux que l'on puisse manger. Les chasseurs disent que quand ces oyseaux sont maigres , comme il arrive après qu'ils ont fait leurs petits, ils portent un coup aussi fort qu'il en faudroit pour un lièvre , au lieu que quand ils sont gras la moindre dragée les fait tomber. Cela vient , selon eux , de ce que dans l'état de maigreur leurs plumes sont comme collées sur eux , & comme elles sont fortes & en assez grande quantité , le plomb glisse dessus , à moins qu'on ne les prenne par derriere ; mais quand ils sont gras le volume de leur chair étant considérablement augmenté ,

Q iij

leurs plumes sont plus éloignées les unes des autres , & n'empêchent point le plomb de les percer. Ils volent alors avec peine , ils sont paresseux , & quand un arbre est chargé de graines , il est sans faute chargé d'oyseaux , qui voyent sans s'ébranler tomber leurs camarades , & attendent tranquillement le coup de la mort.

Il y a un grand nombre d'oyseaux à qui on a donné le nom de perdrix. Celles-ci ont quelque rapport avec les nôtres ; mais elles ne sont pas si grosses , elles volent bien mieux ; elles perchent sur les arbres ; mais elles font leurs nids à terre. C'est une très-bonne viande selon les graines qu'elles mangent.

Il y a des tourdes ou grives , des étournaux , des merles , & certains moineaux presque verts , qui ne sont pourtant pas des perroquets , quoiqu'ils en ayent la couleur ; mais non pas la grosseur.

Il y a une infinité de très-petits oyseaux à qui on a donné le nom de cardinaux , parce que toutes leurs plumes sont rouges ; mais on a pu avoir encore une autre raison , c'est qu'à chaque fois qu'ils mûent ils changent de couleur ; de rouges ils deviennent

jaunes ou violets , & même quelquefois tout blancs ; & comme les Cardinaux changent la couleur de leurs habits dans de certains tems , de même ces oyseaux changent aussi la leur : On en porte en Portugal où ils sont estimez ; mais leur transport est difficile ; car ils sont d'une délicatesse infinie , & ne peuvent en aucune façon souffrir le moindre froid.

Mais les oyseaux qui sont en plus grand nombre sont les perroquets. Il y en a de plusieurs especes. Quelques-uns sont tout verts , d'autres sont verts , avec la tête , les aîles , & la queue rouges : ce sont à mon avis les plus beaux. Il y en a qui ont des plumes jaunes aux aîles , à la queue , & sur la tête. D'autres sont de couleur de cendre avec quelques plumes rouges. Tous ces oyseaux mâles & femelles sont babillards outre mesure , & quand ils sont sur un arbre , si les feuilles qui sont de leur couleur , les dérobent à la vûë des chasseurs , leur babil les découvre : car on les chasse , parce que leur chair est très-bonne , & quoique noire , elle est pleine de substance & de suc. On en fait des soupes excellentes , ou des daubes quand ils sont vieux , & on les met sur le gril

Qv

ou à la broche quand ils sont jeunes.

Le poisson fourmille autour de cette Isle. Grands & petits il s'en trouve de toutes les especes, depuis les plus petits jusqu'aux plus grands, c'est-à-dire, des baleines. On en voit de très-grandes, quoique selon l'opinion du vulgaire il n'y en ait de la taille gigantesque que dans le Nord.

Voilà à peu près ce que j'ai remarqué pendant un mois & demi que nous avons demeuré mouillez à cette Isle, sans y faire presque aucun commerce, parce que les navires qui étoient arrivez ayant nous, avoient enlevé ou retenu tous les sucres, desorte que nous eussions été obligez d'attendre la recolte prochaine, ce qui nous auroit obligé à un séjour de près de six mois, & nous auroit causé de grandes dépenses, bien des maladies dans notre équipage & dans nos esclaves, & peut-être une grande mortalité. De sorte qu'après avoir consulté le Correspondant de nos Bourgeois à qui nous étions adressez, nous résolûmes de porter nos Negres à la Baye de Tous les Saints capitale du Bresil, où nous étions assurez de les vendre plus avantageusement, d'autant plus que les Negres de la côte de

Guinée sont bien plus estimez que tous les autres de la côte Occidentale d'Afrique, comme sont ceux d'Angolle, de Congo, & autres pays des environs, & que nous étions assurez de trouver des sucres & autres marchandises qui nous auroient été d'un profit bien plus considérable que ce que nous eussions chargé à S. Thomé.

Le vaisseau François se trouvant dans le même cas que nous, prit le même parti après que nous lui eûmes procuré un passeport, & des lettres de recommandation du Gouverneur de S. Thomé pour le Viceroy du Bresil, dans lesquelles il étoit fait mention du service qu'il nous avoit rendu de si bonne grace, sans quoi il n'auroit pû esperer d'être reçu à trafiquer à la Baye.

Mais avant d'entreprendre ce voyage, nous resolûmes d'aller faire de l'ivoire, du bois, & des vivres à la petite Isle du Prince, parce que toutes ces choses y sont en plus grande abondance, meilleures, & à meilleur marché qu'à S. Thomé.

Nous mîmes à la voile de compagnie, & nous portâmes sur cette Isle qui est au Nord-Est de S. Thomé. Elle en est éloignée d'environ trente lieues.

Q.vj

On prétend qu'elle est à un degré quarante-trois minutes de Latitude septentrionale. Nous y arrivâmes en dix-huit heures, nous mouillâmes dans le port, & nous saluâmes la forteresse qui nous fit l'honneur de ne pas s'en appercevoir.

Le port a été formé par la nature; il est médiocre, mais de bonne tenuë, bien à couvert, & toutes sortes de bâtimens y peuvent entrer. Il est défendu à la gauche par un petit Fort posté sur une éminence, il est formé par quatre bastions de terre & de fascines, & assez bien palissadé, avec quelques piéces de canon, & une garnison qui n'est pas considérable, & composée de gens dont la peine de mort à laquelle ils ont été condamnez en Portugal, a été changée en cet exil ou plutôt en cet esclavage.

On a donné le nom d'Isle du Prince à cette petite Isle, parce que le Roi en a donné les revenus au Prince héritier présomptif de la Couronne.

La ville n'est composée que d'environ deux cens maisons bâties de bois & de terre; la plupart à deux étages comme à S. Thomé. Elle est environnée d'un parapet de terre & de fascines, avec des palissades, & quelques

pièces de canon. Il n'y avoit dans cette ville qu'environ soixante Blancs Portugais , & d'autres nations , avec six fois autant de Mulâtres & de Negres libres , avec un assez grand nombre d'esclaves Negres.

On dit qu'il y a quelques villages dans l'Isle , & dix ou douze Ingenios ou moulins à sucre.

Le principal negoce de ces habitans n'est pas le sucre , qui est encore moins estimé que celui de S. Thomé ; mais ils élèvent quantité de bestiaux de toutes les especes ; ils cultivent le ris , le mil , le mahis , le manioc. On trouve toujours chez eux une quantité prodigieuse de ces denrées , & de toutes sortes de légumes ; des herbages en abondance , du vin de palme , des noix de coco , des patates , des ignames , des figues , des bananes ou plantains , des oranges , des citrons , & autres fruits , avec des poules , des pigeons , des oyes & des coqs d'Inde , le tout en si grande quantité , que quand il y viendroit vingt navires tout à la fois , ils trouveroient des vivres & des rafraîchissemens plus qu'ils n'en auroient besoin , pour quelque voyage qu'ils voulussent entreprendre.

Ce commerce , quoique de peur de consequence en apparence , ne laisse pas d'être très-considérable en effet , & de produire aux habitans de cette Ile , outre l'argent comptant , toutes sortes de marchandises d'Europe , d'Asie , & d'Amérique , & de suppléer par ce moyen au peu de sucre qu'ils font.

On cessera de s'étonner que je dis qu'ils ont des marchandises de trois parties du monde , quand on sçaura que tous les vaisseaux qui manquent de vivres , ou qui craignent d'en manquer ne manquent pas d'en venir faire en ce lieu , quand ils peuvent y aborder , parce qu'ils sont assurez d'en trouver en abondance.

L'eau de cette Ile est très-bonne , & se fait aisément.

Pour le bois , on en trouve toujours de tout coupé , que les esclaves apportent sur le bord de la mer. Quoique cette dépense soit très-petite , il y a des Capitaines économiques qui font faire leur bois par leurs gens , & pour cet effet , ils achètent des propriétaires une quantité d'arbres qu'ils font abattre , couper & porter par leurs gens. C'est à mon avis une économie mal entendue.

Il est vrai que les maladies sont rares dans cette Isle. L'air y est très-bon, les eaux excellentes & de garde ; aussi y voit-on des vieillards sains & robustes, pendant que les habitans de S. Thomé paroissent plutôt des déterrez que des hommes vivans.

Il y a au centre de l'Isle une montagne très-haute, à qui on a donné le nom de Pic, comme à Teneriffe, quoiqu'elle paroisse pointuë, elle ne se termine pourtant pas en pointe. Son sommet est plat & uni, avec un assez grand lac, toujours rempli d'une très-bonne eau qui en sort par une infinité de rigolles qui forment de petits ruisseaux qui descendent dans la plaine, & qui portent de tous côtez la fécondité & l'abondance ; quoique la surface de l'eau du lac demeure toujours au même état.

Cette Isle n'a que seize à dix-huit lieues de circonference ; & elle a cet avantage que sa côte est saine, & qu'on peut mouïller de tous côtez. Mais si c'est un avantage pour les vaisseaux qui y abordent, c'est un desavantage pour les habitans, qui peuvent être insultez par leurs ennemis, qui peuvent faire leur descente en tel lieu qu'ils jugent à propos, après avoir

bien fatigué les habitans par des marches & des contre-marches , en feignant de descendre tantôt dans un endroit , tantôt dans un autre , la font dans celui qui leur convient davantage. Mais il n'y a pas d'apparence que l'on fasse un armement en Europe pour venir s'emparer d'un poste d'aussi peu de conséquence.

L'Eglise principale de la Ville est dédiée à notre compatriote S. Antoine , que l'on ne nomme S. Antoine de Padouë que parce qu'il y est mort. Nous ne tombons point dans ce défaut : nous l'appellons S. Antoine le Portugais ou de Portugal , pour le distinguer de S. Antoine Hermite. Cette Pâroisse est desservie par des Prêtres Blancs , Mulâtres & Negres ; & outre cette Eglise , il y a une Eglise dédiée à S. François , avec un couvent de Cordeliers , qui aussi bien que les Prêtres de la Pâroisse sont de trois couleurs : car nous n'y regardons pas de si près , & la couleur telle qu'elle puisse être n'empêche point d'être promûs aux Ordres Sacrez , quand ils en ont le mérite.

Nous ne demeurâmes dans le port que dix jours que nous employâmes à faire de l'eau , après que nous eû-

mes fait écouler celle qui nous restoit , & avoir bien lavé nos futailles. Nous fimes du bois : nous salâmes 25 cochons ; & nous en embarquâmes douze en vie avec quatre bœufs ou vaches. Ces animaux sont plus petits qu'en Europe ; mais ramassez & charnus. Pour ce qui est des poulets & des volailles d'Inde , nous en prîmes autant que nous en pûmes mettre dans nos cages , avec des pois , des fèves , du ris , du mil , du mahis , de la farine de manioc & de l'huile de Palme , autant & plus que nous jugeâmes en pouvoir consommer en trois mois pour notre équipage & pour quatre cent trente Negres , dont nous étions chargés.

A la fin nous mîmes à la voile avec le vaisseau François , & nous prîmes la route du Bresil.

Nous avions lieu de craindre les calmes qui sont ordinairement sous la ligne & aux environs. Nous eûmes le bonheur d'en trouver très-peu , & ce peu fut employé à la pêche des Requiens ou Chiens de mer , qui nous servirent bien à augmenter la portion de nos esclaves ; mais nous observâmes de ne leur en point donner qui n'eût été dans le sel pendant

vingt-quatre heures , & qui ne fussent bien cuits ; autrement cette viande leur auroit pû causer des cours de ventre & des dissenteries , qui sont très dangereuses & même contagieuses.

Comme nos esclaves furent toujours très-bien nourris , qu'ils avoient l'eau presqu'à discretion , & qu'on avoit soin de les faire laver tous les jours sur le pont où ils passoient toute la journée : que l'entre-pont où ils couchoient étoit lavé & parfumé tous les jours , & qu'on les faisoit sauter & danser tant qu'ils vouloient , nous n'en perdîmes que deux dans toute notre traversée par un malheur. Comme ils étoient attachez deux à deux par un pied avec un anneau double , un qui étoit assis sur le bord tomba à la renverse dans la mer , & entraîna son camarade ; & par malheur pour eux & pour nous , le vent qui étoit frais ne nous donna pas le tems de mettre le canot à la mer pour les reprendre. Leurs camarades ne s'en attristerent point ; ils disoient qu'ils seroient bien-tôt en leur pays , & souhaitoient fort d'être en leur place. Pour éviter les faillies de cette folle imagination , on ne leur permit plus

de s'asseoir sur le bord, ou d'aller à l'avant comme les Matelots pour satisfaire aux nécessitez de la nature. On y pourvut d'une autre maniere, & il ne nous arriva plus d'accident.

Nous nous trouvâmes à l'embouchure de la riviere des Amazones le quinzième jour après notre départ de l'Isle du Prince. Assurément nous n'avions pas lieu de nous plaindre de la mer ni des vents. Nous étions environ à cinq lieuës de la terre, & dans cette distance nous puisâmes de l'eau de la mer : elle étoit potable ; cependant nos Negres ne parurent pas s'en soucier, parce qu'ils en avoient, comme je l'ai dit, presque à discretion de celle de l'Isle du Prince. Il est vrai qu'elle n'est pas tout-à-fait salée ; mais elle a un point d'amertume à laquelle on ne prendroit pas garde si on étoit fort alteré ; mais que l'on remarque aisément quand on est accoutumé à en boire de meilleure. Cela me fit connoître combien se sont trompez les Navigateurs, ou combien ils ont voulu tromper les autres quand ils ont avancé qu'à vingt cinq ou trente lieuës au large on reconnoissoit l'embouchure de ce fleuve par la douceur des eaux : car, quoiqu'ils puissent dire,

il est constant que le courant de ce fleuve , quelque rapide qu'on le suppose , ne peut pas empêcher que la sa-
 leure des eaux de la mer ne s'y mêle ,
 & ne gâte la douceur de celles du fleu-
 ve. J'avouë que dans un besoin on
 pourroit s'en contenter , parce que le
 besoin fait trouver tout bon. Nous
 n'étions point dans ce cas. On donne
 trente lieuës de largeur à cette em-
 bouchure : c'est beaucoup ; car je dou-
 te qu'on l'ait mesuré bien exactement.
 Quoiqu'il en soit , nous la dépassâmes
 avec un vent de terre large qui nous
 faisoit faire trois lieuës par heure.

Nous vîmes un vaisseau d'environ
 quarante canons. Il mit pavillon An-
 glois , & l'assura avec un coup de
 canon sous le vent. Nous mîmes nos
 pavillons , & les assurâmes de même.
 Comme nous nous apperçûmes qu'il
 tâchoit de nous gagner le vent , nous
 nous approchâmes l'un de l'autre , &
 nous bastingâmes. Nous détapâmes
 nos canons , & les boute-feu à la main
 nous l'acostâmes à la portée de la voix.
 Il nous cria d'envoyer à bord nos pas-
 seports , & nous lui répondîmes par
 cinq coups de canon chacun. Il nous
 lâcha sa bordée , & nous lui envoyâ-
 mes chacun la nôtre , & nous conti-

nuâmes à le chauffer si vivement pendant près de deux horloges, qu'à la fin il nous cria que nous étions en paix. Nous lui dîmes que cela nous étoit indifférent ; & que s'il avoit quelque chose à nous demander , qu'il vînt à bord. Il mit son canot dehors , & alla au vaisseau François : il vint ensuite au nôtre. Il nous dit qu'il nous avoit pris pour des Forbans : nous en crûmes ce que nous voulûmes , & nous nous régâlâmes réciproquement , parce que le calme nous prit , & dura près de deux fois vingt-quatre heures. Le vaisseau François eut quatre blesez : nous n'en eûmes aucun ; mais l'Anglois que nous avions chauffé en amis , avoit eu deux hommes tuez & douze blesez , entre lesquels étoit le Capitaine , qui avoit eu le bras emporté , ce qui avoit fait finir le combat plutôt qu'il n'auroit fait. Ils nous dirent qu'ils venoient du Cap de bonne Esperance ; & qu'ayant sçu qu'il y avoit deux Forbans dans ces mers , il avoit crû que nous étions ceux dont il avoit entendu parler. Nous eûmes raison de croire qu'ils l'étoient eux-mêmes , & il nous auroit été aisé de les prendre ; mais nous avions de meilleures affaires : ainsi nous nous

séparâmes, & chacun fit sa route. Nous apprîmes depuis étant à la Baye que c'étoit réellement un Forban qui avoit fait quelques prises ; & après avoir pillé les Bâtimens , il avoit jetté les gens à la mer , & brûlé les Bâtimens.

Deux jours après nous vîmes deux Bâtimens : nous nous en approchâmes à la portée de la voix : ils avoient arboré pavillon Portugais , & nous les nôtres. Nous nous saluâmes , & nous leur dîmes notre aventure , afin qu'ils prissent garde à eux.

Depuis cette rencontre les vents nous contrarièrent de sorte que nous ne pûmes arriver devant la Baye que le trente-cinquième jour depuis notre départ de l'Isle du Prince. Cette traversée ne fut pas longue. Il est assez ordinaire d'y employer deux mois , & souvent davantage ; & quand cela arrive, il faut compter de perdre beaucoup d'esclaves.

Quand nous fûmes par le travers de l'entrée , nous mîmes notre canot à la mer , & je fûs au fort Sainte Marie porter nos passeports , & demander des Pilotes pour nous entrer dans la Baye ; car l'entrée est difficile & pas un de nous n'y avoit entré.

Le Commandant nous dit que nous étions les bien-venus, & que le vaisseau François seroit bien reçu, & feroit son commerce avec avantage, aussi bien que nous.

J'offris de demeurer en ôtage pour les Pilotes. Le Commandant ne le voulut pas permettre : il nous en donna quatre, avec une grosse chaloupe pour prendre nos ancres, & nous faire mouïller comme il falloit, & pendant que nous allions à nos bords, le Commandant envoya un exprès à S. Salvador donner avis de notre arrivée & de notre chargement au Gouverneur général, à qui on donne la qualité de Viceroi.

Nos bâtimens nous voyant revenir, mirent le bord à terre : ils en étoient environ à trois lieuës. Nous prîmes chacun deux Pilotes, que nous mîmes en possession de nos bâtimens, & sous leur conduite nous nous trouvâmes bientôt à l'entrée de la baye. Elle est Nord & Sud par les douze degrez & demi de latitude méridionale, & par les trois cent quarante-six degrez vingt-cinq minutes de longitude ; supposé qu'on s'en soit bien assuré par les moyens dont on s'est servi pour le connoître, ce qui n'est

mât : nous le saluâmes chacun de sept coups , & il nous en rendit à chacun trois , dont nous le remerciâmes d'un. Nos Capitaines allèrent saluer l'Amiral , qui les reçût fort honnêtement , & sans perdre sa gravité.

Nous étions mouillez par huit & neuf brasses fond de sable net & de bonne tenuë.

J'accompagnai notre Capitaine quand il alla rendre ses respects au Viceroi. Le Capitaine François accompagné de deux Officiers y vint quelque tems après nous , & fut fort bien reçu. Il presenta au Viceroi deux jeunes esclaves. Il fut reçu avec plus de distinction comme étranger , & le Viceroi lui permit de vendre ses esclaves , & de charger telles marchandises qu'il voudroit selon les ordres du Roi , & les coûtumes du pays , il lui fit presenter le chocolat , & à nous par connoissance ; car il ne nous auroit pas fait cet honneur , si nous eussions été seuls. Il remercia en termes fort polis le Capitaine François du secours qu'il nous avoit donné , & lui dit qu'il en instruiroit la Cour , afin qu'on y eut égard dans l'occasion.

Nous louâmes des magasins dans la basse ville , & après avoir fait raser

nos Negres & les avoir fait frotter d'huile de palme , nous étions prêts de les descendre à terre , lorsqu'un Officier de l'Inquisition nous vint demander s'ils étoient baptisez , nous lui dîmes que non , sur quoi il nous fit descendre de les mettre à terre avant qu'ils eussent reçu ce Sacrement , & sur ce que nous lui représentâmes qu'ils n'étoient pas instruits , il nous dit qu'il falloit laisser ce soin à ceux qui les acheteroient. Comme nous n'avions pas de Chapelain dans notre navire , ce fut celui du vaisseau François qui fit cette fonction en présence d'un Prêtre du saint Office. Ce baptême se fit sans ceremonie. On se contenta de demander aux esclaves s'ils ne vouloient pas être baptisez comme les Blancs , afin de jouir comme eux des délices du ciel. Ils répondirent oui , & sur cela on les fit mettre à genoux , & on les baptisa par aspersion , remettant les autres cérémonies , & les onctions à un autre tems.

Après cela on les fit descendre à terre ; de l'aveu de tout le monde , on n'avoit jamais vû de plus beaux esclaves , la plupart ne passaient pas vingt-cinq ans , & les plus jeunes dix-sept. Ils étoient en parfaite santé , gras & bien

dispos. Il étoit venu quantité de gens les voir à bord , & ils en avoient paru fort contens. Il se fit une Compagnie dont je crois que le Viceroi étoit , qui nous les acheta tous , avec promesse de nous les payer comptant en sucre , en tabac , bois de teinture & cotton autant que nous en pourrions charger , & le surplus en argent comptant du coin d'Espagne , ou en or , ou lettres de change sur Lisbonne, Cadix ou Seville à notre choix.

Nous profitâmes en gens d'esprit de nos avantages. Nous vendîmes nos esclaves & le reste de nos marchandises très-cher , & nous nous pressâmes de donner un suif à nos bâtimens , parce que nos Marchands nous pressoient de recevoir nos payemens. Nous fîmes nettoyer nos bâtimens , rebattre nos futailles, accommoder nos voiles , faire du biseuit des farines que nous avions dans des quarts , & embarquer les bois de teintures , qui étant fort péfans nous servirent en partie de lest & de quoi faire nos arrimages , & nous chargeâmes nos sucres , & ensuite nos tabacs qui étoient en rouleaux de deux cens livres piece , entourez d'un cuir de bœuf verd. Nous gardâmes nos cottons pour mettre dans no-

tre entrepont , & pour nous faire des garde-corps en cas de besoin.

Nous nous déstinâmes avantageusement de nos plumes d'autruches. Nous les offrîmes d'abord aux Jesuites qui s'excuserent de les acheter sur ce qu'elles étoient trop cheres pour eux. Ils offrirent pourtant , & bien poliment de les recevoir si nous voulions en faire présent à l'Eglise. Nous leur dîmes que si nous en voulions faire présent à une Eglise , ce seroit à celle de notre Compatriote S. Antoine. Le lendemain il revint un honnête homme que nous reconnûmes depuis pour le Sacristain de ces Reverends Peres qui vint voir nos plumes , les acheta , & les paya en bon argent d'Espagne.

Ces Peres portent le nom d'Apôtres au Brésil & en bien d'autres lieux des Domaines de Portugal , & on a raison ; car ils ont rendu & rendent encore tous les jours de grands services à la Religion ; mais ils ne sont pas si pauvres que ceux dont ils portent le nom , ils sont très-riches ; ce qu'il ne faut pas entendre des particuliers , car assurément ce sont bien les plus pauvres de tous les Religieux de l'Eglise ; mais du Corps & des Couvens , dont les grands biens font envie à tous les

autres Religieux. Je ne sçai si je ne me trompe point en me servant du mot de Couvent ; car quoiqu'ils soient Religieux , & à ce qu'on dit aggrégez aux Ordres Mendians , ils ne veulent pas que leurs demeures soient qualifiées du nom de Couvent , & ils ont raison , cela sentiroit trop la béface.

Leur Eglise & leur Maison font voir qu'ils ont de grandes richesses , ou que les dévots qui ont fait faire ces superbes édifices avoient bien de l'argent de reste ; car on ne voit de tous côtés que des marbres choisis , des dorures , des bronzes , des tableaux des meilleurs Maîtres , des lambris , & des armoires ornées de sculptures , où l'on a employé les bois les plus précieux , & les meilleurs ouvriers pour les mettre en œuvre. Mais les chambres des Apôtres ne répondent point du tout à la magnificence des autres lieux. J'ai eu occasion d'en voir quelques-unes , & j'ai été également surpris & édifié de les voir si simples & si pauvres. Celle du Prophete Elisée ne l'étoit pas davantage. Je n'ai pas vû leur cuisine , on dit que c'est un lieu inaccessible ; mais tout le monde sçait qu'elle n'est pas fort

échauffée, & que les Apôtres sont les plus mal nourris de tous les Religieux, sans en excepter même les Carmes.

On trouve des Religieux de toutes les espèces dans la ville. Leurs Eglises & leurs Couvens sont grands, magnifiques & très-riches.

Les Benedictins comme par tout ailleurs sont puissamment riches, leur régularité est très-édifiante. On dit qu'ils ont été les premiers qui sont venus planter l'Etendart de la Croix dans ces vastes pays, ils y ont d'abord travaillé avec un très-grand zele & de grandes fatigues, qu'ils continueroient peut-être encore aujourd'hui, si des essains d'autres Religieux n'étoient venus à leur secours. Alors ils ont cru pouvoir se reposer, & c'est ce qu'ils font, & pendant que les autres sont dans la mêlée, ils levent leurs mains au Seigneur pour leur obtenir la victoire.

Les Dominiquains & les Franciscains sont ceux qui ont suivi de plus près les premiers conquerans du pays, que le hasard découvrit à Alvarez Cabral, & qui en prit possession au nom du Roi de Portugal en 1501. On le nomma d'abord la Province de Sainte Croix, & ensuite le Brésil, à cause

d'un bois rouge , fort dur & fort péfant que l'on y trouve en quantité , & dont on se sert pour la teinture. C'est une contestation entre les Scavans , si c'est le bois qui a donné le nom au pays , ou le pays qui a donné le sien au bois. Jusqu'à présent la question est demeurée indécise , & je n'ai pas envie de travailler à l'éclaircir , j'ai de meilleures choses à dire.

Les Dominiquains ont dans leur Couvent le Tribunal redoutable & les prisons de l'Inquisition. Ils en sont les principaux Officiers. Il n'en faut pas davantage pour les faire craindre & respecter. Ils sont riches , & comment ne le seroient-ils pas ? tous les biens des condamnés sont en leur disposition , & l'on dit dans le pays que c'est une conviction du crime dont on est accusé , que d'être riche. Je crois cependant que ces bons Peres ne font que suivre les regles de leur Tribunal , tant pis pour les malheureux , si elles ne leur sont pas plus favorables. Au reste cette justice severe est nécessaire dans le pays , & sans elle la Religion seroit en grand danger de se perdre ; c'est la rigueur seule que ce Tribunal exerce pour la conserver , à qui on en est redevable de sa conservation. On

ne peut être reçu dans cet Ordre sans faire des preuves comme dans celui de Malte, non pas de noblesse ; mais d'être d'une race d'anciens Chrétiens, & non pas de ceux qu'on appelle Chrétiens nouveaux, c'est-à-dire, chez lesquels il y a eu quelque mélange de Judaïsme ou de race de Maures.

Les Francisquains sont bien plus riches que la Règle de leur Patriarche ne semble leur permettre. Ils sont en très-grand nombre, & vivent avec toutes les commodités qu'ils peuvent souhaiter pour aller au Ciel aisément.

A leur placé les Capucins, autre branche de saint François, observent à la lettre la Règle de ce grand Patriarche. Ils ont un Couvent fort resserré, fort pauvre, ils y vivent pauvrement d'aumônes journalières, sans rien réserver pour le lendemain. Ils travaillent infatigablement à faire des Missions dans les campagnes, & soulagent infiniment tout le Clergé Seculier & Régulier du pays, auquel ils servent d'exemple, aussi-bien qu'à tous les peuples.

On me voudra bien permettre de ne rien dire des autres Religieux. Leur catalogue seroit aussi long qu'il est inutile ici.

Après ce que je viens de dire du Clergé Regulier, on peut croire que le Seculier est bien riche. Il l'est en effet, & comme il n'a pas besoin de travailler de ses mains comme les anciens Apôtres pour vivre, tous se tiennent en repos, & vivent joyeusement des péchez du peuple.

La Sée ou Seo est une fort belle & fort grande Eglise; c'est ainsi qu'on appelle les Eglises Episcopales en Portugal & en Espagne, comme on les appelle Dome en Italie, & Cathédrales en France. La Sée ou Seo veut dire le siege de l'Evêque *sedes Episcopali*. La Sée est presque au bout Septentrional de la ville dans l'endroit le plus élevé; elle est dédiée à saint Sauveur, ce qui a donné le nom à la ville. L'Evêque & son Chapitre sont très-riches.

La ville est grande & bien percée; mais les ruës sont très-incommodes, parce qu'étant située sur une hauteur d'assez peu de largeur, & coupée en beaucoup d'endroits comme des ravines droites & profondes qui font des pentes roides, & presque comme des précipices. Cela est cause qu'on ne s'y peut servir de carosses ni de litieres; mais seulement de chevaux & de hamacs, qui sont portez sur les épaules des esclaves.

Cette voiture est des plus commodes. Tout le monde sçait que c'est une piece de toile de cotton ou de soye , travaillé quelquefois à plein , & quelquefois à jour comme un raisseau , avec un grand nombre de longs cordons à chaque bout qui s'unissent & s'attachent à un gros levier de douze pieds de longueur , auquel est attaché une imperiale legere avec des rideaux de raffetas que l'on tire du côté que vient le soleil , de sorte que le maître couché dans son hamac à couvert du soleil , & porté par deux forts esclaves avec d'autres pour se relayer de tems en tems quand le voyage est un peu long , fait toutes ses affaires & ses voyages plus commodément qu'il ne les feroit sur un cheval. Les deux porteurs sont nus à l'exception d'un grand morceau de toile qui est attaché sur leurs reins & leur tombe jusqu'aux genoux. Ils ont à la main une fourchette , sur laquelle ils posent les bouts des bâtons quand le maître veut s'arrêter ou descendre : outre les porteurs le hamac est suivi d'un esclave ou de plusieurs , qui portent le parasol & l'épée de leur maître , afin qu'en cas de besoin il soit armé.

On trouve de ces porteurs & de ces

hamacs à louer. Car il y a de ces esclaves qui travaillent pour eux, en payant à leur maître une certaine somme par semaine. C'est à quoi il ne faut pas qu'ils manquent; car nos Compatriotes ne sont pas fort traitables sur ce point, & châtient leurs esclaves avec une rigueur qui porte souvent ces misérables au desespoir.

Les maisons des particuliers sont toutes à deux étages, il y en a peu qui en ayent trois. Elles sont commodes, & meublées assez magnifiquement pour le pays, c'est à-dire, qu'il y a des tableaux, des fauteuils de cuir doré, des cabinets de la Chine, & autres meubles, c'est ce que j'ai pû apercevoir dans les premières pièces où l'on peut pénétrer; car les appartemens intérieurs, & sur-tout ceux des femmes sont aussi impénétrables que le Serail du Grand Seigneur. Mais avant de parler des femmes, il faut finir la description de la ville.

Elle n'avoit aucune enceinte de murailles lorsque les Hollandois la surprirent en 1623. Ils y firent d'abord une espèce de rempart de terre & de fascines avec quelques batteries; mais la bravoure de mes Compatriotes ne leur donna pas le loisir d'achever de s'y for-

tifier davantage. Ils les attaquèrent si vivement dès que leurs vaisseaux chargez de butin se furent retirez qu'ils l'emportèrent, & ils ont commencé à s'y fortifier d'une maniere à ne plus craindre les insultes de leurs ennemis. Il est vrai qu'ils ne l'ont pas environné d'une enceinte, en profitant comme ils auroient dû faire de l'avantage de sa situation, qui est telle qu'on en auroit pû faire une très-bonne place; mais en faisant de petites forteresses séparées les unes des autres, se persuadant mal-à-propos que les ennemis s'arrêteroient à prendre toutes ces forteresses qui sont au nombre de sept, les unes après les autres, ce qui leur consommeroit beaucoup de tems & de troupes avant d'être maîtres du corps de la place.

En cela ils se sont trompez lourdement; car il suffit de s'emparer d'une ou de deux de ces forteresses pour être maîtres de la ville. Après quoi on peut à loisir se rendre maîtres des autres.

D'ailleurs ces petites forteresses demandent bien des gens pour les garder, & laissent par consequent la ville dépourvûë, parce que le Roi n'entretient que six cens hommes de trou-

pes réglées , qui étant partagés en tant d'endroits ne peuvent jamais faire une résistance vigoureuse ; car de compter sur les habitans, c'est se tromper à plaisir. Ils aiment trop la vie & le plaisir pour s'exposer à la perdre ou à la peine de se priver de leurs commodités. De compter sur les Naturels du pays , c'est à dire , sur les Indiens , c'est encore pis , ces gens sont las de l'esclavage où l'on les tient , & ne demandent autre chose que de changer de maîtres , toujours dans l'esperance d'être mieux. Les Negres sont sur le même pied , heureux encore s'ils ne prenoient pas les armes contre leurs maîtres , de sorte qu'on ne peut compter que sur ces six cens soldats bons ou mauvais.

Le côté de la ville qui regarde l'Est est borné au pied de la hauteur par un grand lac ou marais profond , qui est formé par quantité de ruisseaux qui tombent des montagnes voisines , & qui forment une petite rivière à la pointe de Monferat au Nord où les vaisseaux vont faire leur eau. Cette eau est très-bonne.

La pente de la montagne où est la ville est si roide du côté du port , qu'on ne peut monter les marchandises qu'à l'aide de certains traînaux

d'assemblage, enchassé dans une coulisse fortement attachée sur la pente du rocher, au haut de laquelle il y a deux rouës jointes par le même aissieu, auquel est attaché un cable qui a toute la longueur de la coulisse. Il est attaché au traîneau sur lequel les marchandises sont attachées. Ces rouës faites à tambours sont assez larges pour y mettre des esclaves qui en marchant dedans font tourner l'aissieu, & le cable se ployant sur le treüil tire après lui le traîneau & les marchandises dont il est chargé. On voit assez que ce travail est très-rude, & plus convenable à des chevaux ou à des mulets, qu'à des hommes; mais nos Compatriotes ne sont pas gens à ménager leurs esclaves, & comme ils en ont tant qu'ils veulent, ils se soucient peu de leur conservation, les surchargent de travaux, & les maltraitent outre mesure.

Il y a quatre de ces machines, dont l'une appartient aux Jesuites, & les autres à d'autres particuliers qui en tirent un très-gros profit. Les Ingenieurs du pays qui ont mesuré la hauteur de la ville au-dessus du niveau de la mer, disent qu'il y a quatre-vingt-dix toises. Pour moi qui ai pris la pais

ne d'y monter à côté d'une de ces machines dont je viens de parler, j'ai jugé qu'il y avoit environ cent cinquante toises.

On ne voit pour l'ordinaire les femmes qu'à l'Eglise, encore faut-il y aller de bon matin, & seulement les Dimanches & les grandes Fêtes; elles sont enfermées chez elles tout le reste du tems, & gardées d'autant plus exactement & severement qu'elles sont belles, & on a raison; car elles ont toutes un penchant furieux à la galanterie, & même au libertinage, & c'est ce qui justifie en partie la mauvaise humeur des maris, qui ne sont point du tout susceptibles de pitié ou de raison sur cet article, & qui se croyant deshonorés se font un point d'honneur de laver & d'effacer leur honte dans le sang de celles qui en ont été cause; ils les égorgent cruellement pour des soupçons souvent très-legers, & très-mal fondés.

La Justice même semble autoriser ces procédures violentes, parce que ceux qui l'administrent ont les mêmes passions.

D'ailleurs c'est un moyen court & facile de changer de femme, quand on est las de celle que l'on a, & qui

ſçait ſi cette dernière raiſon n'eſt pas ſouvent la meilleure , & celle qui décide du fort de ces malheureuſes victimes.

Quand elles vont à l'Egliſe , elles ſont couvertes ou plutôt enveloppées depuis la tête juſqu'aux pieds d'une grande mante d'étoffe de laine fort fine ; elles ſ'en couvrent entièrement le viſage, à la réſerve d'un œil dont elles ont beſoin pour ſe conduire , & pour autres choſes que l'on ſçait aſſez ſans que je m'explique davantage : cet œil découvert vaut bien une douzaine de langues. J'ai dit que cette mante eſt de laine , & non pas de ſoye comme en Europe ; c'eſt une pragmatique du Roi pour faire conſommer les étoffes de laine de ſon Etat. Sous cette mante eſt une jupe de même étoffe & de même couleur très-large , & ſi longue qu'elle doit cacher entièrement les pieds. Il n'eſt jamais permis de la lever , quand même on devroit ſe charger d'un pied d'ordures , parce que c'eſt une indécence affreuſe à une femme de laiſſer voir ſes pieds. Les Prêtres & les Moines ſont dans le même uſage , & pour les mêmes raiſons. Il me ſemble que les uns & les autres feroient mieux de garder cette délica-

tesse à ne pas donner dans une passion , qui pour être très-vive dans les deux sexes n'en est pas moins criminelle.

Il faut conjecturer que cette mante & cette juppe couvrent de riches habits ; car on sçait que le sexe est le même par toute la terre , & qu'il aime la parure & les ajustemens. En effet ceux qui ont eu l'occasion de voir des femmes chez elles . [chose rare & très-difficile ,] disent qu'elles sont très-bien mises , & très-richement. Leurs habits ne sont pas tout-à-fait à la Portugaise , ni à l'Espagnole , ni à la Française ; mais un bizarre composé de ces trois modes , avec beaucoup de pierreries , des dentelles & des franges d'or & de soye , des rubans , & autres ajustemens , & du rouge en quantité. Elles sont pour l'ordinaire d'une taille au-dessous de la médiocre , & très-bien prise. Elles ont le teint assez beau , quoiqu'il soit difficile d'en juger. Elles ont les cheveux noirs , aussi-bien que les yeux , qui sont grands & pleins de feu , la bouche petite , les dents admirables , de l'esprit plus qu'on ne peut se l'imaginer , accompagné d'une vivacité , & d'un enjouement infini , qu'elles poussent quelquefois jusqu'à l'extravagance.

Voilà à peu près le portrait des femmes de la Baye de Tous les Saints , & tout ce que je puis dire de cette ville , & des pays des environs que je n'ai pas eu le tems de voir , puisqu'outre les devoirs de ma charge qui m'occupoient les jours presque entiers pour faire charger notre vaisseau , & faire de l'eau , le bois & les rafraichissemens qui nous étoient nécessaires pour notre retour en Europe.

Enfin le trente-cinquième jour de notre arrivée à la Baye , nous nous trouvâmes prêts à mettre à la voile , après avoir donné caution que nous irions porter nos sucres & autres marchandises à Lisbonne , sauf au vaisseau François à obtenir les permissions nécessaires pour porter les effets autre part.

Nous avons fait une chasse partie avec ce vaisseau , pour ne nous point quitter que nous ne fussions dans la riviere de Lisbonne , nous défendre réciproquement , & si l'occasion s'en présente , attaquer d'un commun consentement les bârimens ennemis.

Nous mîmes donc à la voile le 15. Décembre de la même année. Les Pilotes Côtiers nous conduisirent jusqu'à une lieuë au-delà des bancs de

l'entrée de la Baye. Nous avions salué un vaisseau de guerre qui portoit le pavillon d'Amiral de sept coups , il nous en avoit rendu trois. Nous saluâmes en passant le Fort S. Antoine , qui ne nous répondit rien.

Nous portâmes à route avec un vent frais de Sud-Oüest. Nous nous trouvâmes le 25. sous la Ligne par le travers de la riviere des Amazones. Nous vîmes un vaisseau sous le vent , qui sembloit vouloir nous reconnoître ; mais nous suivîmes notre route en gardant toujors l'avantage du vent. Nous le connûmes ennemi , c'est-à-dire , Hollandois. Le jour suivant sur le soir , nous vîmes deux petits bâtimens. Nous fîmes un bord sur eux. Nous les reconnûmes Portugais. Ils venoient de la Côte de Guinée , & étoient chargés de Negres. Nous leur donnâmes avis du vaisseau que nous avions vû : ils nous dirent qu'ils en avoient vû depuis trois jours un qui leur avoit donné chasse , & qu'ils avoient évité en faisant fausse route : nous nous souhaitâmes bon voyage , & chacun fit sa route.

Nous ne vîmes plus rien jusque sous le Tropique que nous apperçûmes deux bâtimens , un desquels étoit dé-

mâté de son grand mât, nous ne nous en approchâmes pas assez pour les reconnoître. Mais le calme nous ayant pris pendant qu'ils avoient encore un peu de vent, nous nous trouvâmes à deux lieuës ou environ les uns des autres. Le Capitaine François vint à notre bord, & proposa de les aller reconnoître dès que le vent reviendrait, ne doutant pas, vû l'état où l'un d'eux se trouvoit, de nous en rendre maîtres s'ils étoient ennemis : on en convint de part & d'autre ; car nos gens étoient en goût de se battre, & de prendre. En effet le vent étant revenu, nous portâmes sur eux, & les joignîmes bientôt. Nous mêmes pavillon François, & eux Portugais. Ils s'étoient battus contre un Hollandois qui les avoit maltraitez, & les auroit enlevez, s'ils n'avoient eu le bonheur de couper son beaupré, qui avoit entraîné ses deux grands mâts. Cet accident les convioit à l'aborder ; mais ils étoient foibles & trop chargez d'esclaves : ils venoient aussi de la Côte de Guinée. Nous leur donnâmes un hunier dont ils se servirent, & nous nous séparâmes.

Nous nous trouvâmes le trente Janvier à quatre lieuës de Madere. Nous

résolûmes d'y mouïller, plutôt pour y apprendre des nouvelles d'Europe, que pour aucun besoin que nous eussions, excepté d'eau qui auroit peut-être pû manquer si le reste de notre voyage eût été traversé par quelque long calme.

Nous y mouïllâmes, nous fîmes de l'eau, & du bois, des volailles & quelques rafraîchissemens, & nous remîmes à la voile le quatre Février, avec cinq Passagers qui vouloient aller à Lisbonne.

Nous eûmes d'abord un vent assez favorable, après quoi nous eûmes un calme de quatre jours entiers, & des courants si opposez, que nous nous trouvâmes effloitez l'un de l'autre de près de quatre lieues. Nous nous servîmes de quelques risées pour nous rejoindre. Nous eûmes ensuite un gros vent qui se changea en une tempête effroyable qui dura deux jours, & qui fit beaucoup souffrir nos équipages, & nos bâtimens. Nous perdîmes tous deux nos peroquets de fougue, & nous pensâmes démâter. Le vent cessa à la fin; mais la mer étoit si courroucée que nos bâtimens sautoient comme des coques d'œuf.

A la fin la mer & le vent se mirent

à la raison, & nous rajustâmes nos dommages, & portâmes à route.

Le sixième Mars nous découvrîmes la terre, & en même-tems un vaisseau assez gros qui portoit sur nous. Nous ne doutâmes point que ce ne fut un Barbaresque. Nous nous approchâmes, & nous disposâmes à nous bien battre. Nous fûmes à la portée du canon en moins de deux horloges. Il mit pavillon d'Alger, & nous tira cinq coups de canon. Il paroissoit avoir quarante canons, & être fort chargé de monde. Nous mîmes pavillon François sans tirer. Il nous lâcha sa bordée. Nous lui répondîmes vivement, & nous manœuvrâmes si bien qu'il ne pût nous gagner le vent, qui nous portant à route étoit un double avantage pour nous, parce que nous avancions toujours vers l'embouchure du Tage, & que nous ne pouvions être abordez malgré nous. Il y avoit six horloges que nous nous battions, lorsque nous vîmes sortir de la riviere un gros bâtiment avec flâme & pavillon Portugais. Il porta sur l'Algerien, & en passant auprès de nous il s'informa qui nous étions, & nous dit d'entrer dans la riviere, & se mit à donner chasse à l'Algerien, qui fit servir toutes ses

voiles pour s'éloigner ; mais il fut joint & enlevé par le vaisseau de guerre , qui l'amena le lendemain à Lisbonne où nous étions arrivés après une heureuse traversée de quatre-vingt-deux jours.

F I N.

T A B L E

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenuës dans ce V. Volume,

A

<i>A</i> <i>Ccara</i> , Isle,	324
<i>Accidens</i> arrivez à un vaisseau,	216 &
	<i>surv.</i>
<i>Accidens</i> au P. Denis, Capucins,	191
<i>Accidens</i> au Pere Michel Ange,	175. &
	<i>surv.</i>
<i>Admiration</i> du Pere Denis,	159. & <i>surv.</i>
<i>Affront</i> très-sensible à Guzam-Banbé,	7
<i>Albana</i> , port de mer,	28
<i>Alcala-la-Reale</i> , ville,	244
<i>Alvarez II.</i> Roi de Congo,	164
<i>Ambassadeur</i> de Guzambanbé au Viceroi d'Angolle,	8
<i>Ambre gris</i> ,	316
<i>Ambrose</i> , riviere,	84
<i>Antequera</i> , Bourg d'Espagne,	245
P. <i>Antoine</i> de Montecucullo empoisonné,	30.
	& <i>surv.</i>
<i>Antoine</i> de Montecucullo évite la mort,	74
<i>Arguin</i> , Isle, & sa situation,	286. &
	<i>surv.</i>
<i>Armées</i> des Portugais en marche,	44
<i>Armées</i> très-nombreuses,	178
<i>Tome V.</i>	S

T A B L E

<i>Armeria</i> , ville, & sa description,	248. & suiv.
<i>Arrivée</i> de deux Capucins à Loanda, & leur réception,	121. & suiv.
<i>Arrivée</i> de deux vaisseaux dans la Baye, & leur réception,	382. & suiv.
<i>Arrivée</i> du Pere Denis à Bamba,	159
<i>Arrivée</i> du Pere Denis à Boulogne,	267
<i>Arrivée</i> d'un vaisseau au Bresil,	211
<i>Arrivée</i> d'un vaisseau en Portugal,	222. & suiv.
<i>Attaque</i> d'une Place forte,	57. & suiv.
<i>Avantages</i> pour l'Isle de S. Thomé,	312

B

B <i>Amba</i> ville capitale de la Province du nom,	161
<i>Baptême</i> conféré au Prince d'Oacco,	20
<i>Baptême</i> conféré à beaucoup d'enfans,	72
<i>Baptême</i> conféré à des esclaves,	387
<i>Baptême</i> conféré à un jeune Negre,	158
<i>Barcelonne</i> capitale de la Catalogne,	250
<i>Batates</i> , plantes très-bonnes cultivées par les Negres, & leurs différentes especes,	346. & suiv.
<i>Baye de Tous les Saints</i> capitale du Bresil,	384. & suiv.
<i>Beziers</i> , ville du Languedoc,	258
<i>Bombi</i> , Libatte,	150
<i>Bonaviste</i> , Isle.	280
<i>Bonté</i> des crabes,	365
<i>Bonté</i> des Ramiers de l'Isle de S. Thomé,	366. & suiv.

C <i>Angunzé</i> , Libatte très-forte, & la situa- tion,	56
<i>Capucins captifs</i> ,	252
<i>Caravecca</i> , ville,	249
<i>Carthagene</i> , ville,	249
<i>Cathedrale</i> de Cordouë, & la description,	243. & suiv.
<i>Cause</i> pour laquelle le Grand Duc de Bamba refusa d'être Roi,	179
<i>Cazaza</i> faveoles,	152
<i>Centre</i> de l'Isle S. Thomé,	311
<i>Ceremonies</i> de la fête de la naissance d'un Prin- ce Maure,	202. & suiv.
<i>Ceremonies</i> pour le Baptême du Prince d'Oac- co,	19. & suiv.
<i>Ceremonies</i> qui s'observent à un serment de fi- delité,	21. & suiv.
<i>Chagrins</i> du Superieur de la Mission de Loan- da,	199
<i>Charge</i> d'un vaisseau,	214. & suiv.
<i>Chasse</i> de lions,	318
<i>Chiongo</i> maladie dont fut attaqué le Pere An- toine,	14
<i>Chioua</i> , province,	83
<i>Choc</i> de trois vaisseaux,	380 & suiv.
<i>Choc</i> très-vif,	61. & suiv.
<i>Chose</i> fort extraordinaire,	51. & suiv.
<i>Chose</i> très-remarquable,	348
<i>Cola</i> ou pelotes, fruit,	174.
<i>Combat</i> contre un vaisseau de Salé,	252
<i>Combat</i> de deux vaisseaux,	321. & suiv.
<i>Combat</i> de trois vaisseaux,	232. & suiv.
<i>Commencemens</i> heureux de la Mission du Pere Antoine à Qacco,	

T A B L E

<i>Commerce de la Guinée ,</i>	306
<i>Commerce d'esclaves avec le Roi de Serrelion-</i> <i>ne ,</i>	311
<i>Comettes très-grandes à Bamba ,</i>	173
<i>Consolations du Pere Antoine ,</i>	46
<i>Consolations du Pere Denis ,</i>	173. & suiv.
<i>Contentement de l'armée confederée ,</i>	69
<i>Contentement du Pere Antoine ,</i>	86
<i>Convalescence du Pere Denis ,</i>	200. & suiv.
<i>Cortege du Roi de Congo ,</i>	163. & suiv.
<i>Coutumes des Rois de la Côte de Guinée ,</i>	325. & suiv.
<i>Crabes en quantité ,</i>	364. & suiv.
<i>Crainte de deux Missionnaires ,</i>	139. & suiv.
<i>Croix du Sud ou le Cruzoro ,</i>	316. & suiv.
<i>Croix plantées par ordre de Guzambané ,</i>	27. & suiv.
<i>Cruauté de Giaga Cassangé ,</i>	6

D

<i>D</i> <i>Anger de manger de la chair de Lion ,</i>	318
<i>Dattes ou fruits de palmiers ,</i>	357
<i>Débarquement d'un vaisseau à Cadix ,</i>	228
<i>Découragement des troupes Negres ,</i>	57
<i>Découverte heureuse pour le Pere Antoine &</i> <i>ses Compagnons ,</i>	76. & suiv.
<i>Défaite de troupes auxiliaires ,</i>	58. & suiv.
<i>Dessauts des lucres de S. Thomé ,</i>	341 & suiv.
<i>Dessenses de Guzambané ,</i>	25. & suiv.
<i>Déjeuner que vouloit faire Giaga Cassangé ,</i>	7
<i>D</i> <i>Denis baptise des enfans malgré son infirmi-</i> <i>té ,</i>	186
<i>D</i> <i>Denis retourne en Italie ,</i>	204. & suiv.

DES MATIÈRES.

<i>P. Denis</i> tâche de consoler le Capitaine d'un vaisseau & tout son monde ,	207. & suiv.
<i>P. Denis</i> va à Saint Jacques de Galice ,	230
Départ de deux Capucins de Loanda pour Bamba ,	1. 9
Départ de deux vaisseaux de l'Isle du Prince pour le Brésil ,	377 & suiv.
Départ de deux vaisseaux de la Baye pour Lisbonne ,	403
Départ du Pere Denis pour l'Espagne ,	224
Départ d'un Pilote pour l'Isle Saint Thomé ,	72
Départ du Pere Antoine pour Oacco ,	10
Description de la ville de la Baye ,	396. & suiv.
Description de l'Isle du Sel ,	275
Description de Serrelionne ,	317. & suiv.
Description du Requin ou Chien de mer ,	282. & suiv.
Desordres causés par les fourmis ,	349
Dessains de Fernand Viaria ,	43. & suiv.
Dessains de Guzambanbé contre Giaga Cassangé ,	7. & suiv.
Difficultez pour aborder la Baye ,	383. & suiv.
Difficultez pour faire entrer les marchandises à la Baye ,	359
Disputes entre les gens d'un vaisseau & les Douanniers de Cadis ,	128. & suiv.
Dissertation du Traducteur pour prouver l'origine des premiers Noirs ,	333. & suiv.
Dom Martin-Louis de Sousa , Viceroid'Angolle ,	9

T A B L E

E

E <i>Léphant</i> d'une grandeur extraordinaire,	141. & <i>suiv.</i>
<i>Embarras</i> d'un Capitaine de vaisseau,	253. & <i>suiv.</i>
<i>Embuches</i> tendues par des assiégés,	65
<i>Enchanteurs</i> & sorciers,	177
<i>Enchanteur</i> trompé,	55
<i>Entretiens</i> de deux Missionnaires avec le Roi de Congo,	165
<i>Especies</i> différentes de crabes,	365. & <i>suiv.</i>
<i>Etat</i> des Negres de l'Isle de S. Thomé,	336. & <i>suiv.</i>
<i>Etats</i> du Prince Guzambanbé,	23. & <i>suiv.</i>
<i>Etuves</i> pour secher les sucres,	342
<i>Exercices</i> du Pere Antoine,	27
<i>Explication</i> du nom de <i>Guzambanbé</i> ,	24
<i>Extraits</i> des Lettres du Pere Michel-Ange,	93. & <i>suiv.</i>

F

F <i>Facilité</i> avec laquelle on s'établit à S. Thomé,	345
<i>Fait</i> miraculeux,	46. & <i>suiv.</i>
<i>Fait</i> très particulier,	48. & <i>suiv.</i>
<i>Fernand Viaria</i> Viceroy d'Angolle,	43
<i>Fertilité</i> de l'Isle S. Thomé,	337. & <i>suiv.</i>
<i>Fêtes</i> chez les Portugais,	96
<i>Fievres</i> dont fut attaqué le Pere Denis,	183
<i>Fleches</i> tirées contre le Pere Antoine,	72. & <i>suiv.</i>
<i>Force</i> d'un homme,	221
<i>Fort</i> d'Arguin, & sa situation,	287. & <i>suiv.</i>

DES MATIÈRES:

<i>Fourmis</i> en très-grande quantité ,	190. &
	349
<i>Fruits</i> communs à l'Isle Saint Thomé ,	351. &
	suiv.
<i>Fruits</i> de l'Isle Bonaviste ,	280. & suiv.
<i>Fuite</i> de Guzambané ,	6
<i>Fuite</i> d'un gardien d'Idoles ,	37. & suiv.
<i>Funerailles</i> des Rois de Guinée ,	325. &
	suiv.

G

G <i>Ain</i> du Pere Louis , Capucin ,	252
<i>Gambie</i> , riviere ,	309
<i>Gambo</i> , Fleuve ,	II
<i>Gardes</i> du Duc de Bamba ,	180
<i>Generosité</i> du fils de Guzambané ,	5
<i>Genre</i> de vie de Guzambané avant d'être Chrétien ,	24. & suiv.
<i>Giaga Cassangé</i> ravage la province de Bam- ba ,	4
<i>Gorée</i> , Isle , & sa situation ,	291
<i>Grenade</i> , ville ,	245
<i>Guzambané</i> Seigneur de la ^e province d'Oac- co ,	5
<i>Guzambané</i> met à la raison ses Feudataires ,	26. & suiv.

H

H <i>Habilllements</i> des femmes à la Baye ,	406
	& suiv.
<i>Habilllements</i> de Negres ,	132
<i>Habilllements</i> d'un gardien d'Idoles ,	37
<i>Hamac</i> , voiture très-commode ,	395
<i>Humilité</i> du Prince d'Oacco ,	17. & suiv.

T A B L E

I

<i>P. J. Jean-Baptiste</i> , Capucin, entretient le Pe- re Denis de ses voyages, 201. & <i>suiv.</i>	
<i>Incommodités</i> que ressentirent des Missionnai- res, 25. & <i>suiv.</i>	
<i>Incommodités</i> du Pere Denis, 187	
Sur-tout pendant son voyage à Loanda, 194. <i>suiv.</i>	
<i>Incommodités</i> que l'on ressent à l'Isle S. Tho- mé, 350. 360. & <i>suiv.</i>	
<i>Ingenios</i> ou Moulins à sucre, 344	
<i>Inquisition</i> à la Baye, 392	
<i>Instinct</i> des taureaux pour se defendre des lions, 320	
<i>Instrumens</i> des Negres, & la maniere de les toucher, 13. & <i>suiv.</i>	
<i>Inventaire</i> d'une prise sur mer, 296. & <i>suiv.</i>	
<i>Investiture</i> donnée à un Soua de son Etat après son baptême, 79	
<i>Jour</i> assigné pour le baptême du Prince d'Oac- co, 19	
<i>Jours</i> auxquels on voit les femmes à la Baye, 400	
<i>Journal</i> d'un voyage de Lisbonne à l'Isle S. Thomé, 271. & <i>suiv.</i>	
<i>Joye</i> du Pere Antoine, 79	
<i>Joye</i> des Capucins dans une rencontre, 149	
<i>Joye</i> du Pere Michel Ange, Capucin, 174	
<i>Istes</i> appartenantes à la Couronne de Portugal, 274	
<i>Isle</i> de S. Jacques, & sa situation, 294. & <i>suiv.</i>	
<i>Isle</i> du Prince, & sa situation, 371. & <i>suiv.</i>	

DES MATIÈRES.

L

L <i>Ibattes</i> , bourgs ou villages,	131
<i>Libatte</i> d'un rebelle assiégée, 46. & <i>suiv.</i>	
<i>Lieux</i> d'exil,	121
<i>Lieux</i> par où a passé le Pere Denis pour aller en Italie,	249. & <i>suiv.</i>
<i>Lisbonne</i> Capitale du Portugal,	272
<i>Livena</i> , ville,	245
<i>Loanda</i> , ville, & sa description,	123. & <i>suiv.</i>
<i>Logements</i> refusés au Pere Antoine,	38. & 71
<i>Lubolo</i> , province, & son étendue,	41
<i>Lutato</i> , riviere,	78

M

M <i>Acolonte</i> ou Gouverneur de Libatte,	131
<i>Macolonte</i> blessé par un lion,	114
<i>Maisons</i> de la ville de la Baye,	396
<i>Maladie</i> extraordinaire,	52
<i>Maladie</i> du Pere Michel-Ange,	182
<i>Maladies</i> très-communes à l'Isle de S. Thomé,	331. & <i>suiv.</i>
<i>Malaga</i> , ville,	246
<i>Maniere</i> de faire du feu parmi les Negres,	141
<i>Maniere</i> de pêcher les Requins, 283. & <i>suiv.</i>	
<i>Maniere</i> de planter les cannes à sucre, & le faire à S. Thomé,	339. & <i>suiv.</i>
<i>Maniere</i> de traiter l'or avec les Negres,	314. & <i>suiv.</i>
<i>Marchandises</i> de traite avec les Maures,	228

T A B L E

<i>Mattalone</i> , ville,	235
<i>Mecontentement</i> du Prince d'Oacco,	18
<i>Merveilles</i> arrivées au Pere Denis,	264
<i>Missanga</i> ou chapelet,	133
<i>Moderation</i> de Guzambané à l'égard d'un Soua,	31
<i>Monnoye</i> courable à Eoanda,	126. & suiv.
<i>Mort</i> du Pere Michel Ange,	182
<i>Moyen</i> court & facile pour changer de femme,	400
<i>Mualla</i> , forteresse,	35

N

N <i>Arbonne</i> , & sa description,	258
<i>Naturel</i> des habitans de l'Isle S. Jacques,	303. & suiv.
<i>Naturel</i> des Maures d'Arguin,	290
<i>Naufrage</i> presque inevitable,	254
<i>Negoce</i> des habitans de l'Isle du Prince,	375. & suiv.
<i>Negoce</i> principal sur la côte occidentale d'A- frique,	305. & suiv.
<i>Negre</i> d'une extrême vieillesse,	364
<i>Niger</i> , riviere considerable, & sa description,	306. & suiv.
<i>Nombre</i> des enfans qu'ont baptisé le Pere De- nis & son Compagnon,	268
<i>Nourritures</i> à Loanda,	125. & suiv.
<i>Nourritures</i> des Negres de Saint Thomé,	346
<i>Nourritures</i> pour les malades à Saint Tho- mé,	362
<i>Nunta-Nucolé</i> , village,	11

DES MATIERES.



O <i>Acco</i> , Province,	3
<i>Occupations</i> de deux Capucins à Bamba,	170. & suiv.
<i>Occupations</i> de toutes les personnes d'un vaisseau,	221
<i>Officiers</i> de l'Isle Saint Jacques,	299. & suiv.
<i>Oran</i> , forteresse d'Espagne,	238
<i>Ordres</i> du Prince d'Oacco,	16
<i>Oiseaux</i> de différentes especes dans l'Isle S. Thomé,	368. & suiv.
<i>Ouvriers</i> blessés,	220



P <i>Acasse</i> , animal,	137
<i>Palme</i> , Isle, & sa situation,	272
<i>Palmiers</i> de différentes especes,	354. & suiv.
<i>Pavoasan</i> , ville, & sa situation,	332
<i>Pêches</i> des Tortuës,	276. & suiv.
<i>Peines</i> du Père Antoine à son retour à Oacco,	34
<i>Perpignan</i> , forteresse royale, & sa description,	257. & suiv.
<i>P. Philippe</i> de Galefia, Capucin, mangé par les Maures,	267
<i>Pigeons</i> sauvages en très-grande quantité,	366. & suiv.
<i>Plaintes</i> d'un Negre au Pere Denis,	170
<i>Pleurs</i> des Compagnons du Pere Antoine,	75
<i>Poissons</i> en abondance,	370
<i>Poisson</i> très-particulier,	203. & suiv.

T A B L E

<i>Poisson volant ,</i>	94
<i>Port très commode ,</i>	372
<i>Port très renommé ,</i>	227
<i>Port très-vaste ,</i>	121
<i>Portrait des femmes de la Baye ,</i>	402
<i>Précautions des Capucins ,</i>	151
<i>Présens d'un Soua au Pere Antoine ,</i>	39. &
	77
<i>Présens du Roi de Sertelionne au Capitaine d'un vaisseau</i>	310. & suiv.
<i>Présens faits aux Capucins ,</i>	134
<i>Prise de deux vaisseaux ,</i>	235. & suiv.
<i>Prise d'un vaisseau de Salé ,</i>	292 & suiv.
<i>Privileges accordés à des Missionnaires ,</i>	92. &
	suiv.
<i>Prix d'une poule ,</i>	187
<i>Procession solennelle le Jeudi-Saint ,</i>	213
<i>Profits qu'on fait à l'Isle S. Thomé ,</i>	332
<i>Provinces du Congo ,</i>	129
<i>Provisions pour un vaisseau ,</i>	377
<i>Punition d'une supercherie ,</i>	5

Q

<i>Qualités de Gouverneurs de plusieurs Pro-</i>	
<i>vinces ,</i>	42
<i>Quantité de poissons & leur salaison ,</i>	28. &
	suiv.
<i>Quiabaia-Quiambongo , residence du Seigneur d'Oacco ,</i>	5
<i>Quiabaia prise par Giaga Cassangé ,</i>	5
<i>Quinbondi , Province ,</i>	4
<i>Quionson pot de terre ,</i>	133

DES MATIERES.

R

- R**aisons pour garder les Eglises , 82. & suiv.
- Raisonnement du Traducteur pour prouver la difference du Nil & du Niger , 307. & suiv.
- Rais en grande quantité , 348
- Reception du Pere Antoine dans la Province d'Oacco , 11. & suiv.
- Reception du Pere Antoine à Chioua , 83. & suiv.
- Reception de deux Capucins dans leur route à Bamba , 130 & suiv.
- Reception de deux vaisseaux à la Baye , 386
- Reception du Pere Denis à Loanda , 198
- Reflexions du Traducteur , 32. & suiv.
- Refus qu'un Soua ou Gouverneur fit au Pere Antoine , 29
- Régales qu'on fit au Pere Denis à Cordouë , 242
- Relation d'un voyage de deux Capucins au Congo , 91
- Religieux établis à la Baye , 391
- Religieux à Loanda , 123
- Religion Chrétienne reçue à Cangunzé , 67. & suiv.
- Remarques du Traducteur sur la pauvreté des Jesuites , 389. & suiv.
- Remedes à la maladie du serpent , 53. & suiv.
- Remedes pour les maladies frequentes dont sont attaqués les habitans de l'Isle S. Thomé , 361. & suiv.

T A B L E

<i>Remedes</i> contre les rats & la mauvaise odeur des Maures ,	128. & <i>suiv.</i>
<i>Remontrances</i> du Pere Antoine au General Portugais ,	50
<i>Rencontre</i> de Gufambané & de son pere spi- rituel ,	45
<i>Rencontre</i> que fit le Pere Antoine en allant à Loanda ,	85
<i>Rencontre</i> que firent deux vaisseaux presque à leur port ,	407
<i>Rencontre</i> que firent les Capucins dans leur chemin ,	148
<i>Reponses</i> d'une femme au Pere Antoine ,	85.
	<i>& suiv.</i>
<i>Resolutions</i> d'un Capitaine de vaisseau étant à S. Thomé ,	370. & <i>suiv.</i>
<i>Resolutions</i> du Pere Denis ,	193. & <i>suiv. &</i>
	256
<i>Retraite</i> du Pere Antoine & de ses Compa- gnons ,	75
<i>Ribera</i> ville capitale de l'Isle S. Jacques , & sa situation ,	295
<i>Richesses</i> de l'Isle du Sel ,	276
<i>Richesses</i> de l'Isle Saint Jacques ,	298. &
	<i>suiv.</i>
<i>Richesses</i> des Isles Canaries ,	273
<i>Richesses</i> pour un habitant de Saint Thomé ,	344

S

<i>Saint Sauveur</i> ville capitale du Congo , & sa description ,	128. & <i>suiv.</i>
<i>Saisons</i> à l'Isle S. Thomé ,	359
<i>Saisons</i> reconnues dans les Isles du Cap Verd ,	300. & <i>suiv.</i>
<i>Secours</i> arrivé aux Portugais ,	59

DES MATIERES.

<i>Secours</i> arrivé à la bonne heure pour un vaisseau Portugais ,	323
<i>Sée</i> ou Seo Eglise Episcopale ,	394
<i>Serment</i> de fidelité que Guzambané prêta contre les mains d'un Envoyé du Viceroy d'Angolle ,	21
<i>Serpent</i> d'une grandeur extraordinaire ,	142
<i>Serrelionne</i> , riviere & montagne ,	309
<i>Seville</i> , ville d'Espagne & sa description ,	239 & suiv.
<i>Siege</i> devant Cangunzé ,	57. & suiv.
<i>Situation</i> de la Baye de Tous les Saints ,	394
<i>Situation</i> de Lisbonne ,	272
<i>Sommeil</i> de deux Capucins interrompu ,	148
<i>Songo</i> , oiseau ,	76
<i>Sorciers</i> pris , convaincus , & condamnés ,	80. & suiv.
<i>Sortilege</i> contre la Comtesse de Sogno ,	80
<i>Soua</i> ou Gouverneur défait ,	78
<i>Spectacle</i> digne de compassion ,	205. & suiv.
<i>Spectacle</i> triste ,	217. & suiv.
<i>Stratagemés</i> dont se servit le Gouverneur d'Oacco pour chasser le Pere Antoine ,	4
<i>Sucre</i> que l'on fabrique à S. Thomé ,	349. & suiv.
<i>Sujet</i> de douleur pour le Pere Antoine ,	59. & suiv.
<i>Sujet</i> de joye pour un vaisseau ,	206. & suiv.
<i>Supercherie</i> d'un Soua idolâtre ,	59
<i>Superstitions</i> de quelques Chrétiens ,	83
<i>Surprise</i> du Pere Denis ,	171. & suiv.
<i>Surprise</i> pour les Espagnols ,	242

T A B L E

T

T Age , riviere considerable ,	272
Tamba , Province ,	28
Taporica , Isle ,	384
Tem ^s pour la semaille & la recolte dans les Isles du Cap Verd ,	300. & suiv.
Temperament des Negres ,	330. & suiv.
Tempête considerable ,	27
Tempête qui maltraita beaucoup un vaisseau François & un Portugais ,	406
S. Thomé , Isle , & sa situation ,	329. & suiv.
Tortuës de differentes especes ,	278
Trafic considerable des Isles du Cap Verd ,	302. & suiv.
Trafic d'un Pilote ,	280
Traite au grand Drouin sur la côte de Guinée ,	312. & suiv.
Traité d'alliance entre les Portugais & le Prince d'Oacco ,	10
Traité de paix du Seigneur de Cangunzé avec le General Portugais ,	67
Traitement indigne du Pere Antoine par un Soua ,	30
Transports du Pere Denis de Bamba à Loanda ,	194. & suiv.
Travaux des Missionnaires Portugais ,	169. & suiv.
Tristesse du Pere Antoine ,	84
Tristesse du Pere Denis ,	182
Tuberon , poisson ,	95

V

V engeance des Negres ,	319
Vente d'esclaves ,	388
Vents	

DES MATIÈRES.

<i>Vents</i> qui regnent chaque mois de l'année à l'Île S. Thomé ,	359. & suiv.
<i>Vêtemens</i> du Duc de Bamba ,	179. & suiv.
<i>Vêtemens</i> des femmes de Bamba ,	180
<i>Vian</i> des dont se rassasient souvent les Nègres ,	320. & suiv.
<i>Vian</i> de très-délicate ,	280
<i>Victimes</i> destinées aux funérailles des Rois de Guinée ,	326. & suiv.
<i>Victoires</i> des Portugais ,	54. & suiv.
<i>Vieille</i> femme , poison & sa pêche ,	289. & suiv.
<i>Village</i> rendu aux Portugais ,	51
<i>Villes</i> de Provence & leurs descriptions ,	259. & suiv.
<i>Vin</i> de Palme & sa composition ,	354. & suiv.
<i>Visite</i> d'un Jésuite au Pere Denis ,	184. & suiv.
<i>Visites</i> que le Grand Duc de Bamba faisoit aux Capucins ,	177. & suiv.
<i>Voyage</i> très pénible pour le Pere Antoine ,	76
<i>Vosture</i> commode ,	395. & suiv.

Z

Z ebra animal très-beau ,	132
<i>Zele</i> de Guzambané pour la Religion Chrétienne après son baptême ,	25
<i>Zele</i> du Pere Antoine ,	36. & suiv.

Privilege du Roy.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien aimé le P. JEAN BAPTISTE LABAT de l'Ordre des Freres Prêcheurs, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au public un Ouvrage qui a pour titre *Relations Historiques de l'Ethiopie Occidentale du P. JEAN ANTOINE CAVAZZI Capucin, traduite de l'Italien, & augmentée de plusieurs Relations Portugaises, avec des notes, des cartes & des figures*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires, offrant pour cet effet de faire imprimer en bon papier, beaux caracteres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES Voulant traiter favorablement ledit Exposant, & reconnoître son zele: Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier, & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notre dit contre-scel, & de le faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de huit ANNEES consécutives.

vés, à compter du jour de la datte des Présentés, Faisons deffenses à toutes sortes de personnes de que que qualité & condition qu'elles soient d'introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter ni contr. fa re ledit ouvrage ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque pretexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit dudit Exposéant ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre audit Exposéant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentés seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communau des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie; & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente le manuscrit ou l'imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée en mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur Chauvelin & qu'il en sera mis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle notre Château du Lou-

vre, & un dans celle de notre très-cher & féal
Chevalier Garde des Sceaux de France le sieur
Chauvelin, le tout à peine de nullité des Prés-
entes : Du contenu dequelles Vous mandons
& enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses
ayans cause pleinement & paisiblement, sans
souffrir qu'il lui soit fait aucun trouble ou em-
pêchement. Voulons que la copie desdites
Présentes qui sera imprimée tout au long au
commencement ou à la fin dudit Ouvrage,
soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux
copies collationnées par l'un de nos amez &
seaux Conseillers Secrétaires, soit jointe
comme à l'Original: Commandons au pre-
mier notre Huissier ou Sergent de faire pour
l'exécution d'icelles tous Actes requis & né-
cessaires, sans demander autre permission, &
nonobstant Clameur de Haro, Chartre Nor-
mande, & autres Lettres à ce contraires :
Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le
23 jour du moi de Juin, l'an de grace 1730.
& de notre Regne le quinzième. Par le Roy
en son Conseil, Signé, NOBLET. Et scellé.

*Registré sur le Registre 7. de la Commu-
nauté des Libraires & Imprimeurs de Paris,
page 147. conformément aux Réglemens, &
notamment à l'Arrest du Conseil du 13. Aoust
1703. A Paris ce 4. Avril 1731, Signé, P. A.
LE MERCIER, Syndic.*

J'ai cédé le présent Privilege à M. CHAR-
LES-JEAN-BAPTISTE DELESPINE pour en
jouir à toujours, suivant le traité conclu entre
nous, ce 15. Février 1731. F. JEAN-BA-
PTISTE LABAT de l'Ordre des Freres Pré-
cheurs.







